ÉLISÉE RECLUS

Correspondance

TOME PREMIER

Décembre 1850 — Mai 1870

Avec un portrait d'après Devéria

Schleicher Frères

CORRESPONDANCE

D'ÉLISÉE RECLUS



ÉLISÉE RECLUS À 19 ANS

ÉLISÉE RECLUS

CORRESPONDANCE

TOME PREMIER

Décembre 1850 — Mai 1870

Avec un portrait d'après Devéria

PARIS
LIBRAIRIE SCHLEICHER FRÈRES
8, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 8

1911

CORRESPONDANCE D'ELISÉE RECLUS



PRÉFACE

> « Il est bon que tout homme ayant cherché à vivre en se dirigeant soi-même ne meure point sans dire pourquoi il a vécu. »
>
> « On doit au public la vérité, mais il y a pudeur à lui faire des confidences. »

Ces paroles d'Elisée Reclus nous ont servi de guide pour la publication que nous croyons devoir présenter aux lecteurs désireux de connaître sa vie. Nous avons pensé que sa Correspondance, établie chronologiquement et accompagnée de notes explicatives, constituerait une sorte d'Autobiographie vivante et personnelle, où sa nature, son caractère, ses actes, en un mot toute la conduite de sa vie, prendraient leur véritable relief.

D'autant plus qu'Elisée, ayant raconté la vie de son frère Elie dans un opuscule paru après la mort de ce dernier, a donné dans cette brève notice des détails intéressants sur leur première jeunesse et leur adolescence, dont nous reproduirons tout ce qui appar-

tient en commun aux deux frères, aux deux camarades, devrions-nous dire.

Venus au monde à moins de trois ans d'intervalle, Elie, le 11 juin 1827, Elisée, le 15 mars 1830, vivant dans les mêmes lieux, subissant les mêmes influences, chacun suivant sa nature, ils restèrent très attachés l'un à l'autre, demeurant ensemble et, même après leurs mariages respectifs, ne formant qu'une seule famille. Ils avaient à peu près les mêmes opinions, atténuées chez Elie par plus de pessimisme, exaltées chez Elisée par un ardent enthousiasme ; jamais leur union absolue et leur confiance réciproque ne se démentirent.

Et de même qu'ils furent inséparables dans la vie, on ne peut après leur mort mentionner l'un sans rappeler l'autre, et c'est pourquoi nous avons, en guise de préface, transcrit ces pages d'Elisée, qui éclairent d'un jour très vif la forte empreinte qu'ils reçurent de l'austère milieu où se développèrent ces fils du pasteur calviniste, milieu qu'ils subirent d'abord, contre lequel ils réagirent forcément, puis se révoltèrent, mais milieu sain et d'une haute moralité, qui les trempa fortement pour les batailles de la vie ; car ils étaient hommes déjà, n'obéissant qu'à leur conscience à l'âge où beaucoup de jeunes gens n'ont pas encore d'individualité (1).

(1) On mettra entre guillemets « » les emprunts faits à la Vie d'Elie Reclus.

Mentionnons d'abord « le grand drame qui décida brusquement le sort des enfants et détermina toute leur vie ultérieure. Le pasteur Reclus était alors titulaire d'une petite église, à Montcaret, près de Sainte-Foy-la-Grande, dans la plantureuse vallée de la Dordogne ; en même temps, malgré sa jeunesse, il avait été choisi par ses pairs comme président du Consistoire ; en outre, ses études classiques l'autorisaient à donner quelques leçons. Tous le considéraient fort, non seulement à cause de son mérite réel, mais surtout à cause de la position acquise, de ses relations de parenté, des hautes ambitions qu'on lui prêtait, et qu'il eût pu réaliser, s'il l'avait voulu. Mais le pasteur Reclus n'était pas un homme ordinaire, se contentant de vivre selon le monde : il eut l étrange fantaisie de vouloir vivre selon sa conscience.

Or cette conscience était alors fort tourmentée par les scrupules. Elle se demandait si un ardent apôtre de ce Christ « qui n'avait pas même une pierre où reposer sa tête » avait bien le droit de s'acheminer par un traitement vers le bien-être et la richesse : elle se demandait aussi s'il n'y avait pas eu crime d'infidélité à recevoir une place, un traitement de l'Etat, c'est-à-dire du pouvoir temporel, alors que toute mission

doit venir d'en haut, c'est-à-dire de l'Eternel lui-même; enfin, la pauvre âme meurtrie se demandait si elle n'avait pas été coupable envers les hommes aussi bien qu'envers Dieu, puisqu'elle avait obéi à l'appel des notables de Montcaret, et non pas à celui des disciples ardents du Christ. Que faire en cette lutte continuelle de tout son être intime? Quelle décision prendre? Ses meilleurs amis lui conseillaient, naturellement, de suivre la conduite de tranquille égoïsme qu'ils n'eussent pas manqué de tenir eux-mêmes. Ils le traitaient affectueusement de fou, de visionnaire, même de criminel envers sa femme et ses enfants, mais ils n'apportaient pas le calme à la conscience torturée.

Repoussé par les amis, le pasteur ne pouvait avoir d'autres conseils que de lui-même et des réponses obscures de la prière ; mais, peu à peu, la conviction se fit en lui, et, un beau jour, on le vit grave, résolu, étouffant ses larmes, congédier ses fidèles, ses amis, ses parents, monter à cheval avec son fils Elie campé devant lui, et partir dans la direction du Midi, en compagnie d'un beau paysan de six pieds, le superbe Bessouat, venu pour lui apporter l'invitation des chrétiens d'Orthez et Castétarbes. Personne de la famille ou du cercle d'amis ne nous a raconté ce voyage de cinquante lieues de l'autre côté de la Garonne, à travers les campagnes, les vignobles, puis dans les sables, les marais, les bruyères, les landes ; le petit Elie n'eut de la longue expédition qu'un souvenir confus, résumé surtout dans la grande impression de se sentir chaudement enveloppé dans un manteau et de voir de haut les inégalités du

chemin, les portes des cabanes. C'était vers la fin de l'année 1831, et déjà le vent froid sifflait à travers les branches des pins.

La communauté de « chrétiens » qui avait appelé le pasteur Reclus se composait presque uniquement de familles d'agriculteurs, dont quelques-unes assez fortunées et constituant une sorte d'aristocratie terrienne dans le district de Castétarbes, dépendance occidentale de la commune d'Orthez. Vers la fin de la Restauration, l'agitation religieuse s'était aussi répandue dans ce coin reculé de la France, où un propagandiste fort zélé, William Pyt, d'origine suisse, prêchait la libre autonomie des « églises » formées par les groupes de convertis, en dehors de l'Etat ou des consistoires. Il fut expulsé comme étranger, quoique universellement estimé, mais le « possesseur de diplômes » qui le remplaça n'avait pas moins de zèle s'il avait plus de science, et les prêches, les réunions publiques et privées se succédèrent dans tous le pays, attirant la foule des paysans, même les citadins d'Orthez. On se pressait autour du jeune évangéliste, alors entraîné par une éloquence fougueuse, et des résumés manuscrits de ses discours s'expédiaient de village en village. Mme Reclus, admirablement zélée, mais d'une autre manière que son mari, avait ouvert une école où les enfants accouraient de plusieurs kilomètres à la ronde.

A cette époque, la femme du pasteur, mère d'enfants qui se succédaient rapidement, l'institutrice, la ménagère, la vaillante matrone qui disputait sou à sou la vie des siens contre l'âpre destinée, cette noble jeune dame

qui eût été si bien faite pour jouir de la belle existence d'un travail soutenu par le bien-être, n'avait pas même le temps de regarder, d'embrasser les enfants auxquels chacune de ses minutes était consacrée. Elle les voyait à peine et ils ne la connurent pas tout d'abord dans la profondeur intime de sa tendre maternité. Quant au père, sa personnalité puissante dominait absolument chacun des siens, ses fidèles et tous ceux qui gravitaient autour de lui ; il était impossible de ne pas le voir devant soi comme un être à part, comme l'intermédiaire naturel entre chacun des siens et ce monde formidable de l'au-delà où trône le Seigneur entouré de ses anges. Il représentait la divinité, impression première qui se transforma peu à peu en le ramenant à des proportions humaines, mais le laissa du moins aux yeux de ses enfants comme l'idéal de la Conscience inflexible.

En arrivant en Béarn, la famille Reclus s'était logée temporairement à Orthez dans une grande maison de la rue Moncade qui monte vers les ruines du château de Gaston Phœbus ; puis la ruche se déplaça vers les campagnes de Castétarbes, où la plupart des « chrétiens » vivaient en des maisons dispersées. D'abord les Reclus s'installèrent dans la maison Pouyanne, située à deux kilomètres environ à l'ouest d'Orthez, au sud de la grand'route. Cette demeure paraissait immense aux enfants : c'était un grand cube de maçonnerie, d'ailleurs insignifiant, et célèbre seulement dans nos jeunes souvenirs parce qu'on y avait tué un serpent. Puis le pasteur fit choix d'une nouvelle demeure, la

Grille, maisonnette bourgeoise, que distinguait en effet une grille d'aspect un peu ambitieux, séparant la route de la modeste allée d'accès. Cette maison devint fameuse dans la mémoire des enfants parce qu'Elie et sa grande sœur Suzi en avaient planté les pêchers et que chaque voyage sur le grand chemin permettait d'admirer ces arbres à nouveau. Enfin, la troisième résidence de « *lous dé Réclus* » à Castétarbes, fut la maison Lacoustace, située plus loin d'Orthez et au sommet d'une terrasse en pente douce s'inclinant vers le formidable Gave.

Combien les quelques arbres croissant autour de la ferme étaient chers à la famille d'enfants et de marmots : le mûrier, dont les fruits nous barbouillaient la figure et nous transformaient en sauvages ; le chêne, dont les brindilles enguirlandaient les petites têtes ; le noyer, au majestueux branchage, où la fantaisie enfantine plaçait toutes les scènes pathétiques ou comiques des fables et de l'histoire qui avaient été, on ne sait comment, happées par notre cerveau toujours en quête. Dans ce feuillage apparaissaient les fées et les anges : tel héros s'appuyait sur le tronc ; un fugitif des contes se rendait invisible derrière ces rameaux, et là-haut, sur la plus haute branche, s'était imprudemment perché le compère Guillery « pour voir les chiens couri ». C'était là le domaine enchanté de la vie des enfants, le monde magique où tout ce qu'on avait entendu se recréait à nouveau en figuration personnelle. Ces arbres constituaient le vrai temple, bien autrement auguste que le temple de Baigts, où l'on allait deux

fois tous les dimanches, et quelquefois plus souvent encore, par la longue route blanche. Les bancs en étaient fort durs, mais le plafond était peint en bleu, semé d'étoiles d'or ; on pouvait laisser sa pensée errer au loin vers les arbres, les prairies, les ruisseaux qu'entoure le vrai ciel bleu ».

Cependant, le petit Elisée n'avait pas été emmené en Béarn lors de l'exode à Orthez : il fut envoyé à Laroche, petite ville de la Dordogne, où le grand'père était percepteur. Quand on interrogeait Elisée sur cette période de son enfance, il racontait que ces braves gens ne l'élevaient pas, mais le laissaient courir, vagabonder, s'ébattre à sa guise : la grand'mère avait la main sèche et n'épargnait pas les taloches, quand elle découvrait un trou aux culottes ou qu'un morceau de blouse s'était accroché aux buissons. Le grand'père gifflait aussi, jurait au besoin, mais ils étaient humains. Quand l'enfant arriva à Castétarbes, à l'âge de huit ans et demi, et qu'on le punit, une première fois parce qu'il avait débauché son frère, en l'amenant voir le Gave à cinq cents mètres de distance, une seconde fois pour avoir traversé la route en allant à la découverte d'une carrière éloignée de huit cents mètres, il fut profondément étonné, se demandant pourquoi, comment il avait eu tort.

C'était donc un mal que de se promener, courir, jouer? Les moindres détails de cette escapade lui restèrent dans le souvenir et, 45 ans après (1885), il décrivait encore les buissons qui bordaient le fossé rouge, la petite ligne d'eau reposant dans le fond.

« L'espace librement parcouru autour de la résidence était fort étroitement limité. Au nord, la frontière immédiate était la grande route, séparant notre monde d'un bois où la fontaine de Saint-Boës distillait des eaux bitumeuses dans une mare fétide. Au sud, la barrière était une haie derrière laquelle on entendait l'eau grondante du Gave, et c'était déjà crime que de voir le flot luire en plaques d'argent entre les roches et les massifs de vergnes. Peut-être, il est vrai, ce crime fut-il commis plus d'une fois, mais toujours avec l'idée d'avoir tenté le Destin, le Diable et toutes les puissances mauvaises acharnées contre l'homme et spécialement contre les enfants, heureux de courir, de s'ébattre, de tremper les doigts dans l'eau courante. »

Après la liberté relative dont l'enfant avait joui à Laroche, ce séjour de Castétarbes lui fut une vie de tristesse et d'effroi, dont il ne parlait pas sans amertume, malgré le souvenir riant de quelques aventures, de bienheureuses visites chez des paysans, qui vénéraient le père et chérissaient les enfants, leur ouvrant granges et greniers, leur offrant le meilleur des provisions et les fruits de la récolte. Ces visites se prolongeaient pendant plusieurs jours et furent pour les deux frères une sérieuse initiation à la vie des champs.

« Mais la famille ne pouvait plus rester à la campapagne, les progrès de l'école fondée par Mme Reclus exigeaient un milieu plus ample ; il fallut retourner à la ville, où, successivement, plusieurs grandes demeures avec jardins abritèrent les Reclus, Elie et sa sœur

aînée (1) avaient déjà quitté le Béarn et ne devaient plus revenir à Orthez qu'après une longue absence. Le père, désireux d'assurer à ses enfants une éducation où les études classiques fussent jalousement conduites et surveillées par l'esprit chrétien, avait résolu de confier les siens à la direction des « Frères Moraves », dont il lisait les brochures et qu'il aimait surtout parce que le comte de Zinzendorf, le zélé propagandiste herrnhutien du XVIII[e] siècle, lui semblait avoir le mieux suivi les traces de Jésus-Christ. Peut-être le pasteur du Béarn, au christianisme naïf, s'était-il quelque peu trompé sur le zèle dévorant de ces bons « Frères Moraves » qui, pour la plupart, sont de dociles sujets, la vie réglée d'avance par une écœurante ritournelle de pratiques enfantines et de mensonges conventionnels ; il ne savait pas non plus que le directeur des deux établissements de filles et de garçons était un bonhomme lâche, heureux d'aduler bassement ceux de ses élèves qu'il savait riches, et de bafouer avec le ricanement du pleutre ceux qu'il savait pauvres.

Le cher père ignorait ces choses, mais ce fut pour ses fils un événement des plus heureux d'avoir été mis dans le collège des Moraves, car là se trouvaient les meilleurs éléments pour forger leur caractère. »

Elisée n'y arriva qu'à l'âge de douze ans. Son père, ne pouvant l'accompagner comme il l'avait fait pour les aînés, l'envoya seul à la grâce de Dieu, et le petiot fit ainsi son premier voyage, ne connaissant naturelle-

(1) Susi.

ment ni le maniement de l'argent, ni la langue du pays qu'il aurait à parcourir depuis Strasbourg ; mais il s'en tira à son honneur, et, malgré les exclamations attendries de ses sœurs, quand il leur narrait les incidents advenus, il ne convenait pas d'avoir accompli un acte de courage. Pourtant, comme il l'a dit, à propos d'Elie: « l'enfant savait que trois cents lieues de pays et des frontières de races séparaient des siens Neuwied, sa nouvelle demeure ; il savait aussi que la barrière de séparation serait très effective, son exil très réel, dépourvu de consolation ; ses parents étaient pauvres, et les missives postales coûtaient alors trente-huit sous de port, somme trop élevée pour que la mère pût écrire plus d'une fois tous les deux mois, et fortifier l'enfant d'une bonne parole de tendresse. Le câble était coupé, il fallait se mettre résolument à la besogne, apprendre à penser dans une langue inconnue, s'adapter à des caractères tout différents de ceux auxquels il était habitué, respirer un autre air et en vivre pleinement. »

Il est regrettable de ne pouvoir dire ici ce qu'étaient alors l'aspect et les traits de cet enfant au beau front légèrement bombé, aux cheveux abondants, au regard pénétrant et doux, à l'allure décidée, en dépit de sa taille qui resta peu élevée, à son grand regret. Une de ses sœurs se le rappelait âgé d'environ quinze ans, courant dans le jardin après les enfants, pour leur donner une « leçon d'énergie » et voir lequel d'entre eux serait plus vite essoufflé. Il l'atteignit la première et la laissa désespérée d'avoir baissé dans l'estime fraternelle par son peu d'endurance.

Arrivé à Neuwied, Elisée se mit donc résolument au travail. En peu de semaines, il apprit assez d'allemand pour assister aux classes. Il était doué d'une étonnante imagination qui n'avait d'égale que sa promptitude à s'assimiler le sens des leçons dont lui et son frère poursuivaient les développements avant même que le professeur les eût déduits des principes. « Ils saisissaient le rythme, devinaient le sens des vers, s'essayaient à exprimer leur pensée sous une forme compréhensible, même correcte. La différence subtile du mot germanique et du mot français correspondant leur fut révélée, et ils comprenaient autant et mieux que leurs condisciples allemands le fond même de la langue et en découvraient le mystère. En ce travail incessant, amenant chaque jour sa précieuse découverte, ils furent puissamment aidés, quoique d'une manière inconsciente, par les camarades hollandais et anglais qui formaient la grande majorité des élèves et se servaient entre eux de leurs idiomes respectifs. C'est ainsi qu'ils apprirent à reconnaître dans chaque vocable, dans chaque tournure de phrase, la nuance propre et les transitions de langue à langue.

Les jeunes gens de diverses nationalités avec lesquels ils avaient à travailler, à converser, à se bousculer chaque jour, leur rendirent un autre service inconscient, plus éminent encore ; ils précisèrent leur personnalité. A cette époque, trente ans ne s'étaient pas encore écoulés depuis les guerres napoléoniennes, et les haines nationales persistaient avec une ténacité dont on ne peut se faire de nos jours aucune idée, même dans les

pays ravagés par la guerre franco-allemande. On les haïssait comme Français : « damned Frenchmen », « french frogs » ou « froggies », « die französischen Schweinigel », tout cela agrémenté à l'occasion de taloches et de horions. Les camarades anglais donnaient des coups de poing, les camarades allemands des coups de pied et, vu qu'il s'agissait ici d'un cas de guerre, de cette lutte héréditaire, immortelle, qui sévit contre les Français, contre les Welches, on suivait les lois de la guerre, et tous s'unissaient contre eux, sous les yeux des professeurs enchantés, qui veillaient pourtant à ce qu'il n'y eût pas de membre cassé. Puis à ces petits « Waterloo », — car c'est ainsi que s'appelaient ces beaux exploits, — succédaient d'autres pratiques, héritées du moyen-âge ecclésiastique. On les mettait au « ban » du collège : interdiction de les regarder, de leur parler, de les voir, de savoir même qu'ils existaient.

Ainsi alternaient la bataille et la mort officielle. Ce fut la période d'initiation, et cette dure épreuve, stoïquement subie, ne manqua pas d'avoir ses avantages. Les victimes apprirent à souffrir sans se plaindre et même avec une sorte de joie ; car, après tout, le crime d'être né au bord de la Dordogne leur semblait plutôt une faveur du sort : en outre, recevoir les coups leur avait appris à les rendre et, grâce à leur bonne nature, à les rendre sans rancune. Peu à peu, les amitiés furent de plus en plus durables, puis les coups furent remplacés par des échanges de paroles, les conflits patriotiques par les discussions d'histoire. »

Très observateur et vibrant d'instinct à tout ce qui frappait son imagination, ce fut en Allemagne sans doute qu'Elisée prit conscience de la nature, initié par son grand frère, rêveur mélancolique, dont l'enthousiasme était plutôt le reflet de ses lectures continuelles. Elie adorait la lune et aurait pris en pitié quiconque eût devant lui d'abord célébré le soleil, tandis qu'Elisée, subissant l'entraînement de ses impressions personnelles, s'annonçait comme un fervent du Ciel et de la Terre, de toute manifestation de beauté parlant à son cœur et à ses sens. Lorsque, revenant en France, il traversa la Belgique, il eut, en quelque merveilleux paysage ou jardin, une inoubliable vision de fleurs, qui lui donna pour la première fois, se rappelait-il, l'impression consciente de leur intense et vivante séduction.

« La vallée du Rhin n'était pas alors ce qu'elle est devenue de nos jours : une longue rue d'usines fumantes et nauséabondes, où les amas de charbon, les produits industriels et les trains de marchandises sont interrompus seulement par les fortifications des camps retranchés, des statues de Guillaume Ier et des ruines en carton-pierre. Encore « fleuve héroïque », par la liberté de son cours plus que par les souvenirs de son histoire, car ce fut aussi une « rue des prêtres », le Rhin, tour à tour enserré, bouillonnant et brusque entre ses dalles d'ardoises, et largement épanoui, tranquille et puissant entre ses rives basses d'alluvions, le Rhin était vraiment un être à part : non moins vivant que les Gaves pyrénéens, il paraissait moins effrayant peut-être, mais il semblait avoir la majesté d'un Dieu ;

tous les traits du paysage environnant, collines et forêts, villes, monuments isolés, tout lui faisait cortège: c'est de lui que l'on sentait naître la vie pour tout ce qui se montrait dans le vaste horizon. Et loin du fleuve, que de sites charmants et discrets, que de ruines pittoresques, abbayes et châteaux, que d'amples forêts de hêtres et de sapins, de fontaines et de ruisselets, — panoramas grandioses et gracieuses perspectives vaguement entrevues, — que de merveilles, devenues à la fois dans le souvenir et l'imagination du jeune homme autant de cadres pour y placer les personnages de ses légendes et de ses rêves! »

Comme il avait suivi Elie en Allemagne, Elisée le rejoignit vers sa quatorzième année au collège protestant de Sainte-Foy, pour y préparer, d'ailleurs sans aucune espèce de zèle, les examens absolument nécessaires alors du baccalauréat qui ouvrait l'entrée des écoles supérieures. De ce séjour à Sainte-Foy, où ils se lièrent avec des jeunes gens dont l'un surtout, Edouard Grimard, resta leur ami, ils gardèrent un souvenir empreint d'une certaine amertume : externes du collège, ils habitaient chez des parents de leur mère, qui les traitaient sévèrement, surveillaient leurs allées et venues, ne leur accordaient pas en un mot la confiance qu'ils eussent rendue au centuple en tendresse et en vénération. Ces parents les aimaient peut-être, mais ne les respectaient pas comme le firent toujours leur père et leur mère, qu'inquiétait sans doute l'indépendance de conduite revendiquée par leurs enfants, mais qui reconnaissaient en eux des esprits fermes, des

consciences droites et les en estimaient davantage.

Elie ayant quitté le collège pour aller à Genève faire des études théologiques, Elisée resta à Sainte-Foy. Ils ne se retrouvèrent que deux ans plus tard, lorsque Elie, voulant faire connaissance avec une autre fraction du monde protestant, entra à la Faculté de Montauban, pour y continuer des études qui, dans sa pensée, devaient faire de lui et d'Elisée de fidèles annonciateurs de la « Bonne Nouvelle ».

« Dans cet établissement officiel qui, par sa dépendance de l'Etat, indiquait le mieux chez les descendants des huguenots la tranquille acceptation du milieu administratif et gouvernemental, les jeunes gens, presque tous originaires du Midi, n'étaient guère la proie des idées noires. Après avoir parcouru leurs cahiers avec plus ou moins de zèle, ils prenaient volontiers part aux promenades, aux conversations, aux plaisirs que leur offrait une ville sans initiative intellectuelle, pourtant assez hospitalière. Mais les influences du milieu local le cédaient alors singulièrement à celles qui partaient du grand Paris, apportant les nouvelles des luttes politiques, puis, en coup de foudre, celles de la Révolution elle-même. L'année « quarante-huit », cette belle et généreuse époque dont la valeur historique apparaîtra de plus en plus grande dans les siècles qui viendront, entraînait déjà les esprits vers un idéal politique et sociologique nouveau. Une ivresse dyonisiaque s'était emparée des jeunes et des bons, et, tout naturellement, les étudiants se trouvaient parmi les plus ardents à discourir et à battre des mains.

La vie des espoirs utopiques et des luttes républicaines était alors devenue trop intense pour qu'ils prissent grand intérêt à la routine professorale de la faculté, d'autant plus que les études qu'ils faisaient parallèlement et contradictoirement dans les bouquins qu'ils se procuraient, leur valaient et au delà l'enseignement banal, sans accent personnel, de la plupart des professeurs a titrés. L'époque poussait à la sincérité de la conduite. Ils ne suivaient donc point les cours, ou les suivaient à peine ; très peu de professeurs pouvaient se flatter de les voir assister régulièrement à leurs leçons, mais ceux-là étaient leurs amis, car la sympathie des sentiments et des idées, le désir profond de la vérité étaient la cause de cette fréquentation relative.

Pendant la plus grande partie de l'année 1849, Elie et ses deux principaux amis, Edouard Grimard et Elisée, vécurent à la campagne, au sommet d'une colline, d'où l'on commande d'environ 100 mètres de hauteur et d'une distance de 4 kilomètres, la ville de Montauban. La Garonne, le Tarn coulent inaperçus dans la grande plaine et, derrière la colline, le ruisseau Tescou serpente en un âpre ravin. D'un côté, le pays est sublime d'ampleur ; de l'autre, il est rude, sauvage, même hostile par le croisement des enclos ; mais les matins ensoleillés, les soirs, les nuits d'étoile et de lune faisaient du « Fort » un lieu d'enchantement, où ils étudiaient à souhait, très souvent étendus sur la terrasse herbeuse, Oken, Schelling, Leroux et Proudhon, prenant d'innombrables notes. Un joli bouquet d'aca-

cias, d'après lequel la propriété était quelquefois désignée, longeait une partie de la route passant en chemin creux. Les troncs des arbres servaient à retenir les cordes des hamacs, où les amis restaient à lire et à converser des journées exquises. Plut-il jamais pendant cette délicieuse saison qui leur parut un long printemps ?

La joie de vivre dans la nature poussa même les amis à un voyage qui, dans cette époque antérieure aux chemins de fer, était relativement lointain : un beau jour, après une brusque décision, ils partirent pour aller voir la Méditerranée, ne sachant trop où ils l'aborderaient. La bonne chance les mena d'abord à Castres, qu'ils traversèrent sans voir la ville, et où commença l'excursion pédestre à travers les Cévennes. Les trois compagnons marchaient à l'aventure en remontant les vallées à travers les buis et les coudriers ; puis les voilà, déjà fatigués et silencieux, qui cheminent sur les âpres cimes de la Montagne Noire et qui redescendent sur le versant du midi, comme emportés par la violence du mistral. Un dernier coup de vent les dépose dans la cour d'une auberge, au fond d'une vallée où tourbillonne la tempête. Le lendemain, ce sont d'autres scènes, et celles-ci les enchantent : c'est le soleil qui éclaire les roches nues, ce sont les pâtis d'herbes rares et parfumées, les petits villages en ruines blottis au bord des fontaines. Les grandes cités historiques se profilent en vigueur sur le ciel ; voici les vieilles tours, alors en ruine, de Carcassonne, les portes et les remparts de Narbonne, avec leurs sculptures et leurs

inscriptions romaines. Mais la mer les attire : ils vont droit devant eux par-dessus la blanche colline de la Clape, où chaque fissure du sol donne naissance à un conifère nain, haut de quelques pouces, et du haut de la croupe aride, ils voient au loin la plaque luisante de la Méditerranée qui s'étend à l'infini. Les études théologiques de Montauban étaient bien oubliées. Cependant, on revient vers elles, encore enivré de la splendeur des horizons.

A vrai dire, les professeurs de la Faculté, qui étaient de braves gens, n'étaient point trop à blâmer lorsqu'ils se plaignaient du sans-gêne de leurs élèves. Et pourtant, ils poussaient la mansuétude jusqu'à faire semblant de ne point leur en vouloir de cette fugue vers la mer et vers la liberté. Tout se serait passé en bonne cordialité et en paroles affectueuses, si les pasteurs n'avaient été saisis eux-mêmes dans l'engrenage administratif, et si le mouvement politique n'avait alors fonctionné à toute vitesse dans le sens de la réaction. Le préfet désapprouvait l'attitude des jeunes gens incriminés, dont le costume même avait quelque chose de républicain et d'agressif. Des orateurs de Paris étaient venus et s'étaient fait entendre en des réunions privées où les étudiants avaient été invités. Qui sait? Des conspirations allaient sans doute éclore, et tel rapport du commissaire mentionnait à ce sujet des paroles fort graves prononcées par les coupables jeunes gens. N'était-ce pas un devoir social de procéder incontinent à l'ablation du dangereux abcès? C'est en effet l'opération à laquelle le doyen de la Faculté,

M. Montet, dut se résigner bien à contre-cœur. Il manda les trois jeunes gens, et, non sans chagrin, leur transmit officiellement le *consilium abeundi*...

Toute protestation eût été inutile : la résolution d'Elie fut prise aussitôt. Peu attristé de quitter une ville dont l'atmosphère était fort bourgeoise, pauvrement intellectuelle, il décida d'aller continuer ses études dans l'université de Strasbourg, où il se sentait attiré par la renommée d'hommes tels que Reuss, l'admirable traducteur et commentateur des livres hébreux, tandis qu'Elisée, encore sous l'impression des merveilleux sites rhénans, retournait, cette fois comme professeur, à Neuwied, où il avait conservé de solides amitiés : il se sentait du reste plus d'aptitudes pour l'enseignement que pour l'état théologique.

C'est de Neuwied qu'il écrivit la première lettre que nous possédions de lui, n'ayant malheureusement pu retrouver les lettres antérieures adressées à ses parents et à ses sœurs.

A. M Reclus, pasteur à Orthez, Basses-Pyrénées.

~~Sans date~~. 1850, ~~décembre~~.
4 avril

Cher père, chère mère,

Je suis enfin arrivé chez les Frères Moraves, sain de corps, léger de bourse, plein d'espérances. Quand même j'aurais été complètement écrasé de fatigue, j'aurais été subitement délassé par l'accueil si gracieux et si touchant que m'ont fait les Frères. Assis au milieu d'eux, près de la table de bienvenue, tutoyé par mes nouveaux amis comme par d'anciens compagnons, félicité cordialement par ces voix allemandes qui expriment si bien l'affection, j'étais tellement ébloui que je ne songeais point à les remercier de cet amour fraternel qu'ils manifestaient si bien par leurs voix, leurs regards, leurs serrements de mains. Soutenu par cette affection qui m'entoure, mon séjour dans la pension sera un beau temps de halte entre mes années d'étude, et je pourrai peut-être d'autant mieux apprendre que j'aurai déjà enseigné le peu que je sais. Réjouissez-vous avec moi.

Je ne sais pas encore trop de quelle manière je

m'installerai. Pour le moment, je suis *Lehrer* (1) dans la seconde chambre, mais seulement pour tenir la place d'un frère qui n'est pas encore venu de Herrnhut. Je donne deux leçons de français par jour et tiens une heure d'études. Cependant toutes ces dispositions me paraissent ne pas être définitives et je suis à la merci du premier coup de vent. Heureusement que ce coup de vent ne peut pas m'emporter.

Je n'ai pas voulu vous écrire avant d'être à Neuwied où je ne suis que depuis hier soir. Le passeport qu'on m'avait donné à Sainte-Foy était comme nul et non avenu, de telle sorte que, sans la bienveillante protection de M. Schloessing, j'aurais dû revenir à Paris pour faire signer mes papiers ou bien encore passer la frontière comme les contrebandiers. Mais il m'a fallu rester jusqu'à mercredi matin à Strasbourg où j'ai eu le plaisir de voir mon frère et d'admirer la cathédrale.

Que Dieu vous bénisse et vous garde !

Votre fils bien aimé,

ELISÉE.

(1) Professeur.

A M. et Mme Reclus, à Orthez.

Sans date. 1850.

Chers parents,

Sans votre dernière et bien aimée lettre, je serais encore à attendre des nouvelles de ma famille en général et de vous en particulier. Ni ma grand'mère, ni mon oncle, ni mes amis de Montauban ne m'ont encore écrit, et, pourtant, je suis transporté dans un pays bien éloigné et dans une atmosphère bien différente. Ce serait bon pour moi de ne pas écrire, et je suis, vous le savez, peut-être pour excuser ma paresse, un adversaire déclaré des lettres, qui trompent peut-être plus qu'elles n'instruisent, parce que chacun juge avec une pensée différente des phrases plus que simples ; celui qui a écrit n'est pas là pour rectifier, et peu à peu son image se transforme dans l'esprit de ceux qu'il aime, et quand il revient dans la maison paternelle, on se demande si c'est bien lui. Oui, bien des points de mon individu qui commençaient à s'illuminer pour vous vont replonger dans l'ombre et, à la place de la réalité, vous dessinerez

peut-être bien des traits inexacts, bien des linéaments étrangers. En tout cas, si, par suite de l'éloignement, vous jugez mal mon esprit, vous ne jugerez point mal mon cœur, et vous saurez toujours que je vous aime, que je suis votre fils et votre fils bien aimant.

Je vais donc vous parler de moi, entrer à mon égard dans les détails les plus minimes, non par égoïsme, mais par amour, car en cela je vous ferai plaisir. Je vous ai dit, je crois, que je remplissais un intérim dans la seconde chambre laissée vacante par le départ d'un Suisse, M. Borrel. J'ai rempli cet intérim pendant à peu près six semaines, et, depuis quelques jours seulement, je suis entré dans la quatrième chambre, qui, à proprement parler, m'a toujours été destinée. J'ai quitté la deuxième chambre à regret, car je m'étais déjà affectionné aux enfants et je m'entendais parfaitement avec mon co-professeur ; puis il est plus facile pour un jeune homme de connaître les jeunes gens et de les diriger que de conduire une troupe de petits enfants ; il faut redevenir enfant soi-même pour bien les connaître et les instruire, mais je suis loin d'en être là ; c'est ainsi qu'il est difficile à un jeune homme d'être simple et naturel : son être tout entier est encore dans la période d'élan ; il veut apprendre, il faut que son lendemain dépasse toujours les limites du jour précédent, il est dans la période d'action, et redescendre lui serait difficile ; mais la plupart du temps, en apprenant, il oublie ; sa riche jeunesse lui fait oublier les impressions de son enfance et il faut que l'âge aride vienne passer son niveau sur son âme inassouvie, il faut que ses forces exubérantes s'affaiblissent peu à peu pour qu'il se rattache à son passé presqu'évanoui, pour qu'il rappelle

en lui les souvenirs presqu'éteints, pour que son être se modèle aussi peu à peu sur ces souvenirs. Il serait beau le chrétien qui deviendrait homme mûr, tout en gardant la naïveté de l'enfance, à la fois doux et simple, généreux persécuteur de l'idéal, impatient des bornes qui l'enferment et, par-dessus tout, enfant de Dieu.

Il n'y a plus guère dans l'Institut que des Anglais, et les Allemands qui s'y trouvent parsemés ne sont généralement que des paresseux, renvoyés des Gymnasiums ; aussi ne se distinguent-ils guère que par leur paresse et leur servilité ; les Anglais sont bien meilleurs sous ce rapport, car ils ne sont pas de cire, et leur volonté pour être impressionnée doit être combattue par une autre volonté ; mais cette volonté dégénère le plus souvent en entêtement, et cet entêtement est déjà une faiblesse. Ce n'est pas à dire que, pour cela, ils aient beaucoup d'intelligence ; bien au contraire, pour tout ce qui est théorie, affaire d'intelligence pure ou d'imagination, ils sont complètement nuls, mais, pour la pratique, ce sont tous des machines plus ou moins bien perfectionnées. Le niveau des études a aussi complètement baissé, surtout pour le latin, et c'est tout au plus si on ose s'attaquer aux *Commentaires* de César. Mais en revanche, maintenant, le français s'apprend avec une espèce d'enthousiasme ; chaque professeur presque donne une leçon de français et chaque élève l'apprend ; un autre professeur français est aussi depuis quelque temps dans l'Institut, c'est presque une colonie... Mais mon soleil et mes montagnes lointaines et mon printemps et vous, le père Rhin et la forêt Thuringienne ne pourront point me le rendre. Je suis obligé d'aller vous chercher dans mon passé, de me

bâtir dans ce lointain déjà nébuleux une cabane pleine d'ombre et de paix.

Soyez bénis, bénissez-moi.

Votre fils

ELISÉE.

Je t'enverrai, chère mère, un dessin, la prochaine fois.

A M[me] Reclus à Orthez.

Sans date. 1850.

Chère mère,

Tout est bien, je le trouve aussi, bien que tout ne soit pas pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ; mais « tant qu'il y aura sur la terre une aurore pour raconter les merveilles de Dieu, une montagne pour témoigner sa gloire, une page sainte pour annoncer aux peuples la grandeur de son nom », tout est bien et tout cœur doit s'ouvrir sous le profond regard de Dieu. Du reste, à quoi bon chercher des défauts à ce jour d'aujourd'hui, si haï, si méprisé, si calomnié parmi les hommes, chrétiens et païens, blancs et noirs? Le lendemain apporte toujours un changement dans les circonstances, et ce changement lui-même est un bien, quand même il nous ferait déchoir extérieurement, car le malheur vaut mieux que l'ennui. C'est un bien pour nous que le monde passe devant nos yeux comme une fantasmagorie tantôt lugubre, tantôt risible, et que ses rapides images, aussitôt évanouies que formées, viennent nous annoncer le soleil qui ne

s'éteint point, le Dieu qui reste immuable au milieu de l'espace et du temps.

Aussi j'accepte avec joie ce séjour d'une année dans une ville assez ennuyeuse, au milieu de gens moins sympathiques que je ne l'avais cru d'abord. Trois mois sont déjà passés, rapides pour nous tous, trois mois qui nous ont rapprochés de ce ciel infini, si grand et si beau que notre cœur se serre d'attente et qu'on frissonne de bonheur. Ces trois mois ont perdu leur ennui puisqu'ils ne sont plus, mais ils ont laissé avec nous leurs joies, leur amour, leur expérience ; même le mal qu'ils nous ont apporté se transforme par le souvenir ; tout est bien dans le passé quand ce passé n'est plus que le parvis de l'avenir ; toute route rocailleuse est douce quand au bout on aperçoit les vagues sauvages de la mer ou l'é her bleu des Pyrénées.

Ainsi, chère mère, réjouis-toi avec ton fils, bien que,si la boîte de Pandore m'était ouverte,je choisirais, pour beaucoup de choses, plus que l'espérance, c'est-à-dire la réalité même. Peu importe après tout, car pour vivre et pour se développer, on n'a pas besoin de s'appuyer sur une amitié de tous les jours, on n'a pas besoin d'une espèce de camaraderie de lit avec ceux qu'on aime ; il suffit pour la conscience d'aimer, et, pour le bonheur, de posséder un de ces puissants amours qui ne reculent ni devant le temps ni devant l'espace. Je suis donc bien heureux, car je vous aime devant Dieu, et je sais que vous m'aimez encore bien plus que je ne vous aime.

Je n'ai pas besoin de vous expliquer plus au long ma situation, vous la connaissez aussi bien que moi, mieux même, direz-vous, parce que vous la considérez avec des yeux différents des miens ; je vis ici comme

n'y vivant pas, car peut-on vivre, là où l'on n'a pas placé son cœur? Entre les Frères et moi, règne une camaraderie délicieuse, un tutoiement perpétuel, un sans façon admirable, mais ce n'est qu'une simple forme et sous tout ce laisser-aller, il ne vit aucune amitié ; nos caractères et nos tendances ne se comportent nullement ; vers Geller seul, je me sens emporté par une confiance presqu'enfantine, et mon cœur s'émeut de joie quand je suis avec lui ; mais quant aux autres, je ne leur connais vraiment d'autre occupation que celles de parler des punitions, ou bien, dans les jours libres, d'aller se promener vers quelque auberge sur les bords du Rhin ; tout cela est fort bien, mais quand la vie est ainsi claquemurée, je ne vois pas pourquoi on claquemurerait également son esprit. Les Frères ne font plus des miracles comme au temps de Zinzendorf ; quand, dans une conversation, j'ai eu l'air de croire aux merveilles de la vie du fondateur de leur église, ils m'ont ri au nez. Leur foi participe aussi singulièrement de l'habitude, car le nom de Dieu n'est guère prononcé que dans l'église, à la bénédiction matinale, avant les repas, avant les leçons de religion. Si pour eux, je suis un hérétique, du moins mon hérésie m'est chère et profonde. L'église des Frères s'en va, s'il faut en croire l'apparence, s'il faut en croire Neuwied ; les vieux maîtres que nous avions autrefois et ces sœurs qui enseignent encore dans l'Institut des demoiselles me paraissent tout autres que les jeunes gens, mes collègues. — Du reste, je puis bien me dédommager largement dans cette belle contrée, dont tu pourras contempler vaguement et de loin la beauté quand je saurai dessiner à la fois le Rhin, les montagnes les arbres, les vieux châteaux et les lontains ; car tout est

ici, sauf le soleil, dont nous avons parfois la copie.

Adieu, chère mère, songe à m'envoyer bientôt une sœur que je soignerai comme une mère, et qui me rendrait Neuwied si doux, surtout si ce changement était utile pour elle... Ce dessin est celui du vieux château de Coberco, tout près d'ici, qui n'a rien de bien particulier.

Elisée Reclus.

A M. et Mme Reclus, à Orthez, Basses-Pyrénées.

Berlin, Sans date. 1851.

Chers parents,

Je suis dans une université allemande, à Berlin. D'abord, je pensais aller à Leipsig, ou bien à Halle ; mais là je n'aurais trouvé que peu de professeurs réellement savants, peu de livres à ma disposition, peu de moyens de me tirer d'affaire. Du reste pour cela, j'ai demandé l'avis de M. Geller, et il m'a conseillé Berlin en première ligne. Leipsig surtout lui déplaisait et maintenant, en effet, je m'estime heureux de n'y avoir pas été. M. Geller m'a donné des lettres de recommandation pour M. Kleinschmidt, le pasteur des Frères Moraves ; et j'espère, avec le temps, pouvoir donner des leçons, mais ce n'est pas en huit jours qu'on peut trouver beaucoup d'élèves ; aussi j'ai demandé à mon oncle de m'envoyer de quoi vivre les premiers mois, car, en partant de l'Institut sans avoir enseigné pendant une année entière, j'ai perdu tout droit à une portion

du traitement que M. Geller voulait bien me donner, et dont il m'a néanmoins accordé une partie pour le voyage, tout gratuitement. L'espace qui nous sépare s'est tant soit peu agrandi sur la carte, mais, en réalité, le chemin de fer et le bon Dieu aidant, en peu de jours la distance peut se franchir. De Paris à Berlin, les trains les plus lents ne mettent pas même deux jours, et j'espère bien que mon escarcelle s'emplira tôt ou tard. Alors je vous reverrai et vous saurez que je vous aime.

Cela m'a fait une grande peine de quitter Neuwied, et je l'ai surtout éprouvé lorsque j'ai remarqué que j'étais plus aimé peut-être que je ne pensais. C'est au dernier moment que les cœurs se manifestent avec le plus de vie, et réellement nos adieux ont été touchants. Il y avait aussi dans l'Institut quelques élèves auxquels je m'intéressais grandement et aux progrès desquels j'aurais désiré avoir plus longtemps part. Tous m'ont fait promettre de leur écrire, mais ces correspondances auront le sort des autres, se traîneront pendant quelques mois, puis enfin s'évanouiront. L'amour ne diminuera pas pour cela, mais il se couvrira comme de poussière et attendra un souffle bienfaisant pour le faire reparaître.

Mais somme toute, je crois qu'il vaut mieux vivre pour moi de la vie d'étudiant, car je n'avais pas le temps d'apprendre, et quand, pendant toute une journée, depuis cinq heures du matin jusqu'à dix heures du soir, j'avais eu constamment ou bien à parler ou bien à surveiller, j'étais heureux de pouvoir causer loin des livres ou bien de m'enfoncer sous une pile de coussins. Et puis je n'aimais pas à voir mon temps divisé si exactement et scrupuleusement en portions égales. Chaque

heure qui sonnait semblait dire à la pensée qui se manifestait en moi : « Tu n'iras pas plus loin. A une autre! » C'était là pour moi un grand ennui sur lequel pouvaient seuls me faire passer les doux rapports de sympathie qui m'unissaient à tel ou tel professeur, à tel ou tel élève. J'ai encore besoin de vivre de la vie de jeune homme et de ne pas endosser l'habit noir de l'homme mûr ; car celui dont la jeunesse s'use trop vite peut craindre de la voir reparaître un jour quand elle n'est plus de mise.

Pour venir à Berlin, il nous a fallu traverser les contrées les plus tristes que je puisse m'imaginer. Que nos landes sont belles avec leurs bouquets de pins, leurs horizons lointains, la couleur chaude de leur sol et l'odeur embaumée de leurs bruyères. Mais ces landes où les plantes, quand il y en a, ne s'élèvent pas plus haut que les mousses, la plupart du temps ne présentent à l'œil qu'un sable noirâtre, intercepté de distance en distance par de grandes flaques d'eau sale, où se réfléchit une brume fumeuse, pas d'horizon, pour ainsi dire, et puis deux grandes lignes de fer qui traversent le tout sont d'un bien triste aspect ! Berlin aussi gît au milieu des sables, mais cependant il y a deux ou trois tertres qu'on appelle ici des montagnes « Berge » et on a forcé la nature en y plantant des arbres qui qu'en grogne. La ville est d'une régularité maussade et ennuyeuse ; on voit qu'elle est bâtie d'hier. La Sprée, qu'on calomnie tant chez nous, vaut mieux que sa réputation : avant d'entrer à Berlin, elle est presqu'aussi large que le Rhin et a même une certaine profondeur. Ce qu'il y a de singulier, c'est que plus elle approche de son embouchure, plus elle rétrécit, plus aussi son courant s'affaiblit ; sans doute qu'elle s'engloutit quel-

que part. Au reste, cette contrée est tellement saturée d'eau que quelques géologues la considèrent comme une espèce d'immense île flottante. On ne peut voir cela sur les cartes, mais, à chaque instant, on est arrêté par un étang, par un marais, par un lac. Près de Potsdam, la Havel se répand comme une mer. Singulier pays, qui a aussi ses beautés, mais pas éblouissantes. L'hiver est du reste, pour un hiver de steppe russe, d'une douceur inouïe : des vieillards ne se rappellent en avoir vu de semblables, ce qui n'empêche pas de geler un peu. Aimez-vous bien là-bas, tous ceux que j'aime, il en rejaillira d'autant plus sur moi.

Adieu. Une autre fois des détails sur l'Université.

ÉLISÉE.

A M. et Mme Reclus, à Orthez.

Berlin, 11 février 1851.

Chers bien aimés parents,

Mon adresse, pour ne pas l'oublier, est : Behrenstrasse, 64, 65, beim Herrn Schmidt ;

Car tous les Allemands s'appellent Schmidt. Je me souviens très bien d'avoir rouvert l'une de mes lettres pour écrire à la hâte mon adresse sur la couverture ; mais il n'y a pas grand mal, car, à Berlin, la police est assez exacte pour que mon nom soit déjà inscrit sur le grand livre, accompagné de notes et d'apostilles.

Il est vrai qu'au commencement, j'ai eu des difficultés avec la police, parce que l'ambassadeur prussien n'a pas signé mon passe-port à Paris ; j'ai eu même l'honneur d'avoir trois fois le gendarme à recevoir dans ma chambre et j'ai eu à lui rendre nombre de visites. Enfin j'ai été chez le recteur qui m'a donné un petit billet de séjour pour une semaine ; cela a levé les diffi-

cultés et, sans que M. Hengstenberg ait eu besoin de s'en mêler, j'ai été immatriculé, et maintenant si un constable veut m'emmener au corps de garde, je n'ai qu'à lui montrer ma carte d'étudiant et je puis m'en retourner, tandis que mon voisin va coucher au violon. Justice distributive !

Tu me demandes, chère mère, s'il y a un recteur de l'Université à Berlin. Il y en a un, je crois bien, et même quand on lui écrit, il ne faut pas oublier son titre de magnifique « Magnifico Rectori Principi, » car les Allemands sont à cheval sur les titres, et gare à ceux qui les oublient. On reconnaît à l'instant que je suis Français quand j'appelle quelqu'un Monsieur, tout court. Je n'ai pas encore reçu la lettre de mon oncle dont tu me parlais, mais ce n'est pas étonnant puisqu'elle passe par le canal universitaire.

L'Université est un immense bâtiment sur la même place que l'Opéra, le Palais Royal, le Musée, le Dôme, l'Arsenal et autres splendeurs de Berlin. A la même heure, on y donne des cours de théologie, de sténographie, de philosophie, de médecine, d'économie politique, d'histoire, de chinois. Toutes les semaines, on arrive à un total de cent vingt professeurs qui ont crié sur tous les tons et joué sur toutes les cordes, les uns, bien rares, devant un auditoire de quatre à cinq cents étudiants, d'autres, plus modestes, devant deux auditeurs, seulement. Il en est même qui se trouvent seuls dans leur salle de cours, se contentant d'accepter le traitement.

Mais il n'est pas nécessaire qu'un étudiant en théologie suive les cours de théologie : cela dépend de lui ; on n'exige qu'une chose, c'est qu'il suive deux cours au moins, cours de grec ou de chinois, peu importe,

pourvu que ce soient des cours. Maintenant, s'il ne veut pas même suivre ces deux cours, peu importe encore, il n'a qu'à les payer et cela suffit. Mais heureusement, parmi cent vingt professeurs, on trouve encore qui écouter : entr'autres M. Mitsch, dans sa Dogmatique ; M. Ritter, dans sa Description de la terre; Schmidt, l'Economie politique; Schultz, l'Histoire des Maladies; Hergstemberg (1), et autres. La Théologie y est moins bien représentée que les autres sciences; ces Messieurs là déposent tout leur savoir dans de gros livres et puis nous donnent les reliefs avec une mine, avec des gestes, certes inconnus à Montauban.

J'ai déjà trouvé, grâce aux Petites Affiches, deux élèves auxquels je donne séparément deux leçons par semaine à 25 sols le cachet : aussi je gagne déjà plus que ne me coûte le restaurant, modeste d'ailleurs, où je vais dîner. Je n'ai pas pu m'accorder avec une troisième personne qui voulait prendre des leçons d'italien ; au reste, cette troisième personne était une jeune demoiselle. M. Hergstemberg m'a offert une place de précepteur chez un comte, à condition que je ne fusse pas républicain ; je me suis incliné et j'ai refusé. — Un M. Montandon, secrétaire de l'ambassade turque, m'a offert le choix entre trois places dont l'une à Shaffhouse et deux autres en Thuringe : elles seront vacantes jusqu'à Pâques, mais j'espère bien n'en pas venir là.

Votre fils

ELISÉE.

(1) J. Hergstemberg, 1802-1869, professeur de théologie à Berlin, chef et prototype de l'orthodoxie luthérienne pendant de longues années.

A Mme Reclus, à Orthez.

Berlin. Sans date. 1851.

Chère mère,

Ce sera une grande joie pour moi de vous revoir, et un frisson de plaisir me parcourt les membres quand je pense à ces platanes que je verrai d'abord onduler au-dessus des maisons, puis au jardin et à ceux qui s'y promènent. Puissiez-vous n'avoir alors que bénédictions et actions de grâce à rendre à notre sujet, et puissiez-vous trouver que tout ce que Dieu veut est bien voulu, et qu'il peut incliner diversement les cœurs, comme deux fleuves qui, partis de la même montagne, vont aboutir à deux golfes différents de la même mer.

Vous me demandez si j'ai besoin d'argent pour faire le voyage ; je vous remercie, chers parents, j'aurai suffisamment pour aller jusqu'à vous. Le Seigneur m'a donné bien souvent plus que je n'avais besoin et les jours de disette m'ont été utiles plus que tous les autres, mon corps surtout s'est fortifié et mon âme a été heureuse. Béni soit mon Dieu qui bénit toujours, qu'il donne ou qu'il retire !

Les cours sont terminés ici, mais je ne sais quand M. d'Orlich viendra pour me relayer, aussi ne m'attendez pas à époque fixe ; supposez que je vienne dans un ou deux mois et ne vous en tenez à aucune date précise ; en tous cas, j'ai la ferme espérance de vous voir et de rester quelque temps avec vous. Ce que nous deviendrons plus tard est l'affaire du bon Dieu et il ne permettra pas au mauvais ange de nous toucher. Quant à ce qui est du mariage, c'est là une question bien délicate que nous pourrions traiter tout au long, mais je ne suis nullement pressé ; je ne veux pas m'exciter moi-même pour trouver femme, j'attendrai patiemment l'amour sans vouloir le produire d'une manière galvanique.

Je quitterai Berlin presque avec regret, mais c'est une ville pour laquelle j'ai trop d'affection pour ne pas espérer d'y revenir tôt ou tard, les chemins de fer aidant. J'y ai été reçu avec affection et sympathie par ceux mêmes qui ne me connaissaient pas ; j'ai trouvé des amis vrais là où j'espérais à peine trouver des connaissances et, moi-même, j'ai été en retard d'affection, ne pouvant croire qu'on m'aimât si vite avec sincérité. On ne veut pas croire à l'amour, on se refuse longtemps à reconnaître cette supériorité dans autrui, mais enfin il faut bien céder et admettre celui qui vous aime dans l'intimité de vos pensées. Je tiendrai aussi à revoir plus tard mon élève ; il est aujourd'hui tant soit peu vaniteux, en vrai noble allemand, et je voudrais savoir à quel point les circonstances et son oncle auront influé sur lui.

Ma santé est excellente, chère mère. Qu'il en soit ainsi de la tienne !

Ton fils

ELISÉE RECLUS.

On a vu qu'Elisée n'avait pu rester à Neuwied. Il avait vite perdu ses dernières illusions sur le milieu des Frères Moraves. A Berlin, Elisée aurait eu les coudées franches, s'il s'était résigné, dans les commencements, à demander plus souvent des subsides à sa grand'mère et à son oncle qui gérait la modeste dot de Mme Reclus, car il ne voulait à aucun prix recourir à son père et à sa mère qu'il savait aussi pauvres que lui. Mais il manqua parfois de pain et fut obligé de vendre jusqu'à ses clefs. Une fois qu'une somme de 200 francs envoyée par sa mère ne lui était pas parvenue, il lui écrivit qu'il voyait dans la perte de cet argent une juste punition de son peu d'aptitude à se suffire personnellement. Il vendit même ses souliers pour payer la cotisation, cependant faible, de 15 francs, exigée pour la fréquentation des cours. Heureusement que sa bonne humeur, sa cordialité, son généreux caractère lui firent bientôt des amis, surtout parmi les ouvriers de Berlin avec lesquels il causait volontiers et qu'il trouvait intelligents et bons compagnons. Il eut aussi des élèves sympathiques, entr'autres le fils d'un baron, très haut personnage, filleul du roi de Prusse. Parmi les professeurs dont il suivait les cours, se trouvait, on l'a vu, Ritter, l'illustre géographe, dont l'enseignement eut une très grande influence sur tout l'avenir de son fervent élève.

En somme, il était sur le point de se faire une position à Berlin, et il y serait retourné l'année suivante si les événements ultérieurs ne l'en avaient empêché.

Aux vacances de 1851, Elie ayant achevé ses études à Strasbourg convia Elisée à l'accompagner chez leurs parents à Orthez.

« N'ayant ensemble qu'un peu plus d'une trentaine de francs, ils décidèrent de rentrer dans leur famille par un voyage pédestre, tracé obliquement à travers la France. C'était au commencement de septembre. Evidemment ils ne pouvaient accomplir ce voyage qu'à la façon des chemineaux, se contentant de pain et couchant à la belle étoile ou dans quelque hutte abandonnée. Des milliers de citoyens français ne se déplacent pas autrement, de Nice à Brest et de Bayonne à Dunkerque ; mais ce qui rendait la position des deux frères plus gênanté, c'est qu'ils avaient tout de même l'air de « messieurs » et qu'en cette période d'agitations politiques, ils étaient véhémentement soupçonnés par les gendarmes d'être de faux vagabonds ; à chaque rencontre de Pandore, il fallait déployer ses papiers universitaires, que le personnage officiel lisait avec soupçon mais qui pourtant l'empêchaient de sévir.

En outre, un troisième voyageur, d'éducation aristocratique, celui-là, un bel épagneul répondant au nom de Lisio, retardait notre marche en se plantant obstinément devant toutes les auberges de bonne apparence: plus d'une fois, il fallut nous arrêter pour lui faire tremper la soupe. Mais, loin des gendarmes et des aubergistes, quelles promenades délicieuses à la fraîcheur

du matin ou à la tiédeur du soir, quels incidents imprévus lorsqu'on décidait de traverser une rivière à la nage, portant les vêtements roulés sur la tête, en forme de turban, ou lorsqu'on abandonnait les chemins battus pour escalader directement les rochers, en contournant les villes : telle nuit passée dans la montagne, dans la plaine, sur un lit de fougères ou sur un tas d'herbes sèches, au bord d'une eau courante, ne fut jamais oubliée, et même les sommeils paisibles, interrompus par le vent ou la pluie, laissèrent d'agréables souvenirs, embellis de jeunesse et de gaieté. Enfin, après vingt et un jours de marche, nous arrivions à Montauban, où des amis nous ravitaillaient de force et, quelques jours après, nous étions à Orthez, auprès des parents.

La famille se trouvait alors en un triste désarroi : une sœurette que tous s'accordaient à dire une enfant vraiment parfaite de beauté, de grâce et d'intelligence, la délicieuse petite Anna venait de mourir après une courte maladie. Puis à ce deuil intime vint s'en mêler un autre, plus profond encore pour la partie jeune de la famille, le deuil de la République. Sans doute, c'était là un événement inévitable : il eût été chimérique d'espérer que la France et, avec elle, l'Europe occidentale, pussent, de par la volonté de quelques minorités généreuses, maintenir une forme politique ayant pour idéal l'égalité, alors que, partout, la masse des nations, assouplie à la servitude, clamait pour avoir un maître ; les Français notamment avaient encore à payer à l'Europe la cote de leurs victoires et conquêtes na-

poléoniennes. Mais cette République vagissante de « Quarante-huit », qui avait succédé à tant d'espoirs, ne pouvait laisser après elle que de très amers regrets, et nul homme ne fut plus maudit que le Napoléon du Coup d'Etat, celui que *les Châtiments* ont flétri pour jamais.

La conduite des deux frères fut très ferme pendant la soirée où la petite ville d'Orthez frémit sous la sinistre nouvelle. Les notables républicains, les jeunes les plus ardents s'étaient réunis dans la chambre d'un représentant du peuple devenu fameux par le tonnerre de sa voix qui, pour le moment, ne faisait entendre qu'un souffle : « Restons bien tranquilles ! Ne bougeons pas, car tous, autour de nous, Bayonne, Pau, Mont-de-Marsan, Auch, Tarbes vont se soulever : la résistance est organisée ; attendons le mot d'ordre ; tout mouvement isolé troublerait l'harmonie de la Révolution ! » Elie n'eut pas de peine à bafouer ce raisonnement grotesque. Dictant les termes d'un appel aux républicains, éloquent et net, il proposa d'aller aussitôt l'imprimer de gré ou de force et de battre ville et campagne pour grouper à l'Hôtel de Ville toutes les forces de résistance. L'homme à la forte voix se tut, renfrogné, et la plupart des assistants gagnèrent la porte. Elie et ses amis restèrent, mais la « nuit porte conseil », et le lendemain matin à la première heure, ils se trouvèvèrent seuls à l' « attaque » de l'Hôtel de Ville.

Le Coup d'Etat avait eu la victoire facile dans Orthez. Cependant le Gouvernement voulut se venger. Le maire reçut avis d'avoir à sévir contre tels et tels,

parmi lesquels les frères Reclus, et le brave homme, fort marri de la commission, s'empressa d'avertir Mme Reclus, l'éducatrice pour laquelle il professait la plus grande vénération. L'avertissement discret venait précisément à point pour hâter l'exécution du projet des jeunes gens, qui était d'aller s'établir en Angleterre pour y continuer leur apprentissage de la vie et leurs études sociologiques. La noble mère réussit encore à trouver cinq cents francs pour ses fils et ceux-ci, riches comme ils ne l'avaient jamais été, traversèrent commodément la France en diligence et chemin de fer, sans autre incident que de voir au Havre se fermer tranquillement devant eux la porte d'un « cher frère en Christ », très riche négociant qui daignait bien échanger des correspondances évangéliques avec le pasteur Reclus, mais qui ne voulait pas se compromettre en recevant de jeunes républicains dans sa maison. Heureusement, les deux réprouvés trouvèrent un vieux capitaine de navire qui, sur leur bonne mine, voulut bien leur donner l'attestation nécessaire de bonne conduite et mœurs et, par une froide nuit, neigeuse et boueuse, le 1er janvier 1852, ils arrivèrent à Londres, où un compagnon révolutionnaire hongrois, rencontré sur le bateau, leur procura aussitôt une chambre garnie, en un quartier convenable.

La lutte commença, car c'était bien une lutte. Elisée n'était encore qu'un jeune homme avide de s'instruire. Elie qu'un philosophe, un théologien, et la théologie se vend toute faite en Angleterre : rares étaient ceux qui auraient vraiment apprécié son bagage de

savoir, et pour arriver jusqu'à eux les seules choses indispensables manquaient : gants, habits à queue, chapeaux reluisants. On ne saurait s'imaginer à quel point l'Anglais d'alors, pris dans toute sa masse bourgeoise, professait de religion fervente à l'égard de ces attributs extérieurs de la civilisation. « En dehors de la mise coutumière, point de salut » : telle était la règle suprême à laquelle tout étranger devait se conformer; l'œil interrogateur de la maîtresse de maison surveillait avec rigueur le vêtement de chaque intrus, surtout lorsque celui-ci était originaire de France, ce « pays de la corruption et de la légèreté profane ». La répugnance de bon ton que l'Anglais respectable éprouvait contre l'immigré français était encore accrue du fait que ce Français, suivant toute probabilité, était un républicain, un socialiste, un contempteur de toutes lois divines et humaines. C'était l'époque où un Stuart Mill refusait de recevoir un Pierre Leroux (1), où le *Times* se vantait de la supériorité du procédé britannique envers les réfugiés sur les pratiques continentales : les laisser mourir de faim sous le mépris de tous, n'était-ce pas mieux que de les enfermer dans une prison d'où ils sortiraient un jour héros ou martyrs ?

Et puis, il faut bien le dire, les exilés, volontaires ou non, étaient nombreux. Quelques-uns, déjà illustres par leurs travaux, bien vus dans leur patrie, riches ou correspondants de journaux, se tiraient d'affaire ; les

(1) Dans la *Grève de Samarez*, Pierre Leroux raconte sa visite à l'India Office et la réception plus que glaciale que lui fit John Stuart Mill, son admirateur par correspondance.

bons ouvriers pouvaient à la rigueur trouver de l'ouvrage, s'embaucher chez un patron ; mais les inconnus, étudiants, professeurs, hommes de lettres en herbe, qui souvent ignoraient la langue et ne pouvaient produire de recommandation, ceux-là pullulaient dans les rues de Londres et y connurent toutes les affres de la misère et de la faim. Ils se secouraient entre eux, partageaient leurs derniers sous, et c'est ainsi que les frères Reclus vinrent bien vite à bout de leurs maigres ressources. Eux du moins trouvèrent quelques leçons : ils étaient fils de pasteur, ce qui, dans cette nation protestante, était alors de quelque importance, mais ils coudoyaient tant de besogneux, dont ils se sentaient solidaires, qu'ils souffrirent alors beaucoup plus qu'ils n'ont jamais consenti à l'avouer. Les rares lettres que nous possédons de cette époque ne le laissent que trop voir.

A M. Richard Heath.

26 Tichborne Street, Edgware Road. Sans date, 1852.

Monsieur,

M. le pasteur Martin, ayant eu la bonté de m'adresser votre lettre, je m'empresse d'y répondre et d'accepter vos offres bienveillantes.

Si, de mon côté, je vous agrée, nous tâcherons d'étudier ensemble la littérature française, les étymologies de notre langue, ses rapports avec l'anglais, car, il me semble, vous êtes déjà fixé sous le rapport des règles et des principes.

Veuillez me dire dans votre réponse à quelle heure vous désireriez que j'allasse vous visiter, et tâchez, je vous prie, de ne pas choisir une heure de la matinée, au moins jusqu'au 10 avril prochain. Sauf cette restriction, vous pouvez disposer de mon temps à votre volonté.

Quant au prix de l'heure, ce n'est qu'avec répugnance que j'en parle, car vous serez aussi bon juge que moi-même de mon zèle, de mon travail et de vos progrès. En tout cas, si le prix de 5 shillings le cachet ne

vous convenait point, dites-le franchement ; ce n'est pas à ce sujet que dispute s'élèvera jamais entre nous.

J'aurais pu vous écrire en anglais, mais comme j'eusse fait quelques fautes, j'ai préféré vous écrire dans ma langue maternelle.

Je vous salue, Monsieur, avec respect.

ÉLISÉE RECLUS.

A M. Richard Heath.

26 Tichborne Street, Edgware Road, 2 mars 1852.

Monsieur,

Je suis très fâché de ne pas m'être trouvé à la maison pour recevoir votre lettre et votre visite ; si j'avais connu les heures auxquelles vous êtes libre, j'aurais été vous voir pour vous épargner la longue course que vous avez faite.

Mais, d'après votre lettre d'aujourd'hui, je suppose que c'est des heures de la soirée que vous pouvez disposer, et c'est au temps que vous avez indiqué vous-même, à sept heures et demie, que j'aurai le plaisir de vous visiter, lundi soir, 22.

Je réitère encore une fois, Monsieur, l'assurance de mon regret, et vous salue respectueusement.

Elisée Reclus.

A Elie Reclus, chez Lady O. Sparrow, Bampton Park, Huntingdon.

Londres, 2 mars 1852.

Salut ô homme !

Pendant ton absence, reçu lettre de la Ritzenthalerienne, disant qu'elle est généreuse, qu'elle s'élève bien au dessus de ce bas monde où l'on parle encore d'argent, qu'elle est on ne peut plus satisfaite de ce que tu ne la paies pas et autres choses encore. Parlez-moi de ces créanciers !

Lettre de l'oncle qui ne contient pas une seule récrimination, je dis pas une seule.

Entendu Louis Blanc, Pierre Leroux, Lachambaudie qui vaut mieux que ses vers, et autres. Louis Blanc est plus éloquent que je ne pensais. Petit homme, voix d'une plénitude merveilleuse, traits profondément accusés. Visage remarquable, nain, nullement joli comme je le pensais. Pierre Leroux, trois fois brave homme, ne sachant trouver ses paroles, faisant des gestes risibles ; ayant réellement la chevelure dont le dotait Cham, la chevelure où venaient nicher les hiron-

delles en revenant d'Afrique. Pour les entendre, dépensé mon dernier shelling. Avant-hier donné à une pauvre femme mon dernier half-penny. Vendu de vieux habits à un juif qui les a emportés, oubliant de me payer, ce que je n'ai pas su prévoir, moi le fameux. Pauvre comme feu Job, désirant ton retour.

Reçu les 5 thalers de Hickel, sans quoi j'en serais réduit depuis une dizaine de jours à l'extrémité d'aujourd'hui. R. Mannering ne peut rien me prêter ; sans que je le lui aie demandé, il a voulu emprunter 5 guinées à son père, mais tu comprends que non seulement le papa a refusé, mais encore qu'il m'a représenté comme un brigand : « Mon fils, prends garde surtout des hommes d'esprit qui n'ont pas le sou ; ils sont encore plus dangereux que de simples misérables ! » Comme d'ailleurs, Mannering donne tout ce qu'il gagne, il ne peut rien me prêter. Ainsi soit-il !

Si je pouvais emprunter, mais ouiche ! il n'y a plus de juifs ! Reviens, car si je voulais vivre à crédit ici, ma délicatesse me dirait d'y rester. Or, ne veux point.

Mon Japon (1), raté de plus en plus, c'était mal commencé et plus malin que je ne supposais. Puis la chambre est si petite et tant d'autres misères. Il faudra je pense, à moins que tu sois riche et reviennes bientôt, tâter des grands moyens. Encore faut-il trouver ces grands moyens.

Salut, prospère, pauvre diable, comment as-tu fait avec P.?

ELISÉE.

(1) Sans doute, un premier essai de description géographique ou politique qui, pensons-nous, ne vit jamais le jour.

A Elie Reclus, chez Lady Sparrow, Huntingdon.

8 mars 1852.

Rien ne m'empêche de perdre mon temps à t'écrire, car mon feu s'est éteint, je grelotte, comment pourrais-je faire quelque chose d'utile?

D'abord, ô homme, as-tu pris racine là-bas? Si oui, je me réjouis, car ce sont des sous, ce sont des dessins, des cartes, des joies, des Australies diverses. Reste donc *pregainger* (1).

Mais si non, quand reviendras-tu? Mes divers petits arrangements misérables, mes chicanes de haillons, mes batteries pouilleuses, tout cela ne demanderait pas mieux que de savoir le jour et l'heure de ton arrivée en chair et en os.

Je prévois d'ici que, là-dessus, tu n'en sais pas plus long que moi ; en tout cas, si je ne puis devenir *Grocer* ou *Milliner* ou bien *Ironmonger* (2), tâche de tomber comme une bombe le jour où je me mettrai poliment à la porte, parcourant les rues de Londres, à la recherche d'une position sociale.

(1) Pourvoyeur en titre.
(2) Epicier, mercier, quincaillier.

Au reste, mes affaires vont bien. Je suis pauvre diable en conscience. Mannering est parvenu à emprunter une livre pour me le prêter ; tu vois que c'est un bon diable, et puis, si je ne voulais faire le grand seigneur, rien ne m'empêcherait de vivre à crédit dans la maison, je suppose. Mais le chiffre, le chiffre de ton retour ; je suis fort sur les chiffres, tu le sais assez pour me permettre des barbarismes.

....

Je suis les cours homéopathiques et je m'aperçois que, de même que nous sommes les seuls swédenborgiens de Londres, de même aussi nous en sommes les seuls homéopathes. L'opposition qui s'abaisse jusqu'à élire son pourfendeur Cavaignac me ferait croire que nous sommes aussi les seuls socialistes. Mais, comme tu le dis, Napoléon est à la tête de la conjuration des peuples et Lord Derby est un des boute-feux. A Manchester, il a pondu 36 000 livres en un jour. Moi j'en aurais été incapable.

Je te salue Homme de Cœur.

ÉLISÉE.

A Elie Reclus, en Irlande.

Sans date. 1852, Londres.

Brave homme,

Sur ces entrefaites moi avoir reçu 8 livres, 8 shellings de Lady Gosford, je ne sais si par suite de tes instructions ou non. En tout cas, cela vient à propos, bien que :

Malgré les envieux,
Eût vécu le rat goutteux.

Ne ferai-je pas bien de t'envoyer 2 ou 3 *pounds* (livres st.) pour t'acheter des bottes et des culottes ?

De plus, dois-je payer le tailleur ou D̄ ? (le tailleur 50 sh., D. 40),ou bien veux-tu que j'envoie 100 francs à R. ? J'attends ta réponse.

C'est bien. Continue, ô homme ! ça te fait 2 600 fr. ou plus par an. Je ne m'oppose nullement à ce que, du coup, tu paies nos dettes et nous fasses vivre dans la joie.

A nous deux, si tu restes où tu es, cela nous fait plus de 7 000 francs par an.

Quels aristocrates !

Si je puis, je vais tâcher de traduire quelque bouquin : cela nous sera utile de toutes manières.

Je pense que tu restes là-bas, car M. Haldane m'a dit hier que probablement tu t'étais décidé à rester.

Oui, tu le dis, de grandes choses se préparent ; tout était mal commencé, comme certains corps qui sont amorphes tant que la chaleur n'est pas suffisante, mais qui deviennent cristallins par quelques degrés de plus ; ainsi la vie d'amour et de liberté n'était pas assez puissante pour transformer la société jusqu'à aujourd'hui ; mais les gouvernements font *tabula rasa* de tous nos rudiments tronqués, afin qu'ensuite nous puissions tout recommencer sur une nouvelle échelle.

Salut, homme qui vois.

ELISÉE.

A Elie Reclus.

Londres. Sans date. 1852.

Homme bien aimé.

Je n'accompagne ni ne suis ma lettre, bien que ce voyage soit parfaitement arrangé, ce que je me garde de contredire.

1° Me soucie peu de l'hospitalité des grands ; les voler, comme tu le sais, c'est autre chose.

2° Donner des leçons aux petites nymphes, non tant par heure, mais tant par *quarter*, ce qui change totalement la question et m'oblige à donner consciencieusement tout le temps requis.

3° De plus Mannering qui m'avait prêté une livre m'écrit parce qu'il est en détresse. Je lui avais parlé d'une vieille qui peut-être pourrait me prêter deux livres à quatre shellings d'intérêt par mois, et il me prie de m'adresser pour lui à la vieille. Tu comprends que je lui porterai samedi les 2 livres que je destinais au tailleur strasbourgeois. Ecris-lui en échange une lettre charmante et parle-lui du mois prochain. En tout cas, tu auras jeté une pomme d'or dans la gueule de Cerbère. Tu vois donc que mes fonds, diminués de Ritzenthaler,

de Mannering, des bottes nécessaires, d'indispensables *breeches* (1), d'un avis dans le *Times*, d'un Frédéric Lemaître, ne me laisseront pas à la tête d'un assez puissant capital pour aller entreprendre un voyage d'agrément.

Puis, ami, Frédéric Lemaître m'a trop réjoui hier soir, pour que je n'aille pas l'entendre lundi. Viens plutôt avec moi ; je t'invite à me savoir très heureux lundi soir, à Saint-James-theater. Qu'en dis-tu?

Avais-tu des motifs cachés et mystérieux pour m'inviter?... Me préparais-tu des bonheurs inimaginés? Mais ces bonheurs ne pourraient-ils prendre la route de Londres ou bien attendre encore un tantinet?

Je t'enverrai ton fixatif par le *Great Northern*.

Salut, ô homme, j'aimerais bien pourtant être avec toi, mais je préfère encore rester à Londres.

ÉLISÉE.

(1) Culottes.

On le voit, Elie avait trouvé une occupation : il dirigeait, tantôt à Londres et tantôt en Irlande, l'éducation des enfants dans une famille de la noblesse ; puis, il eut pour élèves de jeunes bourgeois Irlandais, les Fairfield, avec lesquels il se lia intimement et qui firent le plus grand honneur à ses leçons, « l'aîné surtout, mort prématurément dans les Indes, dépassait de beaucoup la moyenne de sa génération par la noblesse du caractère et par la clarté de l'intelligence ».

Elisée, auquel l'enseignement de la syntaxe et des règles pédagogiques répugnait extrêmement, se sentait alors attiré par l'agriculture, et c'est avec enthousiasme qu'il accepta d'aller en Irlande, dans le comté de Wicklow, où des propriétaires, souvent absents de leurs terres (comme en ce temps-là la plupart des grands seigneurs du pays), lui avaient confié le soin d'étudier la réorganisation possible de leur domaine de Kippure. Nous avons entre les mains un cahier écrit par Elisée mi-partie en français, mi-partie en anglais, donnant l'état de lieux de cette propriété, d'une contenance de 82 hectares environ, cahiers où il énumérait tous les vices de l'exploitation en cours, ainsi que les améliorations qui s'imposaient, conformément aux progrès de la culture réalisés en d'autres pays.

A Elie Reclus.

Kippure Park, Blessington. Irlande. Sans date.

Homme selon mon cœur,

Tu dois savoir à l'heure qu'il est si Pfeiffner a réussi ; mais s'il échoue, il faut lui envoyer néanmoins l'argent et le faire venir de force à Dublin ; là, du moins, tu l'auras sous les yeux, et ta présence lui sera comme une vingtaine de médecins, jusqu'à ce que le travail et l'air de la campagne le restaurent complètement dans l'île d'Inisbofin. Ainsi, et moyennant finance, Pfeiffner ira à Lisbonne ou viendra former ici avec nous cette corde à trois cordons qui ne rompt pas si vite.

Ecris au brave Pfeiffner une lettre toute d'espérance et d'avenir, c'est un homme tombé à la mer : il y a longtemps qu'il lutte avec les vagues ; s'il parvient à se sauver, ce sera un communiste pratique de plus.

Quant aux C. je pense que ton envoi aura pu les faire attendre une ou deux semaines et peut-être que l'arrivée de Wesbter (1), pourra nous permettre de leur envoyer le restant. J'ai à peu près 10 shellings en argent,

(1) Propriétaire du domaine de Kippure.

mais, dans cette contrée sauvage, il n'y a de *money-order office* (1) ni près ni loin, et de plus je suis à demi nourri par les paysans du lieu : avec eux, il ne serait pas séant de me déclarer insolvable. Ce que tu pourrais faire, ce serait de me rencontrer à un certain lieu et à une certaine heure sur la route de Dublin à Kippure ; je ferais les deux tiers du chemin et j'y viderais la moitié de ma fortune. Tu m'écriras ce que tu en penses et, s'il y a lieu, tu me fixeras lieu, jour et heure...

Tes lettres ont fait le tour du monde. Ecris-moi désormais par Blessington.

Ici, tout va bien. J'ai fait une girouette, j'ai bêché, hersé, ratissé, semé et surtout j'ai porté des pierres. Ici l'agriculture en est à peu près à l'état où elle était au temps des anciens Celtes.

Sur une propriété large comme un pays, il n'y a pas une seule charrue. Le sol ne se compose guère que de tourbe, et c'est à peine si l'on a fait quelques tentatives de drainage ; rien ne serait plus facile que d'amender les terres au moyen des masses immenses de sable charriées par la Liffey, mais personne n'y a encore réfléchi.

La contrée est sauvage et pittoresque ; de ma fenêtre, je vois le géant du lieu, le Mullagh-Cleevaun, que je désire gravir un de ces jours, et j'entends le bruit des cascades de la Liffey ; ses eaux sont noires comme de l'encre et se brisent contre les rochers en écume roussâtre ; dimanche dernier, j'ai remonté son cours jusqu'à l'endroit où elle disparaît sous la neige ; j'ai vu aussi les deux Lougdes Bray, et, pour les atteindre, j'ai dû marcher plusieurs lieues à l'aventure dans une

(1) Bureau de poste pour envois d'argent.

neige où mes jambes s'engloutissaient parfois tout entières. Ce qui te fera juger de l'état du pays, c'est qu'il faut mettre les policemen en réquisition pour avoir tes lettres.

Peut-être que lundi un homme passera chez toi pour prendre ma veste. Sera-t-elle prête? Glisse un mouchoir dans la poche de la veste ainsi que les autres choses que tu voudrais m'envoyer.

Mande-moi une recette pour faire du fromage. Ici, on ne sait pas le faire, et il y a 34 têtes de bétail. Tu pourrais demander la recette à Miss Acton.

A Elie Reclus.

Kippure Park, Blessington. Sans date.

Ami,

Je te renvoie la lettre de X, car elle est assez précieuse pour briller dans ta collection. Il faut que mon caractère ressemble encore beaucoup au sien, puisque la mesquinerie de sa conduite éveille en moi une certaine irritation ; si je ne lui ressemblais que par les rares qualités qu'il possède, je l'étudierais avec le même sang-froid et la même édification que *Rubia tinctorium* ou *Apium petroselinum.* Mais plus il fait manœuvrer devant nous ses articulations de pantin, plus j'apprends à connaître certains ressorts cachés de mes propres actions ; c'est un squelette sans muscles et sans peau, voilà pourquoi je suis vexé de le voir pirouetter, je me reconnais en lui. Pauvre homme, il se plaint de ce que nous ne laissions pas crever Pfeiffner tranquillement, ou que, tout au moins, la vie ne soit dispensée au pauvre diable par son charitable ministère. Pour rompre avec nous et nous classer parmi ces êtres mythiques, phénomènes d'ingratitude qui vivent à

Figeac, département du Lot, il parle d'un esprit de discorde et s'accuse adroitement d'égoïsme pour nous accuser de pis encore. Il nous dit qu'il nous sera toujours reconnaissant, pour que cette phrase puisse l'absoudre à tout jamais, même de l'amitié s'il le faut.

Il faut tirer Pfeiffner de ce mauvais pas, car je prévois que le projet Lisbonne s'est évaporé.

J'ai envie de traduire un opuscule du professeur Way. Webster pourra m'y être utile. Il va me faire venir des vaches laitières de Quénon. Il m'a acheté de la rèche.

Salut ami.

Si je m'ennuie par trop ici sans livres, j'irai te pousser une visite un de ces jours, mais n'y compte pas.

Salut encore. Tout va bien et très bien. Webster aimerait que Foumentèze fût maître d'école à Kylemore. Il lui donnerait une maisonnette et des champs à cultiver. Qu'en penses-tu?

A Elie Reclus.

Kippure. Sans date.

J'aimerais assez savoir à quoi je dois m'en tenir sur le compte de Kylemore.

Le nouveau steward (régisseur) de céans, est déjà installé, de sorte que j'apparais encore plus inutile que par le passé. Roberts aussi est plus vexé qu'il ne veut bien l'avouer, et, de fait, on l'a traité d'une façon quelque peu cavalière. J'apprends à le respecter de plus en plus, il ne se ment jamais à lui-même. Son amour a pris les allures d'un roman ; mais il se tire de toutes les difficultés avec un parfait sang-froid. Certes, un homme vivant dépasse de cent coudées tous les héros de romans. Je te raconterai le tout plus tard. Ce que j'admire le plus dans la vie, c'est qu'elle est si naturelle (si *matter of course*) : au lieu de se fendre la tête à son sujet, c'est de l'accepter telle qu'elle est.

Salut frère.

Si tu as des sous, souviens-toi qu'il me faut des souliers ; sinon, je tâcherai de *make shift* (trouver un expédient).

A Elie Reclus.

En visite, chez M. Pennefeather, à Cappagwhite. Sans date.

Cappagwhite ressemblerait aux Eglizottes ou à Saint-Michel l'Epârron (Dordogne) si les maisons avaient une apparence plus splendide et si une rivière coulait auprès. La campagne environnante ressemble aussi aux campagnes du Périgord ; mais, à mesure qu'on gravit les collines du nord de Cappagh, l'horizon s'élargit et s'accroît et n'est limité que par les montagnes de Galta, espèces de Pyrénées en petit. Du haut de la colline de Cappagh, on peut voir à la fois Cachel, les montagnes de Killarney, Limerick et le golfe du Shannon. J'ai eu l'insigne bonheur d'avoir ce magnifique horizon sous les yeux par un jour de soleil.

En fait de renseignements statistiques, Cappagh a quinze tavernes, mais pas un seul water-closet.

En fait de jolies filles, cette partie de l'Irlande est remarquable : les hommes sont robustes et bien bâtis et les femmes ne le cèdent en rien aux hommes sous le rapport de la force et de la beauté ; elles n'ont pas non plus l'air aussi naïf que dans le comté de Wicklow. On voit à leurs yeux vifs qu'elles savent observer, rire et mépriser.

Notre jeune homme est franc, vif, paillard et superficiel jusqu'à l'absurde ; il n'a jamais su ce que c'était que penser, et, en vérité, il ne serait pas généreux de le lui demander. En dînant, il m'a dit cette phrase mémorable : *I delight in mi queen, in mi noblemen, in mi* (1) *gentlemen* (Je chéris ma Reine, mes Seigneurs, mes gentlemen) mais il me serait impossible de te donner une idée des gestes d'extase dont il accompagnait cette tirade. Il aime Webster *amazingly* (étonnamment), ce qui m'explique parfaitement pourquoi Webster ne l'aime que tout juste.

Du reste, la propriété est en désarroi, et le mécontentement a pris des proportions effroyables. Salut.

ÉLISÉE RECLUS.

(1) *mi* idiotisme irlandais, au lieu de *my*.

Nous ignorons si ce fut volontairement, ou contraint par les circonstances, qu'Elisée quitta l'Irlande et abandonna l'œuvre si courageusement entreprise, pour passer en Amérique. Mais nous inclinons à croire qu'il voulait au contraire ouvrir un champ plus vaste à ses projets agricoles en allant chercher quelque terre vierge à féconder par le travail, en une libre association avec son frère et quelques amis. Il voulait en même temps connaître le monde pour pouvoir le décrire. Cela du moins, nous le savons par la préface de sa première édition de *La Terre* que nous reproduisons ici en partie :

« Le livre qui paraît aujourd'hui (1er novembre 1867), je l'ai commencé, il y a bientôt quinze années, non dans le silence du cabinet, mais dans la libre nature. C'était en Irlande, au sommet d'un tertre qui commande les rapides du Shannon, ses îlots tremblant sous la pression des eaux et le noir défilé d'arbres dans lequel le fleuve s'engouffre et disparaît après un brusque détour. Etendu sur l'herbe, à côté d'un débris de muraille qui fut autrefois un débris de château-fort et que les humbles plantes ont démoli pierre à pierre, je jouissais doucement de cette immense vie des choses, qui se manifestait par le jeu de la lumière et des ombres, par le frémissement des arbres et le murmure de l'eau brisée contre les rocs. C'est là, dans ce site gracieux que naquit en moi l'idée de raconter les phénomènes de la Terre

et, sans tarder, je crayonnai le plan de mon ouvrage. Les rayons obliques d'un soleil d'automne doraient ses premières pages et faisaient trembloter sur elles l'ombre bleuâtre d'un arbuste agité... »

Mais, avant de se rendre à la Nouvelle Grenade où il rêvait de fonder une association fraternelle, Elisée séjourna près de deux ans aux Etats-Unis, qu'il n'atteignit pas sans difficultés matérielles, ayant dû, raconte la légende qu'il n'a jamais démentie, prendre passage sur un bateau à voiles et payer sa traversée par les services rendus à bord en qualité de cuisinier, occupation pour laquelle il ne devait pas avoir d'aptitudes très prononcées. Débarqué à la Nouvelle-Orléans, il vécut de métiers manuels jusqu'à ce que peut-être quelques lettres d'introduction ou d'heureuses rencontres, entr'autres celle d'un boulanger de son pays, lui eussent permis de trouver des élèves et de gagner quelqu'argent. Il fit des voyages, étudia la contrée dans ses traits physiques représentatifs, travaux qui furent utilisés plus tard dans ses articles pour la *Revue des Deux-Mondes* et autres journaux, et ensuite dans sa *Géographie Universelle.*

Bientôt Elisée fut demandé, non loin de la Nouvelle-Orléans, dans une famille de planteurs pour y instruire les enfants.

C'est là surtout, moins de dix ans avant la terrible guerre de Sécession, qu'il put étudier de près la société esclavagiste, « voir les Noirs passant comme des ombres à côté des citoyens, n'ayant aucun droit que le

Blanc fût tenu de respecter, achetés et vendus comme des bêtes de somme, privés de nom légal, placés hors de toute justice, hors de la société, hors de la famille, puisque leurs enfants appartenaient au maître » (1). Chez les parents de ses élèves, les mœurs n'étaient pas empreintes de cette férocité ; là, ainsi que chez nombre d'autres planteurs, on aimait et traitait avec bonté et familiarité certains de ces domestiques noirs, qui, trop facilement, adoraient leurs tyrans et seraient parfois volontiers retournés à leur service après l'abolition de l'esclavage ; mais le milieu ambiant, basé sur l'injustice, pesait à Elisée, qui ne trouva d'autre alternative que de fuir peu avant l'instant cruel et difficile où lui, abolitionniste, aurait marché contre les hôtes qui lui avaient été bienveillants.

C'est bien au séjour d'Elisée en Louisiane et à l'étude toute spéciale à laquelle il se livra des us et coutumes de l' « Institution patriarcale » que l'on doit les fiers articles de revendication en faveur de la race opprimée, qu'il publia dans la *Revue des Deux-Mondes* à son retour en Europe, au moment de la guerre civile aux États-Unis, articles qui constituent une véhémente flétrissure de l'esclavage, en même temps qu'une histoire approfondie de cette longue et douloureuse lutte (2).

(1) John Brown, *La Coopération*, juillet, 14, 1867. Article d'Elisée Reclus.

(2) *L'Esclavage aux Etats-Unis, Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1859 et 1er janvier 1860.

Deux années de la grande lutte américaine, Revue des Deux-Mondes, 1er août 1864 ; *Histoire des Etats Américains, ibid.* Annuaire, 1864, etc., etc.

Ce fut pendant son séjour à la Nouvelle-Orléans, qu'il débuta dans sa future carrière d'écrivain en publiant quelques articles dans des journaux de la localité, dont le premier fut signé par son ami, le médecin de la Faye.

A Elie Reclus.

Sans date.

Tu me crois sur le *Great Western* dansant sur les vagues de l'Atlantique. Point. Je suis encore à Liverpool, et ce n'est qu'à présent même que j'ai cessé de battre le pavé pour me fourrer dans ma niche sur le *John Howell* en partance pour la Nouvelle-Orléans.

Comme tu me le faisais pressentir, j'ai fait une niaiserie de m'engager à partir de Dublin, d'autant plus qu'au lieu d'aller à un agent en chef, j'ai été m'adresser à un sub-sub-agent qui m'a honnêtement volé. Arrivé à Liverpool, démarches, marches et contremarches. Quand je me crois sûr du passage, je me présente au capitaine du *Great Western.* « Je ne veux point de Germain », dit le bourru. « Mais je ne suis point Germain », fais-je. « Si fait », répond le gros, et voilà. Du *Great Western,* je retombe dans le *Wide World.* Autre difficulté : le temps. De sorte que je suis à peu près forcé de partir par le *John Howell,* ce qui vaut peut-être mieux, toute réflexion faite. Du moins si je me noie, je me noierai dans l'eau chaude, ce qui n'est pas une petite considération. Puis la grande chose, c'est de passer l'hiver à la Nouvelle-Orléans, je puis

le passer au besoin à la blanche étoile ; à New-York, je le passerais peut-être chez le *sargent*.

Si jamais tu viens à Liverpool, je te recommande les *News Rooms* (cabinet de lecture) à un penny, Lord Nelson street, et la Bibliothèque publique, Duke street.

Et maintenant, mon unique, je suis à toi.

ELISÉE.

A Elie Reclus.

Sans date. Plantation Fortier, près la Nouvelle-Orléans.

Mon brave.

Je ne pourrai t'envoyer de quibus que le 8 avril, et alors 10 £ seront bien le tout dont je pourrai disposer. Tu n'as pas besoin de m'envoyer d'habits, à moins qu'ils ne soient déjà commandés, car en fait de vêtements « canailles » en vue de la chaleur, j'en ai autant qu'il me faut et, à la Nouvelle-Grenade, je ne serai pas « would be gentleman » (1) en habit à la française, mais je serai un gentleman en cotonnade. Du reste, Cape était presque censé devoir me faire une redingote.

Apporte livres sérieux : je ne te dis pas lesquels, tu sais comment je les aime et du reste no. études seront communes quand nous serons ensemble.

....

Pélissier dit à qui veut l'entendre que tu es une barre de fer entourée de soie.

Quant à moi, je m'ennuierais si je voulais bien me l'avouer à moi-même. La campagne est uniforme et

(1) Un aspirant gentleman.

sans horizon comme la mer ; je suis seul dans uns grande maison ; deux fois par jour, je vais donner des leçons d'A B C à des enfants qui l'apprennent depuis quatre ans sans le savoir encore et je raccroche tous les livres possibles, entr'autres (écoute et frémis) les romans écrits par l'auteur de Waverley.

Pendant que je t'écris, j'ai à côté de moi deux serpents à sonnettes et, bien qu'ils soient gentiment pelotonnés dans une boîte, je me retourne de temps en temps pour voir s'ils ne me grimpent pas sur les jambes comme à feu Zinzendorf de défunte mémoire.

Salut.

ELISÉE RECLUS.

A Elie Reclus.

Sans date. Plantation Fortier Care of Roman and Kenion,

2 New Levee, Nouvelle-Orléans.

Je me suis dérangé tout exprès pour venir chercher la lettre dans laquelle tu me donnais des détails sur de nouveaux amis que tu viens de faire, mais nix. Aussi ne manque pas de ravaler tous les renseignements que ton épitre contenait et réexpectore-les moi par le prochain courrier.

....

Quant à tes idées d'avenir américain, je te conseille de rester provisoirement dans le Massachusetts où tu as plus de chances et où on saura mieux t'apprécier ; arrive avec une profusion de lettres et continue à y tâter du professorat jusqu'à ce que nous soyons en fonds pour organiser notre home. En Louisiane, il faut éprouver une difficulté à laquelle je ne m'attendais pas, c'est l'anglais : justement parce qu'on n'y parle la langue officielle que très mal, on exige de la part des professeurs la prononciation la plus irréprochable. En Angleterre, on admirait notre anglais, mais ici, il me

semble m'apercevoir qu'on n'est que médiocrement satisfait du mien. Reste donc dans le nord ; là au moins il y a une vie scientifique ; on pense à autre chose qu'à des tierçons et des boucauts.

Mais si tu veux absolument venir en Louisiane, tu trouveras bien facilement une place. Il n'y a pas plus de huit jours qu'un médecin, M. de la Faye, brave Martiniquais un peu braque, ruiné par la mise en liberté de ses huit cents nègres, et cependant assez courageux pour dire : Ils ont bien fait de me ruiner, m'offrait sa fille Blanche à instruire. Cela m'aurait donné mille fr. de plus, mais j'aurais acheté ces mille francs trop cher, sans compter l'indélicatesse qu'il y aurait eu à donner des leçons hors de chez M. Fortier. Si tu venais ici, M. de la Faye serait ton compère compagnon, ton adorateur. Il y a aussi un des plus grands collèges de la Louisiane où j'ai manqué être répétiteur de géologie, chimie, physique, etc. Nous aurions le privilège d'être à quelques milles l'un de l'autre si tu y acceptais une place de professeur, mais le directeur a l'air d'un perruquier et au fond n'est qu'un rustre. Je me méfie de lui. Il y a quinze jours une place s'est trouvée vacante dans la maison du beau-frère de M. Fortier ; si tu avais été là, tu te serais fait donner la place et aurais gobergé 4 000 francs d'appointements ; mais de semblables occasions peuvent se retrouver. Autre chose, si tu vas t'établir dans le Texas, le gouvernement te donnera 200 acres de terrain, à condition pour toi de les cultiver et faire fructifier pendant cinq ans. Quand même tout n'irait pas bien en commençant, je pourrais te sustenter, vu les piastres qui me tombent sur la boule.

L'ami Fortier m'a fait l'autre jour une proposition qui prouve son bon cœur et que je pourrai utiliser, je

l'espère : « Si vous allez vous établir, dit-il, sur les bords de l'Amazone, je vous donnerai 125 piastres pour mon fils Michel et 400 pour mes autres enfants ; avec ce capital de 3000 francs, vous achèterez des territoires vagues dans un endroit que vous jugerez devoir être important lors de la colonisation future des bords de l'Amazone, et, comme de juste, la moitié de ces terres vous appartiendra. Du reste, je suis on ne peut mieux, on me traite avec autant de politesse qu'un hôte, avec autant d'affection qu'un membre de la famille.

....

Tâche d'arriver avant la fin de l'année, car de décembre à janvier, j'aurai un mois de vacances que j'espère aller passer dans les montagnes du Mexique ou ailleurs. Et souviens-toi bien qu'il faut faire mentir les dires de toute la parentaille, il faut trouver le sou et procréer en fait d'enfants autre chose que des mendiants.

N'oublie pas de me récrire la moelle de la lettre perdue... En fait de signes du temps, sache que toutes les sympathies de l'Amérique sont pour les Cosaques ; pas un démocrate n'oublie le tzar dans ses prières.

Salut frère.

A sa mère.

Sans date. Chez M. Fortier, Nouvelle-Orléans.

Chère mère,

Je vois dans ta dernière lettre que tu entretiens toujours des craintes sur mon compte à cause des maladies qui règnent dans le pays. Autrefois, je t'ai donné toutes sortes de raisons que je croyais bonnes pour t'empêcher d'avoir peur à mon sujet ; mais aujourd'hui je puis mettre à néant toutes tes craintes, car je viens de passer au travers de la maladie comme au travers du feu et je n'ai pas été brûlé. Garde-toi bien d'éprouver pour moi une anxiété rétrospective, car je n'ai réellement pas beaucoup souffert, et je n'ai jamais craint une issue fatale. La convalescence a bien duré quelque temps, accompagnée de son cortège de maux de tête, battements de cœur et autres infirmités, mais il y a déjà plus de quinze jours que je suis parfaitement bien, et maintenant le « génial » vent du nord raidit mes muscles et aiguise mes forces comme le ferait un

exercice gymnastique ; ainsi, chère mère, tu n'as absolument qu'à te féliciter de ce que j'ai été malade puisque la fièvre jaune ne revient jamais à la charge et que maintenant je puis aller à la Nouvelle-Orléans, à Vera-Cruz, de Vera-Cruz à Rio, et rester dans les foyers d'infection morbide sans courir le moindre danger.

Je croyais bien devoir échapper à l'épidémie, car, avant l'année dernière, jamais la fièvre jaune n'avait fait son apparition dans les campagnes, et tout le monde pensait que cette année se conformerait à la règle, mais il en a été autrement. Cependant la fièvre a sauté par dessus des paroisses entières sans y faire une seule victime, tandis qu'elle s'abattait sur quelques plantations isolées et y causait des malheurs. Je suis le dernier qui ait été malade et, deux ou trois jours après ma convalescence, nous avons eu la première gelée blanche qui détruit d'une manière irrévocable tous les miasmes fièvreux. Inutile de te dire que j'ai été soigné avec autant d'affection que possible. Le médecin, qui, du reste, est le meilleur ami que j'aie en Louisiane, a passé trois nuits dans une chambre à côté de la mienne et M. Fortier m'inventait des besoins pour avoir le plaisir de les satisfaire.

Je me trouve parfaitement égoïste de parler aussi longtemps d'une fièvre qui m'a fait à peine souffrir ; aussi n'est-ce qu'à toi que je me permets de donner ces détails, parce que si j'étais à Orthez, je sais que tu les réclamerais de moi. Mais, je te prie, encore une fois, ne te figure pas que j'aie souffert le moins du monde ; je n'ai jamais douté un seul instant de ma guérison. Du reste, la maladie est rarement dangereuse pour les Français ; dans l'épidémie de l'année dernière qui, pour les Irlandais et les Allemands rappelle les fameuses

pestes du Moyen Age, un Français seulement sur vingt a été attaqué.

Ta lettre m'a fait un grand plaisir; je suis heureux de savoir qu'Onésime (1), dont il m'avait été impossible d'avoir des nouvelles pendant trois ans, a fini brillamment ses études ; il paraît que, maintenant, il est assez irrésolu et ne sait de quel côté se tourner; mais qu'il étudie la médecine ou l'agriculture ou la mécanique, je ne pourrai que m'en réjouir, car, de toutes les manières, il peut devenir un homme utile ; pour ma part, toutes mes sympathies se portent vers l'agriculture, mais je ne suis pas assez égoïste pour vouloir entraîner mes frères dans la voie que j'ai choisie. Je croyais, lorsque j'étais en Irlande, être décidément devenu laboureur, mais lorsque j'ai été détrompé et que j'ai cru devoir quitter l'Europe, j'ai dû courir au plus pressé, et c'est pour cela que je suis redevenu précepteur ; mais je n'en continue pas moins mes études agricoles, et, quand mon élève, Michel Fortier, ira au collège et que mes autres élèves deviendront un peu trop grandettes pour que je reste ici, je serai fier et heureux de redevenir ce qu'était mon grand-père. D'après ta lettre, il paraît que l'oncle Reclus a été ulcéré de savoir que j'ai été portefaix ; quant à moi, c'est là un des souvenirs les plus agréables de ma vie aventureuse. Ne te figure pas que j'aie souffert le moins du monde pour me décider à rouler des barils de porc ; bien loin de là : tout simplement quand ma dernière piastre a été dépensée, j'ai été en gagner une par jour comme homme de peine ; je n'avais pas assez de fausse honte pour me croire obligé

(1) Onésime, le troisième des fils Reclus, devenu géographe comme son frère.

de souffrir la faim. Si j'avais été plus fort, j'aurais continué le métier plus longtemps, mais j'avoue que, quelquefois, les sacs de sel faisaient fléchir les reins.

Tout à toi,

ELISÉE RECLUS.

A sa mère.

At Fortier's, Care of Roman and Kenion, New Levee, N.-Orléans.

Chère mère,

J'ai été touché jusqu'au fond de l'âme de ta sollicitude : avant que je fusse malade, tu avais déjà de grandes anxiétés sur ma santé, et depuis que je suis guéri, tu redoutes des conséquences fâcheuses. Je puis te rassurer, chère mère, te dire que je jouis d'une santé remarquable. Grâce à mon manque de mémoire, j'ai déjà presque oublié mes quelques jours de maladie ; aussi j'espère que tu voudras bien me permettre de ne pas mettre à mon âge de gilet de flanelle. Mais penses-y donc, chère mère, j'ai vingt-cinq ans, et tous les matins je fais de l'hydrothérapie pratique en me lavant le corps tout entier. Qu'il me soit donc permis, bonne mère, de me bien porter sans flanelle sur la peau ; si j'avais de la flanelle, je me sentirais tellement vieux que je ne manquerais pas d'avoir bientôt des rhumatismes.

Permets-moi de te dire que tu t'es singulièrement trompée en pensant que j'ai trouvé dans cette maison un père et une mère. Si l'expression de la reconnaissance

que je leur dois pour les soins qu'ils m'ont prodigués pendant ma maladie a pu te faire supposer que mes rapports avec M. Fortier étaient ceux de fils à père, certes je t'ai complètement induite en erreur. Non, vraiment, et je ne sais pas si j'ai le droit de dire que j'ai trouvé un ami dans cette famille. Bien que j'y sois depuis plus d'une année, je n'ai jamais cessé d'y être traité comme un étranger qu'on estime, qu'on affectionne même un peu, mais avec lequel on se tient sur la réserve parce que on ne le connaît pas encore et qu'on ne désire pas le connaître. Il n'y a pas d'amitié possible là où il n'y a pas de confidence, or, entre nous, il n'y a jamais eu de confidences, tout au plus quelques petites indiscrétions. Avec ces messieurs, je vis sur le pied de la plus parfaite égalité, et M. Septime chez lequel je demeure est pour moi un bon camarade qui rit, plaisante et raconte des historiettes ; mais à table, il me traite toujours cérémonieusement comme un invité. Avec l'autre de ces Messieurs, j'en suis encore aux profonds coups de chapeau, au serrement de main officiel et au « j'espère que vous allez bien » sacramentel : si je restais vingt ans ici, ce serait toujours la même chose, car je suis un étranger. Dans ces milieux créoles, l'esprit de famille est si puissant que l'on subit à regret tout contact avec les étrangers ; quand on est obligé de les admettre chez soi, on les admet comme un mal nécessaire et, par la cérémonieuse politesse qu'on a pour eux, on leur témoigne journellement qu'il faut bien se garder de se croire chez soi. Ah ! chère mère, combien tu te trompes en pensant que j'ai pu trouver ici une mère, (quand même je l'aurais cherchée) ; c'est à peine si je suis censé connaître Mme Fortier, avec laquelle pourtant je cause gravement et poliment pen-

dant deux heures de la soirée ; quand elle va à sa maison de la ville et que, moi, je prends quelques jours de vacances, je ne crois pas que j'eusse le droit, d'après les convenances, d'aller la visiter. Ne crois pas que je veuille médire de personnes que j'aime sincèrement et qui m'aiment elles-mêmes autant qu'elles croient qu'il est convenable de le faire, j'ai voulu simplement t'expliquer quels sont les rapports que nous avons ensemble.

Ainsi tu vois que je suis un peu seul et, pendant deux jours de la semaine sans exception, je suis parfaitement solitaire et ne parle à âme qui vive. Mes seuls amis sont sur la table, ce sont mes livres ; quand j'ai bien lu et écrivassé, je vais me promener le long du Mississipi et je regarde en silence ces eaux tranquilles qui vont se perdre dans le courant du golfe, et, dans leur long voyage à travers l'Atlantique, iront peut-être se briser sur les rochers de Biarritz. Je les suis de la pensée et je vais te visiter en imagination.

Je t'enverrai mon portrait par la première occasion puisque tu y tiens, mais je n'ai pas changé.

Soyez tous heureux.

ELISÉE RECLUS.

A sa mère

Chez MM. Fortier, Nouvelle-Orléans, 28 juin 1855.

Chère mère,

J'ai reçu ta lettre ce matin et j'y réponds uniquement pour te donner signe de vie, car tes peines me semblent trop profondes et trop invétérées pour qu'un souvenir de moi puisse aider à leur guérison, et, pourtant, Dieu sait combien je serais heureux si je pouvais te consoler quelque peu. Beaucoup de choses qui se sont passées ont amèrement contristé ton âme et tu sembles tout craindre de l'avenir. Je ne veux pas revenir sur le passé de peur d'émettre une opinion ou d'écrire un mot qui te blesse, et d'ailleurs à quoi bon revenir sur ce qui n'est plus et que force ni rage ne pourront jamais nous rendre. Je préfère, si tu as quelque confiance en mes paroles, essayer de te rassurer sur l'avenir.

J'ignore encore si mon frère a l'intention arrêtée de venir en Amérique ; mais s'il vient, ce serait une chimère de votre part que de craindre la faim pour lui et sa famille. Ici on n'a pas besoin de talent, ni même

de courage pour vivre à son aise. Il suffit pour cela d'un peu de bonne volonté, et certes personne ne pourra contester que mon frère soit un homme d'énergie et de talent. Quand je me rappelle que nous avons pu végéter, et que nous aurions même pu vivre à notre aise, si nous n'avions pas eu tant d'amis, dans cette Angleterre surchargée de population, où des milliers d'instituteurs et d'institutrices se disputent avec acharnement un dur morceau de pain, il me semble parfaitement impossible que nous ne sachions pas nous tirer d'affaire dans cette Amérique où la terre appelle le cultivateur, où le travail appelle l'ouvrier. Pour ma part, si mes opinions ne me faisaient pas considérer la richesse comme un véritable crime, et que je fusse assez éhonté pour laisser pâtir ceux que je sais dans le malheur, je me ferais fort de devenir riche dans l'espace de quelques années. Heureusement que, par goût, je préfère vivre pauvrement, et je sais que, sur ce sujet, Elie pense comme moi. Il est très heureux selon moi que mon frère n'ait pas ce qu'on appelle une fonction en France ; là il n'y a pas de position sans autorité plus ou moins tyrannique, et certes il n'est pas douteux que les opinions de mon frère le mettraient en mauvaise odeur auprès de tous ces grands hommes décorés d'une écharpe ou d'un titre. Il ne prendrait une position que pour la perdre ; et que faire ensuite dans un pays où l'on peut à peine se retourner sans marcher sur les pieds de son voisin, tant il y a foule? Pour ma part, plutôt que d'aller encenser le veau d'or en France, je préférerais cent fois habiter quelque vallée de Saint-Domingue, n'ayant qu'un pagne pour me couvrir et que des bananes à manger. Quant à devenir pasteur, un jésuite seul pourrait conseiller cette alternative à mon

frère : si je ne me trompe, ce jésuite s'est trouvé.

Crois-moi, chère mère, la petite colonie que nous allons établir sera charmante et la famille de mon frère pourra y jouir du bonheur ; alors, quand tu sauras que tes craintes ne se sont pas réalisées, il ne restera qu'à oublier le passé qui t'a fait souffrir.

... Je t'ai envoyé mon portrait. S'il ne t'arrive pas, je t'en enverrai un second. Demande aussi à M. P. s'il a reçu un baril de patates douces que je lui avais envoyé, car M. Fortier m'a offert d'en envoyer un second si le premier n'était pas arrivé à destination.

Je suis en bonne santé, mais il y a toujours quelques petites maladies dans la famille de M. Fortier, c'est tantôt l'un, tantôt l'autre qui se plaint.

Adieu, chère mère.

ELISÉE RECLUS.

A Elie Reclus.

Sans date 1855. Chez M. Fortier. Nouvelle-Orléans.

Frère fratissime,

Ma lettre n'est point argenteuse et je t'en ai déjà donné les raisons. Je suis même jusqu'à un certain point dans les dettes, puisque je n'ai pas encore payé 7 livres que Darrigrand (1) a prêtées à Mannering. Ainsi si tu pars de Liverpool, le 5 avril? tâche d'aller jusqu'à New-York, moyennant les quelques sous que tu auras épargnés ou empruntés d'un bord et de l'autre. Arrivé à New-York ou à Boston, écris-moi, par télégraphe ou autrement et, moi, j'arrive à ton secours avec une bordée de piastres. Si je devais t'envoyer des matières argenteuses avant le 5 avril, je n'en aurais même pas matériellement le temps, car pour cela il me faudrait faire un voyage à la Nouvelle-Orléans, et je ne m'absente pas comme je le veux. Kéfa ! kéfa?... Mais voilà ce que je vais faire dans un mois, c'est-à-dire vers le 15 avril,

(1) Darrigrand, le boulanger d'Orthez qui avait si généreusement aidé Elisée lors de son arrivée en Amérique.

j'expédierai 10 ou 12 livres, c'est tout ce dont je pourrai disposer alors, soit pour te faire filer en Amérique si tu n'es pas encore parti, soit pour rembourser l'honnête homme qui t'aurait avancé la même somme. La lettre serait adressée à Lady F. et tu lui expliquerais le *meaning* (1) de la dite lettre si tu partais avant son arrivée.

Darrigrand est censé devoir mourir de la poitrine. Il va partir pour l'Europe.

Reçu une lettre mamanternelle. Résumé : O mon fils, fils de mon cœur, mets des gilets de flanelle. Du reste, elle est bien bonne : de peur de me blesser et de réveiller entre nous des sentiments douloureux, elle s'abstient soigneusement de parler de la Bible, de conversion, de grâce d'en haut et autres choses pieuses, et certes j'ai été touché profondément de cette délicatesse de mère, qui est en même temps un abandon de la cause du Très Haut.

Je ne suis pas d'avis d'aller d'abord à Mexico. Il y a des passeports, de la police, des gendarmes, des ... (2), et Santa-Anna, autre Napoléon III, élu par la volonté du peuple.

Le Popocatepetl et l'Orizaba et le Perote et le plateau de l'Anahuac et les mines de Xihuatitlan et les magueys et les voleurs, tout cela est sans doute fort intéressant à voir, mais dans la Nouvelle-Grenade, nous trouverons une nature tout aussi belle que celle du Mexique et beaucoup plus imprévue. La Nouvelle-Grenade est un pays à découvrir : c'est le pays qui porte les destinées de l'Amérique méridionale, parce que c'est là que toutes les forces viennent s'accumuler et se

(1) Sens.
(2) Mot illisible.

déverser à la fois dans deux mers, etc. Que dis-tu du plateau d'Ambato où les saisons sont superposées plus que partout ailleurs et où, d'un même coup d'œil, on peut embrasser les flots bleus du Pacifique et les torrents qui descendent vers l'Amazone... Là, point de passeports et de gendarmes, et, si je ne me trompe, de braves gens fort peu yankees. Autre raison concluante : de Nouvelle-Orléans à Vera-Cruz, 25 piastres ; de Nouvelle-Orléans à Chagres, 25 piastres ; de Chagres à Darien, supposons rien pour mieux nous entendre. De Darien à Bogota, *pedibus*, joie, tourteaux de maïs, aboiements à la lune et plaisirs pantagruelesques... Mexico viendra plus tard. Qu'en dis-tu?

Mannering n'a encore rien trouvé. Il ne voudrait pas d'un travail facile et par conséquent ne trouvera rien du tout. Il fait son éducation, qui e t un peu longue du reste.

Ce que tu dis du vomito yankee est d'une justesse profonde. Dans ce vomito, on ne vomit pas se entrailles, on vomit son espr t, son cœur, on se vomit soi-même. Il ne reste plus de vous que quelque chose de flasque comme une outre vide qui aurait été ci-devant remplie de Val de Penas. De plus la maladie est chronique.

Ainsi, frère de mon âme,

Elisée.

A Elie Reclus.

Sans date. De la plantation Fortier frères, près la N.-Orléans.

Je t'envoie 24 livres ; mais il m'a fallu près de quinze jours de négociations pour avoir la traite. Avec ces 24 livres, tâche de faire ce que tu pourras : payer quelque dette, quelques sous aux marmots, que sais-je ? Moi, je ne puis rien envoyer directement à la maison, de sorte que, s'il y a lieu, cela t'incombe de fait et de droit. Mon avis est que tu leur envoies quelque chose si possible ; puis, au bout de deux ou trois mois, je leur enverrai un crocodile empaillé et quelques autres saugrenuités de ce genre qui feront à la maman autant de plaisir qu'une centaine d'écus...

Tu juges bien les Etats-Unis, mais pas avec assez de sévérité. C'est une grande salle d'encan où tout se vend, les esclaves et le propriétaire par dessus le marché, les votes et l'honneur, la Bible et les consciences. Tout appartient au plus fort enchérisseur. Mais comme l'esprit doit avoir une pâture quelconque, ils le nourrissent avec de la blague, et tout d'un coup leur esprit se trouve bien plus enrichi que celui des pauvres ignares qui se croient obligés d'apprendre pour savoir, puisqu'il suffit de savoir le nom d'une chose pour en déblatérer.

Souvent, je me suis demandé, stupéfait en face de cette Amérique si respectée *abroad* (au dehors), si peu respectable au dedans, où sont donc ces progrès nécessaires que chaque peuple doit accomplir dans son évolution. On dirait vraiment que tout se réduit à un développement dans l'espace, accompli par cette migration continuelle de l'Atlantique au Pacifique, à un progrès dans le temps, puisque l'Américain entre dans la vie active au sortir de l'enfance, et à un progrès dans ce qui est vie végétative de l'homme, puisque tous ont un morceau de pain sous la dent. Mais le grand progrès est presque totalement indépendant de leur volonté, ce progrès est forcé par suite des nouveaux rapports de l'homme à la Terre et des races aux races ; car ces nouveaux rapports ont posé à l'humanité de nouvelles questions qu'il faut résoudre, bon gré, mal gré. Heureusement que chaque problème contient en soi-même sa propre solution, et certes, ce ne sera pas la faute des Américains si le mélange des races s'opère, si nègre, Indien et blanc finissent par se ressembler au physique comme au moral et à se fondre dans une même nation. Ce serait une étude curieuse à faire que d'examiner jusqu'à quel point le nègre du sud est devenu créole et le nègre du nord yankee, de vérifier dans quelle proportion le planteur a pris les habitudes et le caractère des nègres desquels il a déjà pris le langage, combien de pas nègres et yankees ont faits pour s'acheminer vers cette nuance cuivrée qui est le type du visage américain. Il y a là un sujet d'études très intéressant pour nous et que nous poursuivrons quand nous serons ensemble.

Cependant, les Américains ont fait accomplir à l'humanité bien des progrès auxquels je ne réfléchissais

pas, il n'y a qu'un instant. Dans cette époque de reconstruction sociale où nous sommes, il faut que la nature humaine soit explorée jusque dans ses bas fonds, et c'est ce que les Américains se chargent de faire pour certains vices avec un bonheur rare ; ils explorent le mensonge et l'impudence avec une indomptable énergie, ils transportent les montagnes à force de menteries, car, aujourd'hui que la foi est ébranlée, c'est à l'hypocrisie d'accomplir des miracles. C'est merveille que de les entendre. Tous les Yankees sont des apôtres de la civilisation. Un ange de paix est enfermé dans chaque balle de coton ; une douce parole d'évangile est gravée sur chaque lame de *bowie-knife*, le *goddam* qu'ils ont sans cesse à la bouche, c'est le *shibboleth* des nations. Société, indépendance, civilisation, liberté, ne sont que des mots, mais, après tout, les mots ont une certaine valeur. Livré à lui seul, l'enfant, ainsi que tu me l'as fait toi-même observer, commence par les idées les plus vraies et les plus philosophiques, il dessine d'abord le tronc, puis les branches, puis les feuilles ; mais l'homme qui instruit l'enfant commence par l'autre extrême, il s'attache à la forme, à l'apparence extérieure et se dirige du dehors au dedans ; il enseigne les noms et n'oublie que les choses, tandis que la nature enseigne les choses et n'oublie que les noms ; ainsi les deux éducations se complètent et se pénètrent. L'éducation des Américains ressemble à celle que nous donnent les pédants de chez nous, ils savent le nom des choses ; ils parlent du fait brutal à la terre entière et, plus tard, nous viendrons montrer l'idée du fait : pour me servir d'une comparaison anglo-saxonne, ils mettent les verres sur la table en attendant que nous venions les remplir... eh !

Un fait qui t'intéressera sans doute, c'est que toutes les sympathies du peuple américain sont au service de la Russie, tout le monde raffole de Nicolas ; les ministres du saint Evangile prient pour lui ; les femmes soupirent à son intention ; les hardis vont servir dans son armée. C'est fameux que les signes du temps !

Salut ô homme.

Dis à Herzen que c'est un brave.

ELISÉE.

A Elie Reclus.

La Nouvelle-Orléans. Sans date.

En cas que la première traite soit perdue, en voici une seconde qui la remplacera ; si celle-ci se perdait encore, j'en ai une troisième à ton service. Au moins au commencement d'octobre, j'espère avoir à t'en envoyer une autre de même valeur, et que diable, tu finiras bien par dire adieu aux... tracasseries de là-bas pour venir goûter de celles d'ici, qui, du moins, ont le mérite d'être nouvelles. Enlève prestement la fille du garde national, car, après tout, il ne faut pas garder de ménagements avec l'oncle d'un portefaix, fais des adieux précipités à la misère, à la faim, aux paletots crasseux et troués, et viens chercher dans un changement d'horizon de nouvelles expériences et de nouvelles révélations. C'est réellement magique que ce changement de décoration intérieur, opéré par un changement de séjour : toutes les idées mortes que j'avais brûlées à petit feu au dedans de moi à Berlin et à Londres, je les portais toujours en moi, chaque objet me les rappelait. D. était un saint Paul, X., bonnes gens, n'était autre que Jésus-Christ ; mais depuis que j'ai vu les vagues dorées des tropiques, depuis que j'ai

vu les oiseaux-mouches voler au milieu des lataniers, j'ai fait un paquet de toutes les hardes du vieil homme et je les ai jetées dans le Mississipi. Le Gulf-stream les rapportera sur les côtes de l'Angleterre et tu les repêcheras si tu as besoin de haillons de rechange. Tu éprouveras la même chose : quand tu te promèneras dans les brouillards de Liverpool, entre les tonneaux d'huile de palme et les barils de farine, en attendant le départ d'un John Howell quelconque, alors tu cesseras d'être chrétien, et tu cesseras d'écraser l'infâme parce qu'il aura disparu. Peut-être aussi le climat américain est-il anti-mystique, et son influence est-elle pour beaucoup dans cet athéisme général de tout Yankee, depuis le Bostonnais jusqu'au Créole. C'est du reste ici que se pose la question ethnographique la plus intéressante du siècle, celle de la fusion des races. En France, c'est la fusion des classes et des principes ; ici, c'est la fusion des carabineurs ; en France, on rêve la fraternité des âmes ; ici, la fraternité des couleurs se prépare presque uniquement par la force brutale de la gravitation ; mais quoi qu'il en soit, il y a parallélisme parfait entre les deux continents. Ici les données du problème sont si claires et si nombreuses que personne ne peut s'y méprendre ; tout le monde sait que les esclaves s'en vont à la dérive à la suite des dieux, des rois, des bourreaux, des savants, des hommes, des femmes, de tout ce qui fut autrefois.

D'abord, les propriétaires d'esclaves se défendent ; donc ils sont vaincus, puisque le principe de l'autorité, c'est d'être indiscutable, elle est, parce qu'elle est ; dès qu'elle invoque une raison, même celle du plus fort, elle se suicide. Le bon Dieu s'est foudroyé lui-même quand il a eu la malencontreuse idée d'apparaître sur

le Sinaï, environné de tonnerres et d'éclairs. J'ai vu tel maître refusant à son esclave le droit d'avoir une volonté et lui révéler ainsi les droits de l'individualité humaine ; j'ai vu tel journal défendant l'arche sainte de l'esclavage parce que c'est un mal nécessaire, parce qu'il fait une chaleur de 100° en été, et parce que les nègres seuls savent buter les cannes. C'est beau de voir cette guerre acharnée de la presse, de la discussion, de la causerie du jour, de la nuit, de tous les instants contre ce fantôme insaisissable de la liberté humaine ; pas un nègre, pas un blanc qui proteste à haute voix en faveur des droits de l'homme, pas une parole, pas une ligne n'affirme dans tout le sud que l'homme est le frère de l'homme, et, pourtant, tout journal, tout planteur, toute femme s'acharne sur le silence, écume et rugit sur ce rien, sur ce souffle qui vient on ne sait d'où, que personne n'a poussé et qui menace de balayer devant lui tout ce qui fut.Quant aux sophismes qu'on emploie, je me dispense de les reproduire ; tu n'as qu'à te rappeler les brochures de la rue de Poitiers pour te figurer les inepties des journaux de la rue du Camp.

Pour ceux qui voient l'avenir, la question gît donc, comme dit Gaubert, dans le quand, le comment et le combien ; pour la solution de ce problème, voici des faits qui peuvent t'intéresser.

D'abord, la *proportion des nègres et des blancs se déplace constamment en faveur de ces derniers.* Les niais craignent que les noirs s'émancipent là où ils sont plus nombreux que les blancs, tandis qu'il n'y a d'espoir pour eux que là où ils sont en minorité. Quand ils sont nombreux, ils ont l'esprit du troupeau, et non pas celui de l'homme ; là où ils sont seuls, ils mesurent leur adversaire de regard à regard. D'ailleurs tous les blancs qui

immigrent dans le pays font concurrence au noir pour les travaux serviles et derrière les travailleurs irlandais arrive la puissante arrière-garde des machines.

L'esclavage se réfugie de la ville dans les campagnes, car, en ville, maîtres et esclaves sont chassés par la concurrence des ouvriers libres ; force leur est donc de s'enfuir.

L'aristocratie territoriale de forme, les fortunes s'agglomèrent en peu de mains et, bientôt, les neuf-dixièmes des esclaves appartiendront aux grands seigneurs du coton, du sucre et du capital. Les Canadiens,qui forment le prolétariat des blancs, sont peu à peu expulsés de leurs petites propriétés ; ils vendent leurs esclaves l'un après l'autre et du jour au lendemain deviennent opposés d'intérêts à ceux qui les ont dépossédés. L'esclave, en changeant de demeure, crée un antagonisme irréconciliable entre les nombreux pauvres et les rares seigneurs. De jour en jour, l'esclave devient davantage un luxe.

L'esclave cesse d'être propriété immobilière pour devenir propriété mobilière, depuis que l'on commence à percer des routes et à construire des chemins de fer ; le mouvement, c'est déjà la liberté... etc. Du reste l'esclavage n'existe plus. Ceci n'est plus l'esclavage antique... A une autre fois.

Et Gaufrès, et Hickel (1), et tous ? parle.

Je te serre la main.

ÉLISÉE.

(1) Amis d'Elie.

A Elie Reclus.

22 juillet 1855.

Je suis à la Nouvelle-Orléans pour quatre ou cinq heures. J'y suis venu pour venir et pour m'occuper des affaires de *l'Homme* (1). Je connais un bon diable de boulanger qui me vendait du pain pendant mon premier mois de misère. Il est socialiste et républicain depuis la gueule jusqu'à l'âme. Je l'ai chargé de trouver des abonnés, et, comme de juste, je lui ai dit que je l'abonnais. Ainsi donc, sans tarder d'un jour, si possible, va de tes propres deniers souscrire à *l'Homme* pour Londès, Rue Dauphine, 159, Nouvelle-Orléans. Il a déjà trouvé un autre abonnement, et il se chargera lui-même de te l'envoyer. Ainsi prépare-toi à payer des ports de lettres pour le service de la République démocratique et sociale. Je t'aurais envoyé par la même occasion 4 livres pour solder l'abonnement, mais aucune banque n'a voulu me donner une traite aussi minime. D'un autre côté, j'ignore le sort des deux premiers envois, l'un de 2, l'autre de 6 livres. N'oublie donc pas de me

(1) Journal publié par Charles Ribeyrolles (de l'ancienne *Réforme*), à Saint-Hélier (île de Jersey) et à Londres, après l'expulsion des réfugiés politiques de l'Ile de Jersey.

dire si tu as reçu ces deux traites et une autre de 24 liv. parce que si tu ne les as pas reçues, je pourrais peut-être encore te les faire parvenir. En tout cas, j'espère dans deux mois d'ici pouvoir t'envoyer un millier de francs.

Sacré nom d'un chien ! que le journal *l'Homme* est loin de répondre à son titre ! Et à quand le branle-bas universel?

« Et Hickel? Et tous les cinq cents diables? Ecris donc ! et un peu plus souvent que tu ne le fais! Si tu savais combien je suis loin de toute science, de toute littérature ! chacune de tes lettres est une bouffée de ce monde étrange où l'on pense, où la vie ne ressemble pas absolument au cheval de manège tournant autour d'un même pieu toute sa vie.

....

Salut, homme.

ELISÉE.

A Elie Reclus.

Plantation Fortier, près de la Nouvelle-Orléans. Sans date. 1855.

Que deviens-tu mon brave ? Depuis de longs mois, je n'en sais absolument rien. La dernière lettre que j'ai reçue de toi te laissait à Paris, auprès de l'ami Hickel, faisant de la photographie et du mysticisme. Depuis, une phrase d'une lettre de ma mère m'a fait supposer que tu étais retourné en Angleterre, mais cette supposition ne me suffit pas. Où es-tu? A Paris, à Berlin, à Londres, à Genève, à New-York, je n'en sais absolument rien et tant que je serai dans l'incertitude à ton sujet et à celui de Noémi (1), je le serai au mien propre. Ne sachant nullement ce que tu fais, je ne sais moi-même que faire. Ecris donc, non pas une lettre, car la poste américaine fait métier de perdre les lettres, mais deux, trois, quatre, jusqu'à ce qu'enfin je sache par quel trou tu es passé.

Mon genre de vie est toujours à peu près le même. Papa Fortier m'a prié de rester encore une année dans sa famille aux mêmes conditions que par le passé, et moi je n'ai accepté que sous la supposition qu'il ne me

(1) Noémi, cousine des Reclus, qu'Elie devait bientôt épouser.

plairait pas de m'envoler un beau matin pour le Mexique ou la Nouvelle-Grenade. Si tu viens, il est bien entendu avec M. Fortier que je puis m'en aller quand je voudrai. Du reste, je suis toujours avec les parents un étranger qu'on estime, qu'on aime même un peu, mais je suis loin d'être un ami, on me traite avec la plus grande politesse, tout en ignorant ce que c'est que la cordialité : ils me croient un peu fou ou, comme ils le disent poliment, monomane. Quant aux enfants, ils m'aiment beaucoup, et il ne m'est pas difficile de comprendre que les parents trouvent cette affection des enfants peu convenable, pour l'aînée de mes élèves surtout, jeune fille aux grands yeux qui entre dans sa quatorzième année. Tout ce qu'on me demande, c'est d'être en classe un dictionnaire ambulant et à table un bon diable ; par malheur je suis quelque chose de plus. Tout cela n'empêche pas qu'on serait assez vexé si je partais, parce qu'il serait assez difficile de me remplacer. Voilà... voilà. Du reste pour te donner un *insight* (vue intérieure) dans le caractère des créoles, il me suffit de te dire que la Faye, le brave homme qui m'a sauvé de la gueule de la mort, est resté pendant six ans dans le pays sans faire un ami, et pourtant c'est un homme chaud, dévoué, hardi, savant et excentrique, et tu sais que l'originalité fait pour le moins autant d'amis que d'ennemis ; mais, comme le brave la Faye n'appartient à aucune tribu créole, il lui serait aussi difficile de trouver un ami qu'il l'aurait été à Kedar Lahomer de devenir l'intime du père Abraham. Ici on a encore l'esprit de classe qui est inférieur à celui de caste.

Ecris pour que je sache de quel côté il faut que je me tourne.

Et Noémi?

Quant à Mannering, il est un peu niais. Il veut à toute force avoir une *genteel* occupation, et il n'en trouve guère, il ne connaît pas le premier mot de la science des gueux et, en attendant une place, il passe son temps à dormir, à chiquer du tabac et à s'ennuyer, mais on ne s'ennuie pas gratis à la Nouvelle-Orléans. C'est ce qui t'explique pourquoi je n'ai pas d'argent...

Au revoir, dans ... mois? années?

Ton brave ELISÉE.

A Elie Reclus.

Sans date. campagne près de la Nouvelle-Orléans.

Homme, et toi femme,

C'est bien puisque vous le voulez, mais ce serait bien aussi si vous vouliez autre chose. Pour ma part, je suis très décidé, et, à moins qu'un coup de tonnerre m'écrase, d'ici au mois de mars, je me mets en route pour Santafé. Dans quelques jours même, je vais courir tous les hôtels et tous les bordels de la Nouvelle-Orléans pour y trouver un professeur qui consente à endosser le carcan et à manger des piastres à ma place. J'ai mes raisons pour filer. Ces raisons là sont folles, cela va sans dire, et c'est justement pour cela que je les aime, car elles sont bien à moi, et ce n'est pas dans la « Science du bonhomme Richard » que je les ai puisées. D'abord je suis las de manger et de boire, de dormir dans un lit et de frapper sur un gousset rempli, voire même de regarder l'heure sur une montre authentique (*proh pudor* !) J'ai besoin de crever quelque peu de faim, de dormir sur les cailloux et de vendre ma montre (souvenir d'éternelle amitié) pour un morceau de singe

hurleur. Certes tout cela me vaudrait mieux que de voler les nègres qui ont bien gagné par la sueur et le sang l'argent que je mets dans la poche ; de répercussion en répercussion, c'est bien moi qui tiens le fouet et cela ne m'agrée que fort peu.

J'ai bien une autre raison...

Ainsi donc la vertu et la morale, mais surtout l'horreur que j'ai pour l'esclavage et l'église et la chevalerie créole, tout cela m'engage à décamper au plus vite.

« Que ferai-je là-bas? » demandes-tu toujours, chère et sage Noémi? Que le Dieu inventé jadis par Voltaire me garde de le savoir ! J'irai devant moi et je m'arrêterai quand j'aurai vendu mon dernier bouton. Je regarderai le manque de picaillons ou de maravédis comme une manifestation évidente de la prédilection céleste pour l'endroit où je me trouverai, et c'est là que je tâcherai encore de violer la misère pour lui faire procréer un morceau de pain, un peu de paille et des paletots. Je me ferai ou berger ou tondeur de chiens, ou peintre de bâtiments ou professeur d'obstétrique, ou bien même je me badigeonnerai la figure en noir pour tâter un peu de l'état de nègre. Tout m'est bon, pourvu que je marche. Mais dès que tu me diras, chère sœur : « je viens ! » alors je vais m'arrêter dans quelque charmante vallée, au pied de l'Ande sourcilleuse, sur les bords d'un fleuve qui descend en grondant vers l'Amazone ; je réclame de la Nouvelle Grenade mes dix hectares, et j'y construis une charmante cabane. Viens, ce sera délicieux ; plus tard, lorsque trois ou quatre années de paradis t'auront fatiguée, il sera temps de revoir le vieux monde.

Cependant quand même vous ne viendrez pas de sitôt (ce qu'à Dieu ne plaise !) j'ai bien quelques sem-

blants de projets que la chance pourrait me faire réaliser. Vous savez, ou plutôt vous ne savez pas que je suis enceint depuis longtemps d'un Mistouflet géographique que je veux mettre au monde sous forme de livre ; j'ai déjà suffisamment griffonné ; mais cela ne me suffit pas, je veux aussi voir les Andes pour jeter un peu de mon encre sur leur neige immaculée. Pour ce, je m'achète un mulet, mulet auquel déjà je cherche vainement un nom magnifique, je le charge d'une caisse remplie de fils, d'aiguilles et d'épingles, et je vais de montagne en montagne et de ville en ville les vendre aux hommes reconnaissants. Là-bas, on peut acheter cinquante livres de bananes pour trois aigüilles ; ajoutons-y généreusement sept aiguilles pour cinquante livres de manioc et je vis avec une profusion toute sardanapalesque pour une aiguille par jour. N'est-ce pas, Noémi, que tous ces plans sont fort sages?

Quant à Mannering, le pauvre ami est mort, mort misérablement de la fièvre jaune. Il m'a fait demander par le télégraphe pendant sa maladie, mais la dépêche a mis quinze jours pour faire quarante lieues. La vie du pauvre Johnny était manquée. Ce qui l'a tué moralement, c'est d'abord d'avoir été un brave homme sans avoir su se tailler une vie à soi à grands coups d'épée ; ce qui l'a tué physiquement, c'est d'avoir trop mangé de beefsteak. Pour ralentir le sang et la respiration, il serait bon, surtout ici, de vivre uniquement de fruits et de légumes, mais lui se précipitait avidement sur les chairs saignantes des tables américaines ; aussi dès que la mort l'a saisi, elle l'a brûlé comme une allumette chimique. Quand j'ai su la mort, j'ai frappé sur ma table, et j'ai crié « Mannering, viens ici, sacré nom d'un tonnerre ! » Mais l'évocation n'a rien fait, je n'ai

pas vu le moindre fantôme ; décidément, s'il y a des esprits, il faut avouer qu'ils sont bien prudes ! A propos d'idées américaines, en voici deux qui sont bonnes : Fulton a donné à Harris, le grand-prêtre des spiritualistes, le plan d'une machine mâle et d'une machine femelle, lesquelles se livrent à des transports d'amour à toute vapeur et procréent de délicieuses petites machinettes qui grandissent et pensent et se développent pour l'âge des amours. Ce n'est pas tout : Napoléon. Tuscaloosa, Jésus-Christ, Socrate et Toussaint-Louverture ont fondé un journal par actions, où ils célèbrent un peu les merveilles de l'Elysée, mais surtout le caoutchouc de Goodyear, le cirage de Bell et les seringues de Thomisson. C'est Napoléon qui est chargé de faire la réclame. Les Anglais disent : « *Time is money.* » Ceux-ci : « *Humbug is money.* »

Le libraire Paya se chargera de la Revue, je lui parlerai.

D'abonnés, je t'enverrai deux ou trois si même je les trouve.

Je t'enverrai bientôt un article sur le Mississipi Il faudra que tu attendes plus longtemps avant que je t'envoie un article sur l'esclavage.

Je t'enverrai des sous dans une quinzaine de jours. Pour cela, il faudra que j'aille en ville.

Ecris-moi souvent. Tes lettres me renouvellent. Souviens-toi que je file à la fin du mois de mars et que tes lettres mettent souvent plus d'un mois à venir. Adresse tes lettres Roman and Kenion, etc.

Soyez et vivez.

ELISÉE.

A sa mère.

13 novembre 1855.

Chère mère,

A l'absence de lettres, je m'aperçois que je suis bien véritablement dans un autre monde ; mais une seule de tes bonnes et douces paroles suffit pour me faire oublier de longs mois d'attente ; cela me fait du bien de m'entendre appeler de temps en temps mon fils, moi qui, faute d'amis, ai été obligé de me faire un petit monde à part de livres, de cartes, de pensées et de souvenirs. Tes lettres me font du bien : elles me reportent auprès de toi, là où j'ai laissé la meilleure part de moi-même, mon affection. Ecris-moi quelques fois, chère mère, pour remplir ma solitude.

En tout cas, si tu veux que ta lettre me parvienne, tâche de me répondre au plus tard vers la fin du mois de janvier, car il est très probable que je vais quitter la famille de M. Fortier. Il y a longtemps déjà que ces messieurs connaissent mon intention de partir à la fin de la seconde année de mon séjour chez eux. Je crois qu'ils seraient très contents de me voir rester, mais

il ne leur sera certes pas difficile de trouver un professeur plus ferré que moi sur la règle des participes et plus enthousiaste des beautés de Noël et Chapsal. Il me semble que mon corps s'énerve et s'affadit sous cette atmosphère lourde et moite, il me faut retrouver la vigueur et l'élasticité dans un pays de montagnes et de torrents. J'ai besoin de marcher, de voir de nouveaux pays, de contempler surtout ces Cordillères auxquelles je rêve depuis mon enfance et qui sont si près, de l'autre côté du golfe du Mexique. Tant que je n'aurai pas de famille, que je ne me serai pas acheté un petit lopin de terre pour m'enraciner dans le sol, je crois que ce désir de marcher et de voir ne me laissera pas de repos. D'ailleurs voir la terre ; c'est pour moi l'étudier ; la seule étude véritablement sérieuse que je fasse est celle de la géographie, et je crois qu'il vaut beaucoup mieux observer la nature chez elle que de se l'imaginer du fond de son cabinet. Aucune description, aussi belle qu'elle soit, ne peut être vraie, car elle ne peut reproduire la vie du paysage, la fuite de l'eau, le frémissement des feuilles, le chant des oiseaux, le parfum des fleurs, les formes changeantes des nuages ; pour connaître, il faut voir. J'avais lu bien des phrases sur la mer des Tropiques, mais je ne l'ai pas comprise tant que je n'ai pas vu de mes yeux ses îles vertes et ses traînées d'algues et ses longues processions de nautiles oses et ses grandes nappes de lumière phosphorescente. Voilà pourquoi je veux voir les volcans de l'Amérique du Sud. Chère mère, qui sait? peut-être avant longtemps, je reviendrai t'en parler.

Ne redoute pas la misère pour moi, une crainte pareille serait tout à fait chimérique. Je saurai travailler dans le Sud comme j'ai su travailler dans le Nord et

j'ai bien peu de besoins factices à satisfaire. Un végétarien comme moi fait un délicieux repas avec du manioc et des bananes, et, de cette manière, il peut vivre avec trois sous par jour. Il est même certaines parties du Haut Amazone où l'on peut acheter cinquante livres de bananes pour trois aiguilles. Aussi a-t-on beau être paresseux, il est impossible d'y être pauvre. Quand même je serais tenté de me lancer dans quelque spéculation d'agriculture ou de commerce, je crois que nulle part je ne pourrais mieux réussir que là. Peut-être essaierai-je de m'établir définitivement sur l'un des affluents grenadins ou péruviens, j'aurai peut-être le bonheur d'attirer auprès de moi quelques paysans du vieux monde qui, là-bas, sont condamnés à une misère de tous les jours, tandis que, dans l'Amérique du Sud, il leur est presque impossible de n'être pas à leur aise. Déjà l'émigration semble se détourner des Etats-Unis et commence à se déverser sur l'Amérique du Sud et, sous l'influence de ce flot d'étrangers, les républiques espagnoles progressent à vue d'œil en civilisation, en commerce, en industrie. Elles n'ont pas besoin de craindre une surabondance de population, comme les *Know Nothing* (1) des Etats-Unis affectent de le craindre pour leur pays, car la vallée de l'Amazone est assez riche et vaste pour faire vivre dans l'abondance et le luxe les douze cent millions d'hommes qu'il y a sur la terre.

Mon oncle a sans doute reçu depuis longtemps la lettre où je lui parle de mes voyages sur le Missis-

(1) « Ne sachant rien ». Appellation adoptée par les Nationalistes des Etats-Unis.

sippi (1) et de ma visite à Chicago sur le lac Michigan. Je suis fort content de mon voyage. Ce Mississippi qui, à quatorze cents milles au dessus de son embouchure, est toujours aussi large et aussi profond qu'à son entrée dans la mer, qui ronge des îles entières dans l'espace de quelques mois, et engloutit à la fois plusieurs centaines d'arbres avec un bruit de tonnerre, ne peut que laisser dans l'esprit une profonde impression de puissance et de sublimité.

Adieu, ma chère mère. Embrasse mes frères et mes sœurs pour moi. J'embrasse mon père que je suis bien reconnaissant de savoir en bonne santé... Mon successeur chez MM. Fortier est une charmante demoiselle de la Nouvelle Angleterre.

ELISÉE.

(1) Publiés par la *Revue des Deux-Mondes* des 15 juillet et 1er août 1856 : *Le Missisipi et ses bords.*

On sait déjà qu'Elisée, irrésistiblement attiré par les sites grandioses des Andes, avait choisi la Colombie comme première étape pour ses projets agricoles : il pensait pouvoir utiliser les quelques connaissances qu'il avait acquises en regardant travailler les paysans de son pays et d'ailleurs, mettre à profit ses études particulières et sa petite expérience d'Irlande pour tenter une exploitation de produits tropicaux dans le terrain vierge de la Sierra Nevada. Il espérait y accueillir bientôt son frère Elie accompagné de la jeune femme qu'il allait épouser, sa cousine Noémi Reclus, et vivre avec eux en contemplation journalière de merveilleux paysages encore inexplorés, dans une sorte de paradis où chacun travaillerait de ses mains, en toute sympathie avec les Indiens et autres habitants du pays. Peut-être même en arriveraient-ils à attirer aussi quelques amis d'Europe et d'Amérique...

On verra ce qui advint de cette tentative, par les lettres retrouvées en assez grand nombre. Le récit en a été publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, des 1er déc. 1858, 1er février, 15 mars et 1er mai 1859, puis réédité par la Maison Hachette sous ce titre : *Voyage à la Sierra Névada de Sainte-Marthe. Paysages de la Nature Tropicale.*

A sa Mère,

Riohacha, 19 février 1856.

Très bonne mère,

Je t'en supplie, ne te décourage pas de m'écrire, ne me fais pas trop longtemps at endre tes paroles d'affection maternelle qui me font tant de bien. Je crois que tes lettres m'arrivent régulièrement depuis que je suis connu à la poste, et, d'ailleurs, quand elles mettraien' plusieurs mois à faire la navette entre Sainte-Marthe et Bogota, je ne les en recevrai pas moins. En tout cas, tu peux te dispenser d'écrire par l'entremise de M. Lagrange, car le communi ations entre la Guayra et Riohacha sont absolument nulles. C'est tout au plus si je pourrais espérer recevoir de tes nouvelles tous les ans ou tous les dix-huit mois. La Guayra est virtuel'ement aux antipodes.

Tu redoutes pour moi le séjour de la Sierra Nevada et tu me fais à cet égard quelques observations. Peut-

être que si tu étais ici, tu changerais de langage. Il est certainement plus agréable de respirer un air pur et la vapeur fraîche des torrents que les émanations surchauffées des marécages de la plaine. Ces belles montagnes avec leurs puissantes assises de granit rose, leurs roches de micaschiste, si lisses et si brillantes que de loin on les prendrait pour de gigantesques plaques d'argent, leurs forêts riches en plantes de tous les climats, depuis celui du Spitzberg jusqu'à celui de la Guyane, leurs glaciers bleus, verts ou roses selon le cours du soleil et le mouvement des nuages, toutes ces belles choses-là ne valent-elles pas la pauvre ville de Riohacha et sa plaine aride où ne poussent que des plantes à épines, cactus, acacias ou mimosas ? Et crois-tu que mon intelligence, avide de quelques bons livres, ne trouverait pas quelque aliment dans la contemplation de la nature, contemplation qui bientôt se transformerait en étude. Quant à la société, je t'assure que les Aruaques, ces Indiens encore enfants, qu'un rien étonne, qui poussent des cris d'admiration à la vue d'une allumette chimique, me plaisent mieux que les boutiquiers avides et les nègres ivrognes qui forment la population de Riohacha. Quant à mon associé, M. Chassaigne, ci-devant de Monlieu (Charente-Inférieure), il a, je dois l'avouer, quelques défauts du vieillard d'Horace, mais, quand il répète une histoire pour la cent et unième fois, je puis m'en aller ; quand il me contredit, je puis me taire, quand il gronde ton cher fils, je puis écouter patiemment. Ses petits défauts que j'ai eu le tort de remarquer ne l'empêchent pas d'être probe, généreux, intelligent, bon ami. J'avoue que je serais très fâché de me séparer de lui, d'abord parce que je lui suis dé-

voué, ensuite parce que je désire vivement que notre plantation de la Sierra soit une plantation sérieuse.

Je viens de t'exposer les raisons qui m'auraient fait ardemment souhaiter de demeurer à la Sierra Nevada ; malheureusement, d'autres raisons m'en ont empêché. Nous manquons de capital et les semences, pas plus à la Nouvelle-Grenade qu'en France, ne lèvent d'un jour à l'autre. J'ai vu qu'il fallait redescendre à Riohacha et recommencer à donner des leçons. Cette fois, j'ai plus d'élèves que pendant mon premier séjour et je gagnerai probablement assez pour vivre et fonder notre habitation. C'est le café qui nous semble offrir le plus d'avantage, car il croît admirablement dans la Sierra Nevada, et l'on a vu des caféiers, arbustes dont le bois est pourtant très élastique et très fort, casser sous le poids des baies dont leurs branches étaient chargées. On ne cultive pas le cacao dans ce pays, et celui qui voudrait en entreprendre la culture devrait attendre cinq ou six ans avant de faire sa première récolte. Cependant il ne me sera peut-être pas impossible de t'envoyer une caisse de cacao, car, à douze lieues d'ici, il y a une forêt de cacaotiers sauvages que j'ai l'intention de visiter et de piller..

Depuis longtemps sans doute, tu n'as reçu de mes nouvelles, mais cette fois, il ne faut pas accuser de négligence les courriers de la Nouvelle Grenade ou les vapeurs anglais. Mon séjour à la Sierra Nevada m'avait empêché d'écrire, car il n'y a pas de boîte aux lettres là-haut et, pour descendre à Riohacha, il faut franchir des marécages à gué, passer des nuits sur le sable de la plage, se faire laver par les vagues de la mer, et ce n'est qu'après huit jours d'un pareil voyage qu'on

arrive à Riohacha, heureux quand on a pu conserver ses effets en bon état. Chère mère, j'attends de tes nouvelles avec impatience. Embrasse ceux que j'aime, surtout mon bon père.

Ton fils

ELISÉE.

A Elie Reclus.

Nouvelle-Grenade. Deuxième lettre, 5 mai 1856.

Frère Elie,

Je t'envoie la première lettre en même temps que celle-ci pour ne pas faire l'hypocrite avec toi et pour que tu puisses mieux juger les deux côtés de la question. Mais, aujourd'hui que je connais Sainte-Marthe à fond, je vois que ce serait une véritable trahison de te faire venir ici avec Noémi. Certainement, ce pays est le plus beau que j'aie encore vu sous la calotte du ciel, certainement il est facile de venir ici, et tu ne courrais aucun risque de mourir de faim si tu venais t'y établir, mais ce n'est pas tout que d'avoir des bananes et de contempler de belles montagnes, il faut encore avoir une certaine liberté d'action qu'il nous serait absolument impossible de conquérir.

Notre seule et unique ressource serait le jardinage et, certes, j'ai été singulièrement tenté de me reposer à l'ombre de mes bananiers et de ma vigne

quand on m'a offert pour une somme de 48 francs un charmant jardin situé entre un chemin et la rivière Manzanarez, ombragé de mangos et d'orangers. En effet, j'aurais pu t'offrir, à toi qui es fatigué du travail aride des bureaux, quelques jours de paresse rêveuse et de *farniente*, mais en même temps, je t'aurais à peu près condamné à ne jamais faire un travail sérieux de ta vie, car une fois dans ce pays-ci, et une fois dans ton jardin, il te faudrait une chance merveilleuse et une indomptable énergie pour te dégager de nouveau. Actuellement, le commerce offre très peu de ressources à Sainte-Marthe, et, comme il est tout entier entre les mains de cinq ou six négociants du pays, leurs bureaux sont assiégés de postulants et d'aspirants à la postulance. Les nègres et les Indiens qui forment la plus grande partie de la population vivent généralement au jour le jour et les quelques blancs aristocratiques qui font les affaires les font d'une manière bien tranquille et posée. Que veux-tu? Sainte-Marthe est un Sainte-Foy néo-grenadin. Sous ce rapport, toutes les villes de la côte lui ressemblent. Il n'y a que Baranquilla où le commerce ait un peu d'énergie, mais Baranquilla est dans une plaine sableuse et ce sont des juifs et des Américains qui ont la direction des affaires. A Bogota, je crois qu'il en est autrement, mais il faut plus d'argent pour aller de Sainte-Marthe à Bogota que pour venir de France ici. Nous ne sommes pas assez riches pour nous y rendre... Noémi pourrait devenir modiste, avais-je dit, mais si elle demande plus de 3 francs pour la façon d'une robe de soie, il est sûr qu'elle ne trouvera pas de travail ; du reste, elle aurait à lutter contre une concurrence active. Reste autre chose, l'état de professeur. Mais ici tu te récries : Grâce, grâce ! Et, en effet,

puisque nous ne traînons plus le boulet, ne le rivons pas de nouveau à notre pied. Ainsi donc, malgré toute la peine que je me suis donnée, je ne trouve que le jardinage, qui peut en effet nous donner le pain de chaque jour mais non pas l'indépendance que nous cherchons. Pour gagner dix sous, il faudrait deux cents mangos, les charger sur le dos d'une bourrique et les faire porter au marché. Comment avec de pareilles ventes pourrions-nous espérer jamais de revoir l'Europe? Comment pourrions-nous acheter un seul livre, apprendre quoi que ce soit? Nous sommes hors du monde réel, et tu sais qu'il n'y a pas de travail plus fatigant et plus douloureux que celui de l'esprit qui se dévore lui-même en cherchant un travail qui lui échappe. Depuis la Havane, je n'ai pas encore lu un seul journal, et cependant c'est une rare jouissance que de pouvoir tous les matins passer le monde en revue sur une feuille de papier...

Cher et bon grand ami de mon cœur, tu sais combien j'aurais vivement désiré te procurer ici quelques années de repos, mais je ne puis cependant te tendre un guet-apens. J'espère que vous m'approuverez et que vous consentirez à vivre encore à Paris avec vos bons amis de là-bas ; je tâcherai moi-même d'aller partager ton collier, tâche de me trouver une place de n'importe quoi, de balayeur ou de marmiton. Ce qui me plairait le mieux serait le commerce à côté de toi. Je vais tâcher de partir aussitôt que possible. Si je n'ai pas l'argent nécessaire, ce qui, par Jupiter ! est fort à craindre, je reviendrai travailler au jardinage chez un Italien, qui me donnera le logement et la nourriture en échange de mon travail. Si je reste, je vous écrirai ; si vous ne recevez pas de nouvelles de moi, c'est

un signe que je suis en route. Ne dites rien à la parenté.

Allons, Elie, pardonnez-moi la déception involontaire que je t'ai causée et sois content. Réserve-toi pour l'Egypte, Chypre, etc. etc.

A sa Mère.

Riohacha, juin 1856.

Mère bien aimée,

Je me suis encore rapproché de toi d'environ cent cinquante kilomètres, et mes vœux ont à traverser une moins grande étendue pour arriver jusqu'à toi. J'ai peur que tu ne t'attristes de me voir continuer ces courses aventureuses, mais il faut me pardonner, car je n'ai cédé en venant ici qu'à l'ambition bien modeste de pouvoir gagner sans trop de peine la nourriture de chaque jour.

A Sainte-Marthe, la vie est extrêmement facile et quelques sous par jour suffisent pour subvenir aux besoins bien simples et bien peu nombreux d'un homme comme moi, mais ce bon marché de la vie rend prèsque impossible la vente des produits et fait de la paresse la première des voluptés. Un travail aride et la vente de quelques centaines de mangos et de bananes m'aurait à peine rapporté dix sous par jour, et j'aurais été obligé de vivre dans le plus complet isolement sans amis, sans

livres et sans journaux. D'ailleurs te le dirai-je? quand je me suis vu dans ce jardin de bananiers qu'on s'offrait à me vendre pour la modique somme de 48 francs, quand j'ai vu le bourriquet qui était destiné à porter mes produits au marché, j'ai frémi jusqu'à la moelle des os à l'idée de m'enrégimenter dans la phalange honnête et modérée des propriétaires. Sans capitaux pour entreprendre de ces cultures industrielles, comme le sésame, l'arachide ou le coton, que l'on peut expédier sur les marchés d'Europe ou de l'Union, sans perspective de pouvoir jamais trouver une occupation sérieuse dans cette ville furieusement endormie de Sainte-Marthe, j'ai pensé que me condamner à ne pas gagner un sou de longtemps, c'était aussi me condamner à ne pas te revoir de longtemps, et je me suis décidé à quitter la ville enchanteresse de Sainte-Marthe.

Riohacha est loin d'être aussi belle, mais en revanche il y a beaucoup plus d'activité commerciale et la ville, au lieu de tomber en ruines comme Sainte-Marthe, s'agrandit presque à vue d'œil. Elle est située dans une grande plaine sablonneuse à l'embouchure de la jolie rivière de Calancala, et si ce n'était la Sierra Nevada qui dentelle au loin l'horizon de ses pics neigeux, la campagne parsemée d'acacias épineux, de cactus et de cierges en colonnes ne laisserait pas que d'avoir un aspect singulièrement triste ; mais n'y a-t-il pas la mer, la mer, dont j'entends en ce moment la mugissante respiration et qui me parle sans cesse des rocs pyrénéens sur lesquels elle s'est brisée?

Riohacha est bien intéressante aussi à un autre titre, c'est la dernière ville que les Espagnols aient osé fonder sur les confins de la province encore sauvage des Goajiros. On peut même dire que c'est une ville

assiégée, comme jadis Sébastopol, car dès qu'on a mis le pied sur la rive droite du Calancala, on est entré sur le territoire Goagire, et il faut aussi peu compter sur la protection du gouvernement néogrenadin que sur celle du Ras Ali de Gondar. Les sauvages ont encore leurs mœurs, leur langage, leur religion et leurs caciques, et, malgré leur douceur naturelle, gardent toujours un sentiment d'aversion profonde envers les descendants de ces Espagnols qui commettaient sur les Indiens de si abominables horreurs. Maintenant encore les navires qui viennent prendre des chargements de cuirs ou de bestiaux sur la côte des Goajires boutent toujours la gueule de leurs canons sur la plage et tirent sur les groupes à la moindre alarme.

Cependant, ces mêmes Indiens qui assiègent la ville, pour ainsi dire, l'approvisionnent aussi et, sans eux, il suffirait de quelques jours pour réduire Riohacha à la famine, ils apportent le bois de Brésil, le bois jaune, les cuirs, le dividivi pour le chargement des navires, le manioc, les plantains, les poissons, la viande, les poulets, les œufs, le bois, le charbon et jusqu'à l'eau pour l'approvisionnement journalier de la ville. Chaque matin, on les voit arriver, par longues caravanes, à travers la barre de Calacala, et je t'assure qu'il est impossible de ne pas être saisi d'admiration quand on les voit passer dans leur beauté fière et sauvage, l'arc à la main, et, sur leurs longs cheveux noirs, la couronne de feuillage ou les plumes de toucan.

Mais j'oubliais de te dire ce que je fais ici. Pour remplir ma bourse qui se vide, chère mère, j'ai recommencé à courir le cachet, je donne des leçons d'anglais et de français à des jeunes gens blancs et mulâtres, car ici on ne fait point de distinction des couleurs, le maire

lui-même est un peu noir et le premier caballero de la ville l'est tout à fait. Quand j'aurai ramassé quelques sous, j'ai l'intention d'acheter une petite propriété et d'y cultiver du sésame ou autre chose ; pour la somme de 40 francs, je puis avoir un kilomètre carré de terres d'une intarissable fécondité.

Je t'embrasse, chère mère, écris-moi souvent, souvent, souvent.

Elisée Reclus.

(por el favor del Sr Chassaigne),

Riohacha, Nouvelle-Grenade. Cette adresse suffit.

A Elie Reclus.

Mes amis, vous pouvez vous dispenser de me chercher un morceau de pain dans les rigoles de Paris, car je n'ai pas voulu partir ignominieusement tant qu'il me reste encore l'espoir de vous trouver un nid. Quand je n'aurai plus le sou, il sera temps de penser au retour. En attendant, je m'embusque dans tous les coins pour violer la destinée si elle a le malheur de passer près de moi. Seulement, je me suis hâté de quitter Sainte-Marthe, qui sommeille dans sa plaine enchantée comme la Belle au bois dormant, et de venir à Riohacha, où du moins l'on commence à s'étirer les bras. De plus, pour qu'on ne puisse pas dire de moi que je fais le dégoûté et attendre les événements, je me suis remis à courir le cachet et à enseigner des participes français dans les oreilles crasseuses des paroissiens de Riohacha. Je suis persuadé qu'on ne se trouve jamais bien d'expérimenter le circulus de Pierre Leroux sur son individu, et cependant je l'ai fait pour voir si je ne gagnerais pas quelque argent à force de saleté. Le premier jour déjà, j'avais trouvé une quinzaine d'élèves qui s'engageaient à me faire une somme fort ronde en échange de mon français, de mon anglo-saxon et de mon germain. Mais le lendemain, alors que ma niaise personne venait de se mettre une cravate propre, de balayer sa chambre et d'épousseter

sa table pour faire honneur à Messieurs les élèves attendus, pas un seul galeux ne se présente. Les quinze élèves, qui devaient chacun par ricochet en amener quinze autres, avaient sans doute fait des réflexions pendant la nuit, et depuis je n'ai pu racoler que trois moutards qui, du moins, me serviront de flotteurs et m'empêcheront de m'enfoncer trop rapidement dans l'abime de la misère. En arrivant à Riohacha, j'avais cru me souvenir que Noémi savait jouer du piano, et tout aussitôt les coryphées de l'endroit me promettent pour elle de 15 à 25 élèves à 10 livres pas mois, c'est-à-dire à peu près 10.000 francs par an. Il est incontestable qu'elle aurait beaucoup plus de chance de réussite que moi, parce que le superflu est toujours mieux payé que l'utile, et cependant, je n'ose pas encore vous dire : Venez, tonnerre ! venez ! Ici les premières intentions sont toujours bonnes, mais on n'a jamais assez d'énergie pour les mettre à exécution. Il y a plusieurs mois que l'administration de Riohacha était en correspondance continuelle avec Bogota, New-York et Liverpool, pour annoncer au monde entier qu'on allait y allumer un phare à tel jour et à telle heure. Le moment si impatiemment attendu arrive enfin, les *muchachos* dansent dans les rues, et les négociants se rassemblent à l'extrémité de la jetée pour contempler leur phare. Le lendemain, on oubliait de l'allumer. Tout est paresse ici. Le bien même comme le mal n'a d'autre cause que la peur du travail. Si le gouvernement conservateur d'aujourd'hui ne cherche pas à ressaisir énergiquement l'autorité, à construire des prisons et des casernes, c'est qu'il a peur de vouloir, il laisse chacun agir à sa guise pour s'éviter la peine de faire un effort. La paresse universelle est ici quelque

chose de fabuleux. Dans toutes mes promenades autour de Riohacha, qui est pourtant une ville de 5.000 habitants, je n'ai vu qu'un seul lopin de terre cultivé (et comment?) Nulle part le terrain ne s'adapte mieux à la culture du cocotier : aussi, en regardant bien, j'en ai compté jusqu'à trois. Il suffirait de quelques capitaux pour réaliser des sommes fabuleuses : tout ce que l'on mange à Riohacha vient d'ailleurs, de dix, vingt, trente ou même cinquante lieues. Les noix de coco viennent de Carthagène, où on les paie exactement dix fois moins qu'on ne le fait ici. Un Français a ramassé une trentaine de mille francs en cultivant des radis qu'il vendait un sou pièce. Le jardinage rapporte encore bien plus, si on le compare aux cultures industrielles : le consul français vient de faire semer cinq cent mille pieds de sésame sur un espace de dix hectares. Maintenant, il se croise les bras et il attend qu'au bout de six mois les sillons veuillent bien lui faire gagner 13.000 livres. Ainsi un hectare, qui coûte la somme de quinze sous et qu'on peut même se dispenser d'acheter, peut rapporter plus de 1.000 livres par an. Que ne sommes-nous des Pierre Bessouat! (1) Mon plan est tout tracé : finir de donner mon mois de leçons qui ne servira qu'à creuser le fond de ma bourse, déjà singulièrement légère, puis je vais à Valle Dupar, travailler chez un Français, brave homme, pour apprendre l'agriculture de ce pays, j'emploie mes économies à acheter des kilomètres carrés, et puis je fais des arachides, etc., pour le compte de la République universelle. Si je suis seul, eh bien ! j'oublierai tout ce que j'ai tenté d'apprendre jusqu'à aujourd'hui et peut-être ma langue. Il me suffira d'avoir

(1) Paysan de Castetarbes.

en puissance une foule de choses qui doivent rester cachées au fond de mon être et que je ne pourrai plus me révéler à moi-même. Mais si tu viens, mon fils ! c'est le ciel. Dans tous les cas, si tu ne viens pas, il faut nous dire adieu pour longtemps, car j'ai brûlé mes vaisseaux, il me manque le viatique! Ainsi, frère, agis comme ton cœur te le conseille...

ELISÉE.

A sa Mère.

Riohacha, 30 août 1856.

Très chère mère,

Il y a plus de six mois que je n'ai reçu de nouvelles d'Europe et que j'ignore complètement ce qui arrive à ceux dont l'existence me fait aimer la vie. Je suis affligé et presque effrayé de ce long silence que rien ne m'assure devoir se rompre de sitôt. Il me semble presque que je suis mort, depuis que rien, pas même un écho, si ce n'est celui qui retentit au fond de mon cœur, ne me rappelle votre existence ; car l'absence, lorsqu'une douce parole d'amour ne vient jamais en adoucir la peine, qu'est-elle, sinon une mort anticipée? Ecris-moi donc, bonne mère, et fais-moi parvenir l'adresse de Loïs (1) et d'Elie. Je suis assez triste dans un pays où pourtant je pourrais être fort heureux, tu peux me rendre la joie et l'amour courageux du travail en m'écrivant une lettre rassurante.

Je dois partir après demain pour la Sierra Nevada

(1) Loïs, l'aînée de ses sœurs, au nombre de six.

pour aller faire de moi un paysan montagnard. Je pourrais bien continuer à gagner honorablement ma vie à Riohacha, mais le professorat n'est pas ma vocation, surtout lorsque les élèves apprennent peu, et, puisqu'il s'agit de vendre, je préfère vendre des bananes et des aracachas que des participes. Ma conscience me dira d'une voix bien plus haute et bien plus claire que je suis utile à mes semblables. D'ailleurs, tout est à faire en fait d'agriculture, et ceux qui mettent du cœur à l'ouvrage ne peuvent que réussir.

Autour de Riohacha, il n'y a que deux ou trois misérables jardins, et les choses les plus nécessaires à la vie viennent de Sainte-Marthe, de Maracaybo ou des Etats-Unis. Cependant la Sierra Nevada est d'une incomparable fécondité et produit de tout en abondance, depuis les plantes de la zone torride jusqu'à celles du cercle polaire, puisque tous les climats superposés ont attaché leur ceinture de végétation autour des flancs de ces montagnes. Mais que peuvent faire dans ce beau pays quelques centaines de timides Aruaques, presque abrutis par les exactions des prêtres et des trai ants espagnols? Une compagnie française demande la concession de la Sierra Nevada et s'engage à y jeter cinquante mille colons, dans l'espace de cinq ans. Quel bonheur ce serait pour un pays où il n'y a pas encore une seule charrue, et où tous les travaux de l'agriculture, le labourage y compris, se font au moyen d'un sabre ! Quoi qu'il en soit, l'avenir de ces belles montagnes est aussi beau que celui de la Suisse, et je veux être l'un des pionniers de cet avenir.

Si j'ai attendu si longtemps à Riohacha, avant de partir pour la Sierra, c'est que j'attendais un compagnon. Je me suis associé avec M. Chassaigne, menuisier

ci-devant de Monlieu ; c'est un excellent homme, un peu grondeur, très intelligent, et, depuis plus de trois mois que je le connais, je vis avec lui en parfaite harmonie de sentiments. J'apprends, en attendant, l'art de la menuiserie et, soit bonté d'âme, soit amour de la vérité, il veut bien louer mes mortaises et mes coups de rabot. Il est évident que M. Chassaigne sera beaucoup plus utile que moi dans l'association que nous allons former, mais ce serait aussi trop d'orgueil de ma part de vouloir être le premier en tout. Je puis bien me résigner pour cette fois, à être l'obligé ; d'ailleurs, je suis jeune encore et je me promets d'abattre plus d'un arbre à moi tout seul.

Ainsi, chère mère, dans quelques jours, j'étendrai ma natte à l'ombre d'un ciner ou d'un fromager, et j'aiderai à monter sur quatre pieux un misérable toit de latanier, pour nous mettre tant bien que mal à l'abri de la pluie. Si votre souvenir ne faisait ma peine, qu'il me serait doux d'aller m'établir ainsi dans la forêt vierge, près d'une cascade, en vue de la mer et de ses blancs navires, en vue des neiges roses qui nous regardent d'une hauteur de six mille mètres ! Mais tant que je n'aurai pas reçu de tes nouvelles, je me sentirai seul ! Ecris-moi donc pour que je puisse remplir de toi la forêt et les montagnes. Tous les quinze jours, je descendrai à Riohacha pour savoir si ta lettre est arrivée. Mon adresse est tout simplement Riohacha Nouvelle Grenade, car ici il n'y a pas de distribution de lettres, et chacun est obligé d'aller les chercher.

Que te dirai-je de plus, chère mère ? Te parlerai-je de moi. Tu le sais, je suis triste. L'histoire naturelle de ce pays? Il faudrait un livre. La politique? Je suis socialiste ici comme ailleurs. Aujourd'hui même, on vote

dans la Nouvelle Grenade pour l'élection d'un nouveau Président. Les trois candidats sont Ospina, le jésuite, Mosquera, le soldat, et Murillo, l'homme de liberté. J'espère.

Adieu, chère mère, toi et les tiens.

Dis à mon oncle de vouloir bien envoyer pour moi 60 francs à M. J. Dugerdil, professeur à Penay près Genève. Il se peut qu'il ne soit pas à Penay, mais ça ne fait rien, puisque c'est là que réside sa famille. J'avais contracté cette dette à Neuwied et je l'avais oubliée. Je suis heureux de me la rappeler.

A toi,

ELISÉE.

A Elie Reclus.

Riohacha, 3 octobre 1856.

Amis,

Je viens enfin de recevoir une lettre de vous, alors que j'avais déjà cessé d'espérer et de désespérer, et que je comptais sur une lubie de la destinée pour me donner de vos nouvelles. J'avais un peu la bonhomie de vous croire sur le « Vénézuéla », et j'avais l'honnête intention d'aller vous chercher à Sainte-Marthe, mais puisque vous êtes occupés à créer un néo-grenadin, il ne me reste qu'à vous supplier d'attendre jusqu'après votre traversée future avant d'en faire un second ; autrement de moutard en moutard, et d'année en année, je serais réduit à ne vous voir que par les yeux de la foi, de l'espérance et de la charité.

Ici, nos affaires vont assez lentement, grâce à notre misère et aux temporisations du vieux Chassaigne ; nous avons laissé passer la saison des chaleurs, et les pluies augmenteront beaucoup les difficultés de notre voyage et les travaux d'installation. Quant à moi, la chose m'est d'autant plus indifférente qu'à votre

arrivée nous sommes sûrs d'avoir au moins un poulailler pour vous faire coucher et des bananes pour vous nourrir. J'espère que Noémi est enchantée de cette perspective que je lui offre.

Fatigué d'attendre le vieux Chassaigne, j'ai pris les devants avec son fils pour aller reconnaître la Sierra et chercher d'avance la gorge où nous planterons nos premiers bananiers. J'ai trouvé un site charmant dont la beauté entrera pour beaucoup dans notre bonheur. Là se trouve tout ce que votre imagination se figure : vastes croupes herbeuses, blocs épars dans le lit des torrents, forêts immaculées gravissant jusqu'au sommet des hautes montagnes, paysages verts s'étendant jusqu'à la mer entre une avenue de pics,et puis tant de ces petites cachettes délicieuses perdues sous le feuillage au bord des ruisseaux frais ! Que diable! voilà qui vaut bien les Batignolles ou même le pré des Catalaus ; il n'y manque encore que vous et nous, et le premier coup de pioche qui annonce la domination de l'homme.

Cet endroit charmant s'appelle Caracasaca. Je suppose qu'il est élevé d'environ cinq mille pieds au dessus de la mer, de sorte qu'il nous faut renoncer à la culture de la vanille, de la cannelle et d'autres plantes de la zone torride ; mais nous n'en aurons pas moins des bananiers, des palmiers, la canne à sucre, le café, les aracachas et autres productions semi-tropicales. La canne à sucre surtout y donne des résultats merveilleux; cent cannes donnent, dit-on, seize litres de sucre ; or, comme les Indiens Aruaques, seuls planteurs qu'il y ait dans ces montagnes, n'expriment pas le quart du jus que contient la canne, on peut au moins compter sur une demi-livre de sucre par roseau, ce qui donnerait un produit décuple de la Louisiane ou plus de

vingt-cinq tonnes de sucre pár hectare. De plus, nous pourrions cultiver toutes les plantes d'Europe. Voilà pourquoi le Chassaigne te recommande de nous apporter des graines de toute espèce de légumes, surtout de salade, de radis, de persil, de choux-fleurs. Quant à moi, je te demande une petite boussole pour nos promenades lointaines dans la sierre ; si tu apportes aussi un baromètre, ou bien un thermomètre, nous pourrons, à l'aide d'une marmite, nous persuader que nous mesurons les hauteurs. Nos amis nous croiront.

Mon voyage de la Sierra comptera parmi mes voyages les plus baroques et les plus pittoresques. Dans une lagune, celle du Navire Brisé, notre honnête bourrique s'enfonce dans la vase à trois ou quatre cents mètres du bord, et nous, pour la sauver, jetons sa charge à l'eau, quitte à ne pas la retrouver plus tard, et, remplis de la force du désespoir, nous la traînons jusqu'à bord, en la soulevant par la queue, par le ventre, par les pattes ou par les oreilles. Le lendemain, il faut trouver l'embouchure de l'Enea (1) en passant sur une barre étroite et longue, où la mer vient constamment déferler en fortes vagues, entre les crocodiles qui gisent lourdement dans l'eau limoneuse du fleuve et les requins, les tintoreras (2) et les raies électriques qui, du côté de la mer, forment un cordon sanitaire. C'est accompagnés par ces messieurs qui daignent bien nous escorter que nous passons et repassons douze fois la

(1) L'Enea, le fleuve le plus dangereux de la province, à cause de la rapidité du courant et surtout des animaux qui la peuplent. Voir Élisée Reclus, *Voyage à la Sierra Nevada*, p. 269, Paris, librairie Hachette.

(2) Tintorera, le terrible requin pantouflier.

bouche de l'Enea pour transporter à l'autre bord bourrique, effets et marchandises. Des marchandises? dirastu ! Oui, je me suis fait assez vil pour cela. On nous avait dit que si l'on ne faisait pas d'échanges avec les Indiens Aruacos de la Sierre, on courait risque de mourir de faim. Et, pour ne pas mourir de faim, nous avons emporté de petites marchandises et de la morue aussi puante qu'il le faut pour plaire aux Indiens. Edifie le beau-père, en lui disant quel honorable métier exerce son neveu, mais garde-toi bien de dire que j'ai donné la caisse de morue au premier venu et le reste à n'importe qui. Représente-moi plutôt, gravissant les montagnes avec un gros sac sur le dos et détaillant des morceaux de vieille morue à des Indiens encore plus sales que moi. Le spectacle de ce jeune homme indocile, réduit à se faire vil brocanteur de morue, ne manquera pas de lui inspirer des paroles d'une haute sagesse.

Un autre jour, cette fois en l'absence de la bourrique qui nous avait demandé grâce, nous nous enfoncions jusqu'au cou dans l'eau pourrie d'un marais, à la recherche d'un sentier imaginaire, puis nous traversions à la lueur des éclairs un gave de montagne dont le courant nous emportait de rocher en rocher ; puis une heure après, je revenais sur mes pas, courant à travers la neige et la pluie, le long du sentier débordé comme un ruisseau, bondissant et nu comme un satyre à la recherche d'une aimable petite chienne qui venait de se perdre. C'est là, pour la première fois, que M. le Tonnerre a daigné me prendre pour collaborateur : n'ayant pas sans doute son compte d'électricité, il a daigné s'emparer de la mienne, et, tout en exécutant un mouvement de recul semblable à celui d'une arme à feu qu'on décharge, j'ai eu la satisfaction de me dire

qu'il entrait un peu de ma vie dans cet éclair qui me brûlait les yeux. Il faut vraiment que je sois bien petit et que vous soyez bien loin de moi pour que ces balivernes m'amusent. J'avais l'intention, pour vous faire du premier pas pénétrer dans le vrai Nouveau Monde, d'aller avec vous par terre de Sainte-Marthe à Riohacha en traversant les forêts, les torrents et les défilés, nous nous serions ainsi familiarisés davantage avec la nature jeune et sauvage ; mais le jeune héritier vient nous dire d'être sages, et nous le serons, Noémi, ne crains rien. D'abord, la moitié du chemin peut se faire en chaloupe et, comme vous me promettez de partir dans un, deux, trois ou quatre mois, vous arriverez pendant la saison des sécheresses, alors que les marais n'existent plus et que les gaves ont tout au plus quelques gouttes d'eau. De tous ceux que je vois revenir de la sierre, aucun ne revient aussi maltraité que moi, et cela parce qu'aucun ne se met en tête de grimper sur les cocotiers pour abattre des noix, ou de chercher un sentier dans les marécages ou de perdre sa chaussure dans un torrent et d'aller pieds nus à travers les épines et les rochers. Certes le chemin de la Sierre est bien plus sûr que la rue de Rivoli et, cependant, tu ne crains point, Noémi, de t'aventurer dans cette rue dangereuse.

Ainsi, je suppose que nous sommes déjà installés dans cette charmante et heu euse vallée de Caracasaca; il ne vous reste plus qu'à connaître vos commensaux. D'abord, c'est le vieux Chassaigne avec ses qualités et ses défauts de vieillard aimant à contredire, se disant très ignorant pour avoir le droit de vous assommer avec ce qu'il peut savoir, mais au fond vraiment bon et sincère. Il faut avoir la peau chatouilleuse comme je l'ai parfois pour ressentir les coups d'épingles ; quant

à vous, vous n'aurez qu'à jouir de ses bonnes qualités. En fait de matières argenteuses, il a toujours agi à mon égard avec une grande délicatesse. Puis vient sa fille, bonne, grosse et joufflue, inculte de toutes les manières, mais désireuse d'apprendre, un fils surnommé Chéri, garçon parfois fort maussade que son père envoie au diable cinquante fois par jour et dont l'existence m'inquiète fort peu ; une ânesse, digne mère de famille, qui porte avec dignité les charges qu'on lui met sur le dos ; deux chiens galeux, une jolie poule, et quatre moroccons, charmantes petites tortues, chers animaux qui font ma joie. Quand tu seras ici, rien ne nous empêche, si nous le voulons, de former un jardin botanique, et zoologique. J'oubliais de dire que nous aurons un petit mulâtre, Ramon Diaz, qui ressemble à Onésime enfant ; nous pensions aussi nous charger d'un gaminet, petit-fils de Dessalines et arrière petit-fils de Bernier, le médecin du Grand Mogol, mais de charmant qu'il était, l'enfant est devenu insupportable, presque tout d'un coup. Son intelligence, sa grâce et sa beauté, sont restées les mêmes, la seule différence consiste en un changement de tension morale.

....

Il paraît que la Nouvelle Grenade va entrer dans sa période de réaction. Nous avons été battus aux élections dernières : Ospina, le jésuite sans tâche, un petit homme à la tête penchée, au regard multiple, à la voix de cigale, un de ces Aarons visqueux qui font couler l'huile de la sainteté sur leur barbe et sur le bord de leurs vêtements, vient d'être élu pour quatre longues années. La rébellion du général Melo et la stupide trahison d'Obando, qui a bien voulu échanger sa popula-

rité lamartinienne pour une abjection sans exemple, ont effrayé tous les gens de petite foi et leur ont fait craindre les excès de la licence en délire, et cæteri, et cætera, et patati et patata. Mosquera, le candidat Cavaignaqueux, et Murillo le candidat Girardiniste, l'homme du libre échange, de l'organisation communale et de l'abolition des peines infâmantes de toute espèce, celui qui, en qualité de secrétaire d'Etat, a eu autrefois le bonheur de donner la liberté aux derniers esclaves, ont été laissés sur le carreau. Ainsi la Nouvelle Grenade qui, sans le savoir, était la nation la plus libre du monde, est de nouveau lancée sur la pente des révolutions. Dans toutes les républiques de l'Amérique du Sud, où il n'y a ni population, ni armée, ni voies de communications, ni institutions antiques, la force de résistance que les partis opposent l'un à l'autre est peu de chose et les gouvernements sautent et retombent comme de petits bonshommes de moelle de sureau sur un gâteau de résine. D'ailleurs, que peut Ospina dans un pays où il n'y a plus un soldat, où l'on a vendu le dernier baril de poudre et la dernière couleuvrine, où les églises tombent en ruines, où l'on peut toujours aller chercher la liberté des montagnes pour échapper à la compression des villes. Quoi qu'on fasse, il n'en est pas moins écrit dans les contours mêmes du continent que les destinées de l'Amérique s'élaborent dans la Nouvelle Grenade, cette république qui relie les deux Océans et regarde l'Amérique du nord ; c'est là que doit se sublimer l'idée hispano-américaine pour faire face à l'idée anglo-américaine. Vamos !

Je vais écrire à D., consul de Sainte-Marthe, pour savoir si le « Vénézuéla » lui a porté les bouquins que vous avez eu la bonne, l'excellente idée de m'envoyer. Sache

qu'un nommé Linden, botaniste, envoyé par le gouvernement belge, a visité la Sierra Nevada, il y a quelques années. Il a écrit un livre. Ce livre pourrait nous être utile. Informe-toi.

. . . .

Des nouvelles de Manuel, Manau et autres ci-devant amis ? Ecrivez sans crainte, j'espère que vos lettres ne s'égareront plus désormais, que je les recevrai sans faute. Ecrivez souvent, amis.

ELISÉE.

A sa Mère.

Riohacha, 14 octobre 1856.

Bonne et chère maman,

J'ai éprouvé une joie bien vive quand, à mon retour de la Sierra Nevada, j'ai trouvé une charmante lettre qui m'attendait : c'était la première nouvelle d'Europe depuis huit longs mois, et mon absence me semblait presque une mort anticipée. Toutes les lettres expédiées précédemment se sont perdues, mais que cela ne t'empêche pas de me faire parvenir de tes nouvelles, car, maintenant, je suis connu à la poste de Sainte-Marthe et le consul français, qui est un brave jeune homme, m'a promis de veiller sur mes intérêts. Ecris donc toujours ! Chacune de tes lettres est un peu de sang nouveau dans mes artères.

Tu me demandes quelques détails sur Riohacha, pauvre petite ville qui ne mérite guère l'honneur que tu lui fais. C'est une capitale de province, c'est vrai, et pourtant les maisons sont presque toutes en bois et, sauf dans les deux ou trois belles rues, les toits sont encore de pauvres toits de palmes. A l'exception de six,

toutes les maisons ne se composent que d'un modeste rez-de-chaussée ; les vitres, les croisées sont inconnues, et les fenêtres, garnies de barreaux, donnent à la ville entière un air de prison. Il n'y a ni marché, ni halle, ni abattoir, ni fontaine, ni aucun édifice d'utilité publique ; les quatre mille habitants du lieu, presque tous noirs ou mulâtres, vivent dans l'ordure, la crasse et la puanteur. Riohacha jouit à tort selon moi d'une grande réputation de salubrité : les marécages et les salines qui l'entourent ne peuvent qu'empoisonner son atmosphère et, d'après les renseignements que j'ai recueillis, il se trouve que la mortalité y est encore plus forte qu'à la Nouvelle-Orléans. Dans la Sierra, au contraire, la température est aussi bonne et aussi salubre que dans nos Alpes ou nos Pyrénées.

Riohacha forme un petit monde à part, presque entièrement séparé du reste de l'univers ; par terre, il est difficile de voyager, car les voies de communication ne sont guères meilleures qu'elles ne l'étaient du temps de Colomb et d'Alfinger. Pour aller à Maracaybo, il faut choisir pour ami quelque brave Indien Goajire et se laisser guider par lui à travers les savanes et les marécages ; pour aller à Sainte-Marthe, il faut passer quinze embouchures de rivières et marcher à quatre pattes pendant plus d'une heure dans un défilé rocailleux appelé le défilé des Cordages. Le chemin de Valle Dupar ne vaut guère mieux ; toutes les marchandises se transportent fort mal à dos d'âne ou de mulet, et le sentier est parsemé des ossements des pauvres bêtes de somme qui sont mortes à la peine. Enfin, tu jugeras de l'état des chemins aux environs de Riohacha si je te dis qu'il n'y a ici en tout qu'une voiture et deux charrettes. La voiture n'a jamais servi, un richard l'a

achetée simplement comme un symbole de sa puissance. Tout le monde peut aller dans la cour du monsieur admirer cette merveille.

La plaine de Riohacha est assez vaste, son horizontalité presque parfaite. La nature sablonneuse du sol, les bancs de calcaire qui la traversent, les coquillages épars sur la surface prouvent d'une manière irrécusable que la mer y a séjourné longtemps, j'ai même des raisons de croire qu'autrefois la rivière Madeleine, avant le soulèvement de la Sierra Nevada, avait choisi pour embouchure l'estuaire qui est aujourd'hui la plaine de Riohacha. Vue de haut, cette plaine semble encore une mer, les arbres qui la recouvrent, acacias, mimosas, raquettes et cactus lui donnent une teinte verte, uniforme, qui ressemble à celle de l'Atlantique. Plusieurs rivières, descendues d'un rameau des Andes qu'on appelle Sierra Negra, traversent la plaine du sud au nord ; la plus considérable est celle qu'Onésime a parfaitement raison de nommer Riohacha, mais les gens du pays, qui sont fort peu géographes, donnent à la partie supérieure de ce cours d'eau le nom de Rancheria et à son embouchure celui de Calacala. C'est une charmante petite rivière qui ressemblerait à la Dronne (1), si elle n'était peuplée d'alligators ; elle est toujours guéable, même dans la saison des pluies; cependant, si on avait dans ce pays-ci quelque esprit d'industrie, on pourrait l'utiliser pour le flottage des bois d'acajou. La bouche du Riohacha est la plus capricieuse que j'aie encore vue : elle change continuellement de place, tantôt elle passe dans la ville même, tantôt

(1) Rivière que l'on aperçoit de Laroche-Chalais, lieu de naissance de Mme Reclus.

à une demi-lieue vers l'est, elle oscille de droite à gauche et de gauche à droite selon les saisons.

Le mouvement commercial de Riohacha est plus remarquable que pourrait le faire supposer l'aspect de la ville. La valeur des échanges est d'environ quatre millions de francs et le port est visité annuellement par deux cent cinquante petits navires d'un port total de vingt mille tonneaux. L'exportation consiste presque uniquement en bois de Brésil, en bois jaune et en dividivi, graisse noirâtre dont les teinturiers et les tanneurs se servent en Angleterre. Quant à l'agriculture, elle est complètement nulle. D'ici à cent lieues à la ronde, personne n'a vu de charrue et les savants seuls en ont entendu parler ; aux environs de Riohacha, il n'y a que quatre petits carrés de terre défrichés ; on les appelle roses, par ironie sans doute, car on y trouve à peine quelques pieds de manioc.

Mais bientôt, je vais dire un adieu définitif à cette triste ville où je ne me sens heureux que parce que je suis fermement résolu à l'être ; dans quelques jours, je repars pour la Sierra où j'ai été déjà choisir notre habitation future, et je ne manie plus que le sabre, qui est ici le seul instrument de labourage connu.

Le chemin qu'il faut suivre pour aller d'ici à Dibulla, village situé au pied même de la Sierra Nevada, à quinze lieues de Riohacha, est très intéressant. Il se compose en entier de cordons littoraux ou langues étroites de terre formant des arcs de cercle parfaits de promontoire à promontoire. Ces cordons littoraux ont en général une largeur de quelques mètres seulement ; ils s'avancent pourtant avec une régularité géométrique entre la haute mer et les vastes lagunes qui, jadis, faisaient aussi partie de l'Océan, et maintenant s'assi-

milent de plus en plus à la terre ferme. De distance en distance, le cordon littoral est interrompu par l'embouchure de quelque rivière, mais il se continue sous forme de barre, et, pourvu qu'on suive sans hésiter la ligne des brisants, on trouve toujours le chemin sûr et ferme. Dans la saison pluvieuse seulement, il peut y avoir quelque danger, alors que les marais inondés s'ouvrent des bouches provisoires dont la barre est irrégulière et incertaine. Quant à moi, j'ai trouvé ce chemin fort agréable, il reproduit en petit les rivages du golfe du Mexique, dont, à l'aide de quelques ponts, on pourrait faire le tour sur une étroite levée de sables et de galets.

C'est d'un promontoire assez rapproché de Dibulla que l'on jouit de la vue la plus imposante du massif de la Sierra Nevada. Figure-toi les Pyrénées, chère mère, se dressant à l'horizon comme une accumulation de vagues énormes, augmente leur hauteur du double, pose-leur au sommet comme une immense citadelle de neiges, et déroule à leurs pieds la vaste mer avec ses oiseaux, ses nacelles, ses vagues et son écume, et tu verras la Sierra Nevada. Jette aussi sur la mer, vis à vis de la Sierra, un promontoire de nuages long et pointu comme un fer de lance, nuages produits par les vapeurs de l'atmosphère qui se moulent sur la base des montagnes. Quand un navire passe à travers ce promontoire de nuages, même à cinquante milles en pleine mer, il est assailli par des bandes de papillons blancs qui volent au hasard comme des fleurs de neige. Je ne veux point te décrire la Sierra Nevada, car c'est une chaîne de montagnes encore presque inconnue, séjour de la fable et du mystère. Les cimes les plus élevées et le grand pic lui-même n'ont pas de noms et personne dans le pays ne connaît ceux que Humboldt

leur a imposés. Cependant le grand pic a été mesuré à plusieurs reprises par les navigateurs, il a six mille quatre mètres de haut. Aucune chaîne de montagnes n'est plus facile à explorer, car aucune n'a de structure géologique plus simple. Sa crête est parfaitement parallèle à la mer et forme une quinzaine de vertèbres d'où descendent de chaque côté autant de chaînes transversales, semblables aux côtes d'un corps humain. Quinze rivières prennent leur source de chaque côté de la crête et descendent chacune par sa vallée transversale, celles du nord à la mer, celles du sud au rio César, affluent de la Madeleine ; c'est dans la troisième vallée du côté nord, à l'extrémité orientale de la Sierra, que nous avons l'intention de fonder notre rancho. La première vallée est celle du rio Dibulla, la seconde, celle du rio Canas, la troisième, la nôtre, celle du rio Aricho, et c'est de là que je partirai pour faire mes tournées et mes expéditions dans les montagnes.

Les habitants de la Sierra sont les Indiens Aruacos, pauvres enfants bien doux qui font une explosion de rire pour dire oui ou non et regardent tout avec la curiosité sans intelligence de l'oiseau. Ils sont hypocrites comme tous les faibles, mais leur hypocrisie n'est point perfide, c'est l'hypocrisie de la sarigue qui fait la morte dès qu'on la touche, de peur d'être torturée ou mangée. On les dit originaires de la plaine ; la barbarie des Espagnols leur fit chercher un refuge dans ces montagnes d'un accès difficile aux envahisseurs. On voit bien, en effet, que les Aruacos ne sont pas un peuple montagnard, car ils n'ont ni force ni courage. Les femmes n'ont pas non plus de grâce dans les attitudes ni de goût dans les vêtements ; elles portent leurs enfants dans des sacs suspendus à leur

tête par un cordon. Ces enfants ne pleurent jamais.

Les maisons ressemblent à des ruches d'abeilles, chaque famille en a deux, celle du mari et celle de la femme. La femme ne s'enhardit jamais jusqu'à dépasser le seuil de la case maritale : elle dépose à la porte la nourriture qu'elle vient de préparer et que le noble mari lui fait la grâce de vouloir bien manger ; la femme est l'esclave du mari et toute jeune fille pauvre qui ne trouve pas de maître, devient de droit l'esclave du riche le plus voisin. Le système social de l'Europe se retrouve ici, mais incomparablement plus simple et dégagé de toutes les complications qui le défigurent chez vous.

Ils se disent chrétiens, mais ils ont encore leurs superstitions antiques. On dit qu'ils célèbrent des rites païens dans une grotte appelée Cansamarie. Le grand prêtre,ou Mamma,de San Miguel, qui me donnait l'hospitalité, m'étonna un soir en se tournant vers les pics neigeux et en faisant avec ses doigts tantôt étendus vers le ciel, tantôt appliqués sur son front et sur sa bouche,une foule de signes mystérieux. Les noms chrétiens des Aruacos ne leur servent que d'une manière officielle ; ordinairement ils se connaissent par des noms empruntés à la nature ou à quelque pratique superstitieuse. En ma qualité de légumiste, je passe chez les Aruacos pour un magicien... A plus tard d'autres détails.

Je t'embrasse, chère mère. J'embrasse aussi du fond du cœur mon bon père auquel je ne pense jamais sans une profonde émotion. J'aimerais tant à lui écrire des paroles douces à son cœur, mais je redoute de lui parler dans un langage qui n'est pas le sien. Chère mère, c'est toi que je charge de lui parler de mon amour de fils. Sois heureuse !

Ton fils, ELISÉE.

A son Père.

Riohacha, novembre 1856.

Très excellent père.

Je reçois seulement aujourd'hui la lettre touchante que tu m'avais écrite dès la fin de l'année dernière, et c'est avec une profonde reconnaissance, presque avec un sentiment d'humiliation que je l'ai lue et relue, pour la lire et la relire encore. Je me sens plus qu'ému, en pensant que toi, mon père, t'abaisses au point de me remercier avec effusion parce que moi, ton fils, je me suis souvenu de toi. Vraiment, c'est une grande chose que l'amour d'un père tel que le mien.

Mais as-tu donc pu croire pendant un seul instant que j'omettais d'écrire ton nom par suite d'un indigne oubli? Cependant je n'écrivais pas une ligne sans t'avoir présent à l'esprit ; jamais je ne prononçais le nom de ma bonne mère sans me souvenir que j'avais un père aussi. Mes lettres étaient donc bien froides puisque, dans les expressions de mon amour filial, quelque chose ne te disait pas que je pensais à toi aussi bien qu'à ma mère ! C'était pourtant un sentiment de respect

et de vénération qui me fermait la bouche, je n'osais pas t'adresser directement de peur que mon langage trop mondain ne réveillât quelques-unes de tes souffrances et ne te rappelât douloureusement que tout n'est pas entre nous harmonie, paix et concorde. Ai-je tort, cher père, de te parler avec franchise? Il m'a semblé que si je t'écrivais pour te parler de mille choses et de mille autres encore, ma loquacité sur de pareils sujets ne pourrait que faire remarquer mon silence sur les grandes questions qui seules intéressent vraiment l'homme, et voilà pourquoi j'ai préféré me taire complètement, pourquoi je romps aujourd'hui mon long silence avec amertume de cœur. Je parle, cher père, pour te témoigner tout mon amour de fils, mais c'est justement parce que j'éprouve pour toi une si vive et si profonde affection qu'il m'est bien triste de ne pas te crier : Sois heureux, mon père, je sens, j'aspire et je prie comme toi!

Telle est aussi, je l'avoue, la grande raison qui m'a empêché de revenir en France. Te revoir et t'embrasser serait une bien douce chose, et faire le tour du monde n'est rien pour aller jouir d'un moment semblable, mais dans ces premiers embrassements et dans tes premières paroles, n'y aurait-il pas quelque chose de triste et de poignant qu'aucun élan d'amour de ton fils pour toi ne pourrait alléger? Et puis ma présence ne serait-elle pas comme un remords vivant? mes paroles, mes actions, le souffle de ma vie morale seraient une souffrance pour toi. Non, il vaut mieux que je reste à part et que mon amour de fils ne soit pas sans cesse contrarié par la tristesse de te déplaire.

Ai-je tort de te parler ainsi? Je ne sais, et je désire ardemment que ma mère et toi vous approuviez ma

franchise. Il m'a semblé qu'après ta bonne lettre, c'eût été une véritable hypocrisie de ma part que de me renfermer plus longtemps dans mon triste silence.

Je t'embrasse, cher père ; j'embrasse aussi ma mère. J'avais l'intention de lui raconter un voyage instructif que j'ai fait dans la Cordillère Orientale des Andes, mais, tant que je demeure sous le poids de ton émouvante lettre, je ne puis avoir le cœur aux récits. Adieu ! Je crois que demain je partirai pour la Sierra Nevada en compagnie de M. Chassaigne.

Ton fils,

ELISÉE.

A Elie Reclus.

San Antonio, Sierra Nevada, 1er février 1857.

Mes très chers,

Cette fois, si vous ne recevez pas de mes nouvelles, ne vous en prenez pas aux courriers de la Nouvelle Grenade, mais à moi, plutôt au grand hasard. Il y avait plus d'un mois que je ne vous avais écrit lorsque je suis tombé malade d'une fièvre ou d'un chaud-mal quelconque. Je n'étais pas alors à Riohacha, où j'aurais pu trouver du moins quelques demi-ressources pour me guérir, mais dans un misérable village appelé Dibulla où il n'y a guère autre chose que des vieilles femmes, des lépreux et de la vermine. Pendant près de deux mois, je suis resté étendu sur le sol dans une cabane délabrée, ayant pour compagnons les crapauds, les lézards, les salamandres, moustiques, maringoins, frappe d'abord et cancrelats. Pendant plusieurs jours, je n'ai fait que délirer et, comme de juste, toutes les vieilles femmes et tous les lépreux du lieu avaient déjà fait mon testament, et je me préparais à me tourner sur le flanc et à crever comme un chien en vous écri-

vant le *vixi* suprême. Malgré tout, je n'ai pas perdu de vue un petit point lumineux qui m'annonçait un avenir et de longs jours, et mon bon courage, aidé d'un brave mulâtre de Curaçao qui se débattait pour me sauver la vie, m'ont enfin tiré d'affaire. Puis sont venues les rechutes, inévitables dans un village où il n'y a que des bananes à manger et quelquefois du chocolat à boire. Enfin, j'ai pu enfourcher une mule pour aller à la montagne où j'espérais que l'air pur et fort me rétablirait en quelques jours ; mais la mule était malade. A moitié chemin elle s'abat et manque me jeter du haut en bas d'un précipice. Il faut bien alors que j'essaie de continuer la route à pied, mais bientôt les forces me manquent, je m'évanouis de fatigue, et mon compagnon n'a plus qu'à m'abandonner sous un mauvais toit de feuilles, sans vivres, mais avec les maringoins, la fièvre et la pluie. Après deux jours arrive une mule, et trois heures de cavalcade à travers une pluie battante me permettent enfin de venir cuver ma fièvre dans une hutte de San Antonio.

Vous pensez bien qu'il m'est parfaitement égal d'avoir été malade ou de ne pas l'avoir été et, au fond, je ne suis pas fâché que le *fatum* m'ait condamné à étudier pratiquement la médecine et l'hygiène pendant deux mois. Mais à vrai dire, quand je pense à vous, ces maladies me font réfléchir. Vous n'êtes probablement pas d'une constitution plus robuste que la mienne et, s'il vous arrivait comme à moi d'être attaqués pendant les trois premières années d'acclimatation de deux maladies dangereuses, l'un de vous pourrait bien succomber. Autrefois, j'étais superstitieux et je me figurais que mes amis étaient invulnérables comme moi, mais, depuis la mort de Mannering et celle

de votre cher enfantelet, je suis loin d'avoir autant de foi en mon étoile. Permettez-moi d'être lâche pour vous, je ne le serais pas s'il s'agissait de faire une action vraiment utile.

Cependant, ce n'est pas le danger de l'acclimatation qui a le plus contribué à modifier mes idées, c'est l'hésitation de Marthe (1) et la patiente longanimité d'Elie. Rien n'est pire que d'attendre et d'attendre, d'être toujours sur le point de faire ce que l'on ne fera jamais. Bien malgré moi, je viens d'en faire l'expérience avec Chassaigne. Il y a bien huit mois, j'avais 100 livres ; il pouvait en obtenir à peu près autant de la vente de ses bois et de ses outils ; mais il a laissé gagner le temps, il a emprunté net 100 livres pour les manger en bananes conjointement avec moi, puis il s'est mis à flaner, à causer avec les imbéciles du quartier, à se livrer à des réflexions qu'il croyait profondes et à des commentaires qu'il croyait lucides sur deux livres de d'Holbach et de Pierre Leroux que j'avais pêchés quelque part. Et voilà : au lieu de commencer par faire à la Sierra une plantation sérieuse, nous avons laissé courir et le temps et l'argent, nous sommes arrivés dans les montagnes sans le sou et j'ai été obligé d'emprunter 80 livres à un de mes amis. Et nous, mes très bons, qu'avons-nous obtenu avec nos désirs perpétuels de nous réunir, et nos hésitations, et notre patience, si ce n'est de rester séparés pendant de longues années? Vaut mieux la ferme résolution de rester chacun de son côté, toi à Paris, moi à Saint-Antonio et de travailler jusqu'à ce que la réunion soit facile et réalisable. Je t'assure que c'est le vrai moyen de nous revoir plus tôt. D'ailleurs

(1) Marthe-Elisabeth-Noémi, femme d'Elie Reclus.

l'argent est rare, les 1200 francs trouveront singulièrement bien leur emploi sans entrer dans la poche de quelque capitaine ivrogne ; il vaudrait mieux m'en envoyer une partie pour payer mes dettes et planter du café. Pour le moment, c'est à moi d'aller vous retrouver plutôt qu'à vous de venir dans la Nouvelle Grenade. Au besoin, je pourrais aller en France par sauts et par bonds ; mais ce qu'il y a de mieux à faire pour aujourd'hui, c'est de ne pas chercher à nous voir. L'hésitation de Marthe (1), et je crois que Marthe est aussi bien la vraie femme que Noémi, ne me laisse aucun doute à cet égard. Venir sans foi, c'est vouloir mourir de la fièvre jaune, du choléra, d'une maladie quelconque, de doute seulement. Continue à copier tes actes de la section du contentieux, et laisse-moi bêcher la terre et vendre de la morue pour des bananes ou des patates, car ici nous n'en sommes pas au virement de compte mais à l'échange primitif, à tout ce qu'il y a de plus barbare en fait de troc. Restez, mes très bons, Grimard, Hickel, d'autres : Paris et la science valent bien Elisée, la Nevada et peut-être la mort pour l'un de vous. Ce n'est pas te dire, chère Noémi, que tu ne verras jamais la Sierra Nevada. Si nous réussissons à demi dans notre plantation de café, si les communications deviennent plus faciles, par suite de l'invention de quelque nouvelle hydrolocomotive, et que l'on puisse arriver au délicieux climat de la Sierra Nevada en traversant le climat tropical comme un ouragan, alors nous pourrons faire de Paris notre maison de ville et de la Sierra Nevada notre maison de campagne. Est-ce

(1) Allusion à la Marthe de l'Evangile qui « s'agitait et s'inquiétait pour beaucoup de choses ».

que toutes les forces de l'air et de l'eau, de la matière et de la science ne travaillent pas de concert pour nous rapprocher sur cette petite pelote terrestre?

J'ai été sur le point de vous demander quelques sous pour aller en France, mais la raison qui m'aurait fait partir n'existe plus. Le vieux Chassaigne me boudait à propos de quelques niaiseries. Ordinairement, dans une association, les dissentiments sont causés par les femmes et, à défaut de femmes, par les moutards, c'est ce qui nous est arrivé. Le pauvre vieux était jaloux d'un mulâtre qui travaille avec nous et auquel je donne des leçons de français : il a voulu l'expulser de l'association, mais quand il a vu que je ne m'y prêtais pas, il a parlé de rupture. Tu penses bien que j'ai accepté la chose très froidement et déjà je regardais la France. Quand le brave homme m'a vu si calme, il a changé de langage, il m'a supplié par tous les dieux de l'Olympe de vouloir bien rester et lui-même s'est mis à faire l'éloge de notre associé. Je suis resté parce que je me sens des devoirs envers Chassaigne, vieux, ennuyé, boudeur, et parce que l'association ne doit pas se briser par la faute d'un ci-devant socialiste.

ELISÉE.

A Elie Reclus.

Riohacha, 18 février 1857.

Je suis descendu de la Sierra tout exprès pour mettre cette lettre à la poste et, pour faire avec toutes les ressources de la civilisation grenadine les vingt lieues qui me séparent des montagnes, j'ai mis huit longues journées semées d'accidents tels que barques chavirées, nuits pluvieuses et passées en compagnie des moustiques sur le sable mouillé. Heureusement que la mer a beau être forte, on ne risque guère de se noyer, car les canots, tous creusés dans un tronc d'arbre plus ou moins gigantesque, suivent toujours la plage. En cas de malheur, on se jette à l'eau et on se fait balayer par les vagues sur la rive. Le pittoresque est satisfait. Il ne reste plus qu'à trembler le froid et la fièvre.

En arrivant, j'ai trouvé les deux caisses de livres que j'attendais vainement depuis quatre mois. Je les croyais perdus. Quel bien vous m'avez fait, mes chers ! Je mourais de faim et de soif. J'en étais à la troisième ou quatrième étude d'un livre d'Agassiz qui composait toute ma bibliothèque. J'avais commis la platitude

d'emprunter et de lire d'Holbach, et je ne suis pas de ceux qui savent étudier la nature et l'inventer à la fois. Maintenant, je passe des heures d'un bonheur complet, et ce bonheur je vous le dois. Chaque bonne phrase, chaque sentiment généreux, me parle de vous. Déjà mes livres circulent et j'espère qu'avant longtemps, chacun en représentera dix. Quant à la photographie, bravo ! et je suis heureux que tu saches ce que tu n'aurais jamais pu apprendre ici.

Ce qui a causé le retard des livres c'est que F. n'est plus à Sainte-Marthe depuis deux ou trois ans. Son successeur est un certain M. de M., qui vient de me demander un rapport sur la Sierra Nevada. Quand vous aurez l'intention de m'envoyer quelque joie, des livres, des dessins ou même quelques vilains écus, il vaudra mieux vous adresser au correspondant du vice-consul de Riohacha, L., bourgeois qui n'est après tout qu'une poche à sous et, cependant, feint d'avoir de l'affection pour moi. Je vous enverrai l'adresse du correspondant.

J'ai vu qu'il était bon de changer quelque peu mes plans : je vais rester à Riohacha pour donner de sales leçons de français. De cette manière, je pourrai envoyer la moitié de mes maigres profits à Ch., pour qu'il puisse faire marcher l'habitation. A la Sierra, je ne pouvais ni gagner de l'argent ni travailler, tandis que d'ici je pourrai lui envoyer 100 francs par mois, ce qui est pour le moins suffisant...

Je vous quitte, parce que je suis bête et que j'ai toujours la fièvre : je suis comme une longue-vue dont les tubes sont fermés ; je n'y vois plus ; sans doute que mon intelligence s'est réfugiée quelque part dans les intestins, car j'y entends des bourdon-

nements comme s'il s'agissait de l'expulsion d'un étranger.

Salut, mes bons.

Salut, Hickel, Grimard, et autres, die ganze Welt.

Dis à Z. que je ne lui écris pas de peur que mes lettres ne tombent dans quelque souricière.

ELISÉE.

A Elie Reclus.

Riohacha, 10 mars 1857.

Amis,

Je n'ai rien à vous dire, si ce n'est que le mal de tête est fort désagréable et que les bourgeois, y compris ma personne, sont des êtres fort insipides. Pour me rendre un peu d'amour au cœur et de force au jarret, ce n'est pas trop de nos longues nuits tropicales avec leurs belles étoiles et la splendeur tranquille de la mer qui les réfléchit. Encore est-ce d'une manière toute passive que je prends ces bains d'air, de lumière et de paix. Etendu sur le sol et le regard sur la Voie lactée, je sens tous mes souvenirs de la journée qui s'évaporent comme des miasmes impurs et, graduellement, mes pensées rêveuses se reportent vers les amis, vers les frères, vers le bien et la beauté. Pour vivre, je remplace l'activité franche et noble par une contemplation boud-dhique : ne pouvant donner, j'absorbe.

Je crois vous avoir dit que j'allais m'engager par un ignoble contrat à seringuer pendant une année des

leçons quelconques à la jeunesse juive et chrétienne de Riohacha. Maintenant c'est une affaire bâclée, et ce qu'il y a de mieux dans l'histoire, c'est que le contrat n'engage que moi et que, dès les premiers jours, il s'est trouvé des récalcitrants qui ont refusé de payer. De plus, mon Juif a gardé les deux copies du contrat et m'a fait signer un reçu mirifique. Ma signature a des lettres d'au moins un demi pied de long.

Malgré tout, je suis enchanté de la logique des choses : la première fois que, par un contrat, je fais acte d'épicier, voilà que les épiciers m'entourent comme l'un des leurs et me volent par fraternité pure. Plat individu que je suis ! Je ne veux pas faire de contrat de mariage alors qu'une simple formalité me donnerait peut-être l'amour et la joie pendant de longues années, et je m'engage à être pédagogue. Voilà ma logique ; on éprouve parfois une joie amère à se renier soi-même et à se ranger dans la catégorie des imbéciles. On se dédouble alors et le moi peut mépriser le moi, c'est un phénomène maladif qui fait diversion à l'uniformité de la vie. Puis l'expérience y gagne, et l'on peut étudier dans ses propres actes ce que c'est que la racaille.

C'est une chose intéressante mais très corruptrice que de se voir dans sa nudité et de se connaître soi-même. On se voit souvent si vil et si bas, tellement soumis aux fluctuations des événements les plus vulgaires, qu'on finit par en prendre son parti et par se soumettre naïvement à la fatalité. Il en est ainsi du moins pour les esprits faibles, qui ne savent pas généraliser, retrouver les principes dans les détails et l'infini sous l'infiniment petit. Je suis un de ceux-là et, par suite, l'état de solitude intellectuelle et morale dans laquelle je me trouve et qui me force à retourner sur

moi-même une grande partie de mes forces vives, est un malheur pour moi. Je suis devenu égoïste et goinfre, mon estomac trouvant qu'il lui manque quelque chose absorbe, absorbe sans cesse et ne fait que s'affadir davantage. Prends-le au moral comme au physique. J'aurais besoin d'une famille, de la vôtre par exemple car l'indifférence commence à me pétrifier le cœur, il est bien rare qu'un enthousiasme quelconque se réveille en moi, et quand je donne mon cœur, je le donne tellement en détail que je finirai par ne plus savoir aimer...

Ce que vous m'avez dit de cette atmosphère de corruption qui pèse aujourd'hui sur la France et de cette hiérarchie de voleurs qui ont tous la main dans la poche l'un de l'autre, ne m'effraie qu'à demi, parce que je n'en souffre pas et que, d'ici, je puis considérer la chose d'une manière un peu générale. Je comprends que, sous bien des rapports, la vie de Paris doit être triste, et moi-même j'en suis tout dégoûté par anticipation, mais, vu de loin, le spectacle de cette corruption a quelque chose de grandiose et donne une magnifique réponse à la question de la concurrence, telle qu'elle a été posée en 1789. Tout s'universalise, et quand ces gigantesques compagnies, organisées pour le *gaingner*, se seront étendues sur la société tout entière, on saura du moins que c'est par l'union de tous que se font les grandes choses. C'est ce qui m'a frappé dans le rapport d'I. Pereire. Le langage du commerce devient celui de la plus haute philosophie. Laisse donc les scarabées rouler leurs crottes : ils purifient le sol de l'Egypte.

Après quarante jours d'attente, j'ai reçu indirectement des nouvelles du vieux Chassaigne et de notre plantation. Tout allait bien et nos aracachas, nos malangas et nos patates douces étaient magnifiques ; de

plus, l'association s'était augmentée de deux poules. Peu à peu, même avec ce lambin de Chassaigne, la plantation va cesser d'être simplement un rêve et quand on aura tué la fièvre jaune ou qu'on saura voler à quatre cents mètres au-dessus d'elle, nous viendrons tous ensemble respirer l'air pur sous les vastes feuilles du bananier.

Je continue à prendre des forces. Cependant, je ne puis encore ni courir, ni sauter, ni monter un escalier. Je ne pense pas sans frémir aux marches qu'il me faudra escalader quand j'aurai la joie d'aller vous embrasser. Les maux de tête sont plus rares et, quand j'aurai un lit pour me coucher, une chaise pour m'asseoir et quelque chose de bon pour accompagner mon pain, je pense que la maladie disparaîtra tout à fait. Je commence à avoir besoin de ces aises de la vie qui m'avaient paru inutiles auparavant. Ne m'envoyez pas d'argent, mais j'implore vos livres et vos journaux usés. M. X. et Cie, Paris et le Havre, expédiera le tout à M. Laborde, vice-consul à Riohacha. Mes bons Grimard Hickel, Elie, Noémi, vivez heureux.

ÉLISÉE.

A Elie Reclus.

Riohacha, 1er juin 1857.

Amis, Lina, Grimard, Elie, Noémi.

Si j'avais quelques petits sous pour traverser le grand fossé dès aujourd'hui, j'irais à bord du navire le Dyson, qui se balance doucement dans la rade et, bientôt, j'aurais la joie de vous voir de mes yeux et de vous toucher comme saint Thomas de biblique mémoire touchait son Christ. Mais je n'ai rien que des dettes. Et voilà pourquoi, dans mes longues, longues journées, je tâche de me persuader que Riohacha est un séjour délicieux, que le soleil est une belle chose et que je suis l'homme le plus heureux du monde de pouvoir absorber des rayons de chaleur par tous les pores, étendu sur le sable, comme un crocodile. Je suis souvent bien triste en pensant à vous, mes très bons, mes très grands, et je déplore que les années de jeunesse que je pourrais si bien employer à vous aimer se passent dans une solitude égoïste. Mais l'inexorable bourse le veut ainsi : 300 francs nous séparent ; c'est comme

la muraille de diamant ou d'acier qu'élevaient les magiciens autour des princesses enchantées.

Calculons : Je dois 360 francs au Caballero Barliza, pour ma sotte entreprise de la Sierra Nevada ; pour aller dans l'entrepont jusqu'à Liverpool, il me faudrait au moins 280 francs, total 600 francs. Or, mes élèves me rapportent juste de quoi vivre et j'ai calculé que, pour trouver l'argent nécessaire pour filer vers l'Europe, il me faudrait trimer six ans et, pendant cet intervalle, ne pas m'acheter même une paire de souliers. Mes élèves se sont fondus l'un après l'autre, et ma vieille garde ne se compose plus que de cinq imbéciles. Aussi ai-je été obligé d'écrire au sieur Chassaigneux qu'il n'y avait plus d'association possible parce qu'il n'y avait plus un sou à mettre en commun.

En somme, mon association avec Chassaigne a été l'épisode le plus inepte de ma vie : justement parce que le dit vieux était bavard, faux, tracassier, acariâtre, j'ai cru qu'il y allait de mon honneur de tout supporter, et j'ai fait de la vertu aussi longtemps que j'ai eu du souffle dans les poumons. Je me suis dévoué au mal et je n'ai réussi qu'à me rendre impossible tout retour vers vous. Mais j'ai bon courage. Ne te figure pas, chère Noémi, que la tristesse me donne un *hang-dog look*, autrement dit l'air d'un chrétien. Non, j'ai la conscience de ne pas être tout à fait mort, et cette conscience suffit pour me remplir souvent d'une joie profonde. Mais je te disais auparavant que j'étais triste, c'est vrai, et pourtant je suis plus joyeux encore : les deux sentiments se succèdent et parfois se mélangent tellement que je ne sais plus moi-même si je ressens de la joie ou de la peine. Quoi qu'il en soit, vous vivez, ils vivent, je vis moi-même, la terre roule dans l'espace, le soleil

pirouette autour d'Alcyone, l'oxygène courtise l'hydrogène, le phosphore coquette avec le soufre et les ondes de l'éther se poursuivent amoureusement. Tout est mouvement et vie, et moi j'irais pleurer. Non, je veux garder pour vous un éclair dans mon œil et de l'énergie dans mon esprit.

Revenons à la question des écus. Si vous m'envoyez 300 francs, je pars et je remets le paiement de ma dette à plus tard : si Elie gagne les livres tournois en question, qu'il m'envoie des sommes par le correspondant du vice-consul de l'empire français dans la ville de Rio-hacha, et je vous arrive par bateau à vapeur, ce qui me plairait infiniment mieux que de courir des bordées pendant des mois entiers dans un triste navire à voiles. Sinon... eh bien ! tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. A propos, ma santé est à peu près revenue : jamais je ne me suis mieux porté pendant les sept mois qui viennent de s'écouler et ma rate qui avait pris un volume considérable a repris des dimensions légitimes.

D'après votre lettre, il paraît que j'avais mal expliqué mes idées, les revoici :

Il va sans dire que l'Amérique est belle, mais il y a aussi cinquante pour cent à parier que l'un de vous y mourrait ; or, tous les pays de la terre sont beaux. Pourquoi donc n'irions-nous pas habiter ensemble dans un de ces beaux pays où les chances de mort sont peu nombreuses ? Ainsi donc le plus simple est de laisser Elisée partir pour Paris, y prendre femme, ce qui lui fera un bien considérable, lui donner du papier à salir et de sales écus à gagner en compagnie de ses bien aimés, n'est-ce pas, Elie? Ce n'est pas que la boue de Paris me plaise, mais les Parisiens me plaisent, et ma

Noémi, et Grimard Aldébaran, et tant d'amis inconnus, et ma charmante petite femme à laquelle je parlerai tout doucement ce langage que je ne parle plus depuis que j'aimais Valentine et Esméralda.

Adieu, vous tous les miens.

ELISÉE.

A Elie Reclus.

Riohacha, 1er juillet 1857.

Hermanissimos,

Je pars aujourd'hui, 1er juillet, par le navire la Providence, fin voilier de Bordeaux, du port de cent soixante dix tonnes, à destination du Havre.

J'espère être avec vous vers le 15 août. En fait de curiosités à vous apporter, je n'ai guère que ma propre personne, qui est grasse, ronde, riante et heureuse.

Il va sans dire que la veille de mon départ, on s'est mis à m'apprécier avec ardeur; on devait me faire des rentes, m'engraisser comme un bœuf. Merci.

Je ne sais pas si Laborde a encore reçu tes 1.050 fr., mais il a voulu me les avancer à toute force ; je le félicite de la bonne action et j'en profite.

Je te salue et vais prendre à Calancala un de mes derniers bains, piquer une dernière tête.

Qu'en arrivant au Havre, je trouve une lettre poste restante, m'indiquant ton adresse à Paris.

Elisée.

A sa Mère.

Sans date. Paris. 1857.

Chère mère,

Ton fils Elisée est revenu pour te voir : je n'avais pas voulu t'avertir de mon départ de peur que tu n'attendisses la nouvelle de mon heureuse arrivée avec trop d'anxiété : chaque coup de vent qui aurait courbé les arbres de ton jardin, t'aurait semblé devoir faire aussi tomber mon navire.

La traversée a été assez heureuse, cependant nous avons eu quelques désagréments en entrant dans la Manche, et je me trouve un peu fatigué.

J'ai appris avec plaisir que mon père est en Ecosse. Il reviendra bientôt, et j'aurai le plaisir de l'accompagner pour aller t'embrasser.

Ton fils aimé

ELISÉE.

A sa Mère.

Sans date. Paris.

Chère mère,

Je reçois ta lettre maintenant, et je réponds de suite pour te donner des explications de plusieurs choses qui te semblent étranges de ma part. J'eusse bien préféré répondre à tes questions de vive voix, car il est fâcheux que nos premières lettres échangées ne soient pas uniquement des lettres d'affection, mais il vaut mieux ne laisser jamais le moindre doute se glisser entre nous.

Pour ce qui est de la *Double* (1), je n'ai pas reçu la lettre que tu m'as écrite à ce sujet, et je n'ai su que lors de mon arrivée à Paris la bonne proposition que me font mon oncle et ma grand'mère ; encore ce plan a-t-il été effleuré, par ta lettre et par celle de Loïs, d'une manière si vague que je ne sais nullement à quoi m'en tenir. Loin d'avoir de la répugnance pour un projet semblable, je le trouverais au contraire fort attrayant ;

(1) Forêt du Périgord, avec clairières exploitables.

puisque, déjà, j'ai tenté à plusieurs reprises de faire de l'agriculture d'une manière sérieuse, rien ne pourrait me sourire davantage que de réaliser le projet de toute ma vie. Mais (il y a des mais), serais-je parfaitement libre de cultiver la terre uniquement comme je l'entendrais, et qui me prêterait des capitaux pour faire des expériences que mon oncle et ma grand'mère appelleraient certainement des folies? Le travail et l'industrie ne sont rien sans la liberté, et je comprends tout le premier que mon oncle y regarderait à deux fois avant de me laisser employer son capital d'une manière qui lui semblerait contraire à ses intérêts et aux miens. Voilà ce qui arriverait certainement, chère mère, et plutôt que de devenir simple métayer, et non pas cultivateur indépendant, je préfère ajourner la réalisation de mon rêve. Il est encore autre chose : mon vœu, et mon vœu le plus ardent, a toujours été de vivre avec Elie, c'est surtout pour nous y préparer l'aisance et la liberté que j'étais parti pour l'Amérique et, quand j'ai reconnu l'impossibilité de trouver cette retraite à cause du climat, du manque de ressources et des maladies, je suis revenu. Maintenant que je suis avec mon frère, il me serait amèrement douloureux de ne pas rester avec lui ; il est devenu comme une partie de ma vie, et jamais je ne tenterai d'entreprise si la figure de mon frère ne se dessine au premier plan.

« Je m'étonne que la fin de ma dernière lettre t'ait surprise. Il est vrai : j'aime peu le métier de professeur quand il s'agit d'enseigner des alphabets absurdes et des jargons contre lesquels se révolte mon sens intellectuel, mais je suis heureux quand je parle de géologie, d'histoire, de sciences véritablement utiles ; l'idée que peut-être je pourrais devenir professeur de géographie,

me remplit de joie. Je t'ai parlé aussi de journalisme : il y a journal et journal, il y a le *Moniteur*, la *Patrie* et autres feuilles stipendieés ; mais il y a aussi le *Journal de Géographie*, le *Journal Asiatique*, le *Journal Statistique*, et mon orgueil ne souffrirait nullement d'avoir à signer des articles sur le Mississipi ou sur la Sierra Nevada. C'est justement pour avoir accès dans de semblables journaux que je me suis fait présenter chez MM. d'Orbigny (1), Cordier (2), Alfred Maury (3) ; malheureusement ces messieurs étaient en voyage. Si, par impossible, je pouvais entrer à la rédaction d'un journal politique, je ne serais nullement humilié : j'aurais tout simplement des dangers à courir, puisqu'il est dangereux de dire la vérité.

Reste le travail ingrat de l'employé, à supposer que je ne puisse devenir ni professeur de géographie ni sous-rédacteur d'une revue scientifique. Qu'y a-t-il donc de si vil à aligner des chiffres et à salir des paperasses? Ces chiffres et ces paperasses servent après tout, et de plus

(1) et (2) Charles Dessalines d'Orbigny, 1806-1816, géologue français, écrivit avec Cordier, autre géologue, la « Description des roches composant l'écorce terrestre ».

(3) Alfred Maury, né à Meaux en 1817, médecin, archéologue, linguiste. Son savoir était encyclopédique : on peut en juger par le titre d'un de ses ouvrages : *Histoire des grandes forêts de la Gaule et de l'ancienne France ; précédée de recherches sur les forêts de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Italie et de considérations sur les caractères des forêts de diverses parties du Globe.* Bibliothécaire des Tuileries, professeur au Collège de France, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Maury fonda en collaboration avec d'autres savants la Société d'Ethnographie de Paris. Voir *Notice nécrologique*, par Elisée Reclus, Bulletin de la Société d'Ethnographie, 1892.

ils ont l'avantage de ne pas trop occuper l'intelligence et à lui laisser du temps pour la réflexion et l'étude. Mon frère est bien certainement un homme de tête, et, cependant, les chiffres ne l'ont pas stupéfié. Il est vrai, le métier d'employé ne serait encore pour moi qu'un pis aller ; mais j'accepterais ce pis aller avec joie parce qu'il me permettra de rester avec mon frère, de me retrouver dans une atmosphère d'art, de science, de vie, qui m'a fait défaut pendant de si longues années. Du reste, ce n'est pas à moi qu'il appartient de faire fi d'un gagne-pain quelconque, moi qui ai été porteur, portefaix, menuisier, marchand de morue, moi qui ai brigué d'un cordonnier l'honneur de devenir un de ses commis. Pourvu que je travaille et que mon travail soit utile, que m'importe !

Mais supposons qu'avec la meilleure volonté du monde, je ne réussisse pas à me gagner un pauvre sou dans ce grand Paris, je tâcherai de me retourner vers une autre ville où ma séparation d'Elie ne sera que temporaire.

Je serais parti presque immédiatement pour Orthez, si je n'avais cru que mon père reviendrait d'Angleterre au moins pour la fin du mois d'août ; nous attendons une de ses lettres ; s'il doit revenir immédiatement, j'aurai le bonheur de l'accompagner, mais, si sa lettre nous annonce la prolongation de son séjour en Angleterre, je partirai le jour même.

Je t'embrasse, chère mère, ainsi que mes sœurs et frères.

Encore une fois, reçois mon affection de fils.

ELISÉE.

A sa Mère.

Paris. Sans date. 1857.

Chère mère,

Mon père est à Paris depuis deux jours et, s'il a le temps de faire toutes ses courses aujourd'hui, il partira demain pour Laroche Chalais...

Je n'ai pas besoin de te dire que mon père est enchanté de son voyage et des amis qu'il a vus. Il est probable que son cœur est mieux rempli que sa bourse, cependant je ne sais pas officiellement quel a été le total de sa collecte (1). Mon père a toujours l'air très jeune, il ne porte pas le poids des années.

Je ne sais encore rien de définitif au sujet des occupations que je vais entreprendre.

M. Elie Broca regrette que je n'aie pas été ici lors de la rentrée des classes, afin de pouvoir entrer dans un lycée quelconque comme professeur ; cependant il m'a proposé dernièrement une place de répétiteur dans une maison particulière ; mais les avantages que l'on m'y

(1) En faveur d'un asile qu'il avait fondé à Orthez.

faisait étaient trop médiocres, et M. Broca lui-même a parfaitement compris mon refus. Je préférerais encore accepter la place de 1.200 francs, que m'offrait M. Fézandié (1).

Je n'ai pas encore eu le temps d'aller visiter des membres de la Société de Géographie, mais j'espère voir M. Maury lundi prochain et je lui proposerai une traduction et mes opuscules.

Un de mes amis, journaliste de la Nouvelle-Orléans, M. Tacou, m'a écrit pour me demander de rédiger pour son journal une correspondance politique, littéraire, scientifique. Il me priait en même temps de fixer mes appointements comme correspondant régulier de l'*Union*. Je lui ai fixé la somme de 200 francs par mois et je pense qu'il acceptera. Déjà j'ai commencé à lui expédier par chaque steamer de Liverpool un résumé de la situation européenne. Dans deux mois d'ici, je saurai définitivement à quoi m'en tenir.

....

Je t'embrasse, chère mère.

A toi.

ÉLISÉE RECLUS.

(1) Fézandié, ancien camarade d'Elisée au collège de Sainte-Foy.

A Elie Reclus.

Orthez. Sans date. 1857.

Mes bons,

Si vous désirez que votre lettre me parvienne jeudi matin, car je vais partir ce jour-là pour Laroche et Paris, en passant par les dunes des Landes, vous feriez bien de m'écrire pour faire cesser mon anxiété à propos de X.

Je ne me suis pas ennuyé pendant ces quinze jours que je viens de passer à Orthez; la vie est tout à fait originale dans la maison paternelle et, grâce aux sœurs et à Mme P., j'ai pu parler quelquefois selon l'abondance du cœur.

Tout s'en va à vau l'eau, dissidence, religion, morale, les livres circulent avec une complète liberté dans la maison. Maman trouve une de ses filles lisant *Mlle de Maupin* et, sans se douter de rien, feuillette indifféremment ces pages. Une autre fait un cahier de

vers, et le premier morceau qu'elle y insère est celui d'Alfred de Musset :

O Christ, je ne suis pas de ceux que la prière
Dans ton temple muet amène à pas tremblants.
Je ne suis pas de ceux qui vont à ton Calvaire
A genoux sur le sol baiser tes pieds sanglants !

La petite Ioana (1) se permet de faire des allusions diaphanes à l'amour et aux amoureux, et je puis, en guise de chapitre du soir, lire sans impunité des phrases impies de Toussenel, adressées à l'être profondément immoral qu'on appelle Dieu !

Maman a vieilli, sa tête s'est rapetissée. Elle est très bonne pour moi, très confiante...

Quant aux autres membres de la famille, tu les connais : il te reste à admirer Pierre Bicaton, domestique idéal, comme mon père seul peut en avoir. Loin de nous servir,il nous patronne : au jour de l'an il envoie des cadeaux aux enfants ; en me voyant, il s'est jeté à mon cou et m'a tiré la barbe. Il travaille aussi peu que possible et gronde ceux qui ne font pas son ouvrage. Un jour, mon père, pour l'exhorter à l'ouvrage d'une manière délicate, prit un rateau pour nettoyer les allées du jardin. Sans peur et sans reproche, Bicaton va droit à mon père et l'encourage dans sa vertueuse occupation. « C'est bien, c'est très bien, monsieur Reclus; vous faites cela beaucoup mieux que moi, continuez. » Et il contemple mon père d'un air souriant et naïf.

Les Orthéziens sont de mieux en mieux : ayant le Gave chez eux, ils s'en vont chercher de l'eau pour leurs fontaines au monument du Général Foy, aux

(1) Ioana, la plus jeune sœur d'Elisée.

sources du Caseloupoup. La population diminue rapidement : il n'y a plus que quatre mille huit cents habitants ; à Salies où il y a eu neuf mille habitants, il n'y en a plus que deux mille cinq cents.

En 1855, il n'y avait pas une batteuse dans l'arrondissement. Aujourd'hui, il y en a six, battant environ six mille hectolitres de froment.

L'année prochaine, il y en aura douze.

Je vous aime,

ELISÉE.

A Elie Reclus.

Sans date. 1857.

Amis,

Le voyage des Landes que j'ai fait avec Onésime a été l'un des plus instructifs de ma vie... J'ai vu les dunes dans toute leur magnificence, celle d'Aldos haute, puissante, inexorable, qui de sa masse de sables recouvre un port, une ville et des campagnes, celles de Mimizan, qui entourent la ville comme une falaise circulaire et n'ont pu être arrêtées qu'après avoir déjà enseveli nombre de maisons.

Jamais non plus je n'ai vu la mer si belle qu'à la barre de l'Adour et à celle du vieux Boucau. Vue du haut d'une dune, la mer semblait un tournoiement du Niagara. Là, aussi loin que l'œil pouvait les atteindre, les vagues blanches se poussaient, se dressaient l'une contre l'autre et s'écroulaient par une succession de cataractes. A chaque nouvel écroulement des flots, un espace de plus de cent mètres de large se couvrait d'une eau blanche comme le lait, puis aussitôt la vague se ramenait sur elle-même et se redressait pour prendre

un nouvel élan. Chaque coup de mer arrachait le sable du fond et nous avons vu deux vagues remplacer une dune assez profonde par une petite presqu'île d'un hectare de superficie. L'écume s'amoncelait sur les bords comme un champ de neige et le vent la faisait envoler par tourbillons blancs, de sorte qu'il était souvent difficile de distinguer les vols des goélands et ceux des flocons. Puis c'étaient des fumées, des brouillards d'eau brisée qui éclataient, tourbillonnaient, s'évanouissaient dans le vent et se confondaient avec les nuages déchirés suspendus sur la mer. L'Adour s'avançait petit et tranquille au devant de cette mer rugissante et l'on voyait son eau verte monter lentement de vague en vague au dessus de toutes les cataractes d'écume... C'était bel.

L'ancienne embouchure de l'Adour devait être encore bien plus magnifique que l'embouchure actuelle: Large de deux kilomètres au moins, retenue par de hautes falaises de sable, elle était vraiment digne de donner passage à un grand fleuve. Louis de Foix nous a rendu un mauvais service en forçant l'Adour de se jeter dans la mer près de Bayonne.

Ecrivez promptement...

En souvenir de moi, aimez-vous bien tous les trois.

Salut, mes bons

ELISÉE.

A sa Mère.

Paris. Sans date, peut-être février 1858.

Chère mère,

Nous n'avons pas le droit de nous plaindre de ton long silence, car nous aussi sommes restés bien longtemps sans te donner signe d'existence, mais notre vie est si calme et uniforme que les semaines s'écoulent pour nous avec autant de rapidité que les jours ; nos habitudes sont tout à fait bourgeoises, et c'est à peine si nous nous apercevons de la marche du temps.

Aucun changement n'a encore eu lieu dans notre position. Je donne toujours des leçons chez M. Fézandié, mais je n'ai trouvé encore qu'une seule leçon particulière de géographie à donner par semaine. On me la paie 5 francs le cachet, de sorte que j'ai à la fois le plaisir de m'occuper de géographie et d'aider à faire bouillir la marmite.

J'ai fini depuis longtemps le travail de géographie dont je t'avais parlé, et j'ai été le présenter à M. Malte-brun, secrétaire de la Société de Géographie. Celui-ci m'a fait inscrire sur l'ordre du jour pour lire quelques

fragments de mon travail, et, quand M. de Silva, ambassadeur du Brésil à Londres, M. Varnhagen, ambassadeur à Madrid, auront fini leur lecture, j'espère que mon tour viendra. Quand j'aurai les 60 francs nécessaires pour payer mon diplôme de membre, j'ai l'intention d'entrer dans la société, et, grâce à l'appui de M. Maltebrun et de M. Maury, je suis à peu près sûr d'y entrer. Là, j'aurai l'avantage d'avoir à mon service une bibliothèque géographique admirablement fournie, de pouvoir consulter les cartes et les plans de tous les savants et de suivre d'aussi près que possible tous les mouvements de la science. Voilà, chère mère, mes rêves d'ambition : tu vois que c'est une ambition peu agressive. M. Maltebrun m'a aussi demandé un travail sur la Sierra Nevada de Sainte-Marthe, pour ses *Annales* de Géographie, et M. Hachette m'a dit que, dans huit ou dix mois, il serait assez disposé à publier le récit de mes voyages ; maintenant, il a trop d'affaires sur les bras pour s'occuper de cette publication. Pourvu que je ne me laisse pas dominer par la paresse, je crois que, tôt ou tard, je trouverai les moyens de gagner quelque chose en écrivant. Pour le moment, je donne ma prose, je ne la vends pas encore.

Nous sommes très casaniers, tellement que je ne connais pas encore Paris, si ce n'est l'extrémité ouest, où nous habitons. Je n'ai pas encore été faire une seule course à la campagne, ni à Saint-Cloud, ni à Sèvres, ni à Saint-Denis, et, d'ailleurs, il fait si froid que lorsque je suis sorti j'ai hâte de venir me chauffer les tibias devant un bon feu.

Nous allons quitter notre délicieux logement : on nous a encore augmenté notre loyer ; nous payons maintenant 600 francs de rente.

J'espère qu'on n'a pas fait d'arrestations à Orthez (1). Donne-nous des renseignements à cet égard, je te prie.

Nous t'embrassons, chère mère. Nous envoyons notre affection à notre père et à la famille.

Ton fils

ÉLISÉE.

(1) Allusion aux tracasseries policières, consécutives à l'attentat d'Orsini.

Les principales difficultés de l'installation d'Elisée à Paris étaient presque vaincues, grâce à ses infatigables recherches, aux connaissances sérieuses qui firent accueillir ses premiers travaux comme une bonne aubaine, car rares étaient encore les voyageurs et géographes voyant et jugeant de haut, présentant leurs observations dans la belle forme concise qu'il leur donna tout de suite, grâce aussi, il faut le dire, à sa cohabitation avec Elie, assuré du gagne-pain par une modeste place dans le secrétariat du Crédit Mobilier.

« Cette institution financière avait de très hautes prétentions. Les deux frères Isaac et Emile Péreire qui la dirigeaient, se considéraient comme les continuateurs pratiques du socialisme saint-simonien ; ils voulaient faire grand et réaliser cette union prônée du travail, du talent et du capital qui, d'après Saint-Simon, devait ramener à jamais l'harmonie parmi les hommes, prétentions qui n'eurent d'autre résultat que celui de grouper en un même établissement de Paris de vénérables épaves des écoles socialistes et des penseurs éminents, parmi lesquels les frères Reclus trouvèrent des amis, peut-être même des collaborateurs pour des entreprises futures.... »

Elisée pouvait donc se marier sans appréhensions du lendemain, et ce fut à Sainte-Foy qu'il alla chercher sa femme, jeune et belle mulâtresse, entrevue autrefois

pendant ses années de collège et dont il avait gardé le souvenir. Elle était fille d'un négociant de Bordeaux et d'une Sénégalaise de la tribu des Peul, et avait été élevée en France par sa grand'mère. Ce mariage, tout à fait selon son cœur, car Elisée ignorait les préjugés de races et les combattait par la parole et par l'exemple, ce mariage ne rompit pas l'union des deux frères, qui se bornèrent à prendre un plus vaste appartement et continuèrent leur vie de famille, interrompue seulement par les fréquents voyages d'Elisée qui ne terminait pas un itinéraire sans l'avoir parcouru, ne décrivait pas un site qu'il n'eût préalablement visité.

A Elie Reclus.

Sans date. Décembre 1858.

Amis,

Le mariage aura lieu lundi dans la soirée, et mardi à cinq heures, nous filons. Attendez-nous jeudi soir. J'ai échappé au contrat. La scène a été excellente. On m'avait dit que le contrat était nécessaire pour régulariser les ventes du Sénégal et, moi, je me résignais comme un mouton qu'on va tondre. On introduit G. qui me serre la main avec une gravité sereine et commence à expliquer la nature de l'acte à dresser. J'écoute avec attention l'honnête sire parlant de communauté par acquêts, de meubles et immeubles et nous exposant, avec une charmante précision, que le contrat de mariage n'a d'autre utilité que de sauvegarder les intérêts du mari contre la femme et les intérêts de la femme contre le mari. Mais les ventes du Sénégal peuvent-elles se faire sans contrat? — Oui, l'acte de mariage en tiendra lieu. — Alors nous n'avons pas besoin de contrat? — Mais je vous ferai observer que le maire écrira en grosses lettres que les époux n'ont pas été fiancés. — Eh bien !

nous lui dirons de souligner ses grosses lettres ! — Ah ! ne pas se fiancer, c'est bien grave ! Savez-vous que si vous faites un héritage, si on vous laisse 6.000 francs par exemple, vous en perdrez trois mille qui passeront à votre femme? Savez-vous cela? — Les perdre ce sera les gagner ! Je lui dirai de prendre les trois mille autres. — Ah vraiment ! Et le pauvre homme était ahuri, consterné, il voyait le contrat s'envoler à grands coups d'aile.

Le tuteur vient à son secours en faisant observer que l'un de nous peut mourir et laisser l'autre dans la misère. — Alors nous faisons notre testament, dis-je et nous n'avons pas besoin de contrat ; je n'ai rien, mais je vais écrire sur une feuille de papier que je lègue tout à ma femme. En même temps, Clarisse s'écrie qu'elle va aussi écrire ses dernières volontés et léguer tout à son mari. Le tabellion n'y tient plus ; il se lève, bouche béante, cheveux hérissés, œil arrondi par la stupeur. Et moi je le raccompagne jusqu'à la porte en le félicitant de son explication lumineuse. Quant au tuteur, il était enchanté et me serrait la main. Ah ! vous êtes un bon jeune homme, et moi aussi, je suis un homme de la nature, un homme de la nature. Etc., etc.

À sa Mère.

Paris, 16 décembre 1858.

Très chère mère,

Clarisse et moi sommes arrivés à Paris depuis mercredi soir. Notre voyage a été parfaitement heureux et maintenant nous sommes très bien installés.

D'ailleurs, tout va bien. On me fait espérer que, dans quinze jours, je pourrai entrer dans mon bureau de la maison Hachette : c'est à la fois un plaisir et la régularisation de mes travaux : c'est une *case*.

Nous allons tous bien.

Je t'embrasse, chère mère.

Elisée Reclus.

A sa Mère.

Sans date. 1859.

Ma chère mère,

Il s'est passé déjà de longs mois depuis que nous avons eu le bonheur de recevoir une lettre écrite de ta main et, n'ayant vu dans ces derniers temps personne qui pût nous renseigner sur votre compte, nous ignorons complètement ce qui se fait dans la maison paternelle. Vous êtes en bonne santé, votre silence même me le prouve, mais les mille petits incidents de la vie, les voyages, les va-et-vient, les projets, les espérances, les regrets, les joies intimes, toutes les diverses péripéties de la barque de famille nous sont parfaitement inconnus. Une mer, plus profonde que l'Atlantique, coule entre nous, le silence. Souviens-toi, je te prie, chère mère, qu'il suffit de quelques mots écrits à la hâte pour jeter un pont sur cet abîme.

Je t'envoie mon second article sur le Mississipi : pour le faire entrer dans la *Revue des Deux-Mondes* (1),

(1) Premier article : *Le Mississipi et ses bords, Etudes et souvenirs* (15 juillet 1859) ; 2e article : *Le Mississipi et ses bords* (1er août 1859).

j'ai supprimé beaucoup de détails trop scientifiques qui trouveront leur place dans d'autres recueils, et j'ai ajouté de petits détails de mœurs. Le Directeur de la Revue m'a demandé d'autres articles que je tâcherai de lui donner.

Je pars après-demain pour Brême, Hambourg, Kœnigsberg, Berlin, Dresde, la Suisse, le mont Blanc et le mont Iseran. Au retour je prendrai Clarisse à Sainte-Foy et j'irai visiter ma grand'mère.

Nous allons très bien... Bébé Paul (1), commence à produire des sons qui, sans être un langage compréhensible pour nous, n'en sont pas moins pour l'enfant de véritables discours.

Nous t'embrassons de cœur ainsi que mon père et mes sœurs.

ELISÉE RECLUS.

(1) Le fils d'Elie.

Aux Elie Reclus.

Stettin. Sans date. Août 1859. Mardi soir.

Depuis Cologne, je suis absolument sans nouvelles de vous et de Clarisse, aussi suis-je parfois bien mélancolique à votre sujet. Voir tous les jours des milliers et des milliers de figures indifférentes appartenant à des Juifs, à des Allemands, à des Polackes, à des Wendes, entendre jargonner dans tous les dialectes et dans tous les patois les plus laids du nord, et ne pas savoir si les visages de mes amis sont toujours joyeux et en bonne santé, si leur voix est toujours heureuse, avouez que cela est un peu dur, et ne m'en veuillez pas d'avoir quelque anxiété : le bébé avait un peu mal de gorge lors des dernières nouvelles que j'en ai reçues, a-t-il de nouveau retrouvé sa petite voix cristalline? Noémi a-t-elle aujourd'hui ses yeux brillants ou ses yeux sans flamme, des joues de névralgie? Elie a-t-il enfin son congé, et vous préparez-vous à prendre votre volée vers quelque plage bien soleilleuse? Evidemment, je trouverai à Berlin, ou peut-être à Dresde, une lettre qui me renseignera parfaitement sur toutes ces choses. Une bonne partie de mon être ne vit plus et je ne puis en

aucune occasion jouir complètement tant que ma vie est ainsi scindée : une moitié court la pretentaine, je ne sais où, du côté de Rugen, de Swinemunde, de Breslau, que sais-je? tandis que l'autre moitié est restée en France, mais, comme dans un rêve, attendant toujours le moment de son réveil.

Dans tout notre voyage, nous (1) n'avons encore vu, sauf quelques petites fadaises intéressantes ici et là, qu'une chose véritablement belle : l'île de Rugen; les rochers de Stubbenkammer ont de beaucoup dépassé mon attente. La forêt de hêtres de la déesse Hertha recouvre toute la partie orientale de l'île jusque sur le bord même de la falaise. Celle-ci est déchirée par des ravins et bordée par des talus d'éboulement où croissent des arbres magnifiques. Les pyramides ou les aiguilles de craie jaillissent donc d'une mer de verdure et se dressent jusqu'à une hauteur de plus de cent mètres. Au-dessous des rochers et des arbres qui en entourent la base, la mer se brise sur d'énormes rochers de granit portés en hiver par la débâcle des glaces. Quand nous avons vu ce promontoire, les vagues étaient furieuses et les arbres se tordaient sous le vent.

Au point de vue géographique, les dunes de la mer du Nord, les grandes plaines marécageuses du Hanovre, les prairies inondées de l'embouchure de l'Oder ont bien leur intérêt, mais elles ne m'ont offert rien d'imprévu, et sous le rapport de la beauté, la moindre colline des environs de Paris leur est supérieure.

J'ai eu très souvent l'occasion de causer politique avec les gens du crû. Tous, presque sans exception,

(1) Il voyageait avec un cousin, Ernest Ardouin, médecin, mort très jeune d'une piqûre anatomique.

étaient franchement italiens, garibaldistes, anti-autrichiens, et tous protestaient l'avoir été, avant et pendant aussi bien qu'après la guerre. La grande accusation qu'ils portent contre Bismarck est non pas d'avoir troublé le repos du grand *Schnarcher* (1), mais d'avoir trahi la cause italienne. Partout où je suis entré en conversation, ce sentiment-là s'est manifesté avec une telle unanimité que je n'ai pu m'empêcher de croire à sa sincérité. Les journaux sont tellement habitués à tirer leurs inepties des régions officielles, ils en sont venus à ignorer tellement le peuple qu'ils n'ont plus aucune idée du courant de l'opinion publique. Ils nous disaient que le nord de l'Allemagne se prononçait pour le saint empire Romain et l'asservissement de l'Italie, et ce nord de l'Allemagne ne se composait que du prince régent et du parti des chevaliers.

Bien que les Allemands du nord aient vu clair dans cette affaire de l'Italie, ce n'est pas une raison pour que j'espère le moins du monde un mouvement sérieux de leur part dans le sens de la liberté. Ils voient parfaitement ce qui est bien, mais ils ne le font pas ; pour eux l'Autriche et Napoléon sont l'hyène et le chacal ; la bureaucratie, une bande de vautours ; le Bundestag, le Zollverein, de vieilles chaînes baroques. Ils le voient et ils en rient, mais ils obéiront toujours, car ils aiment la servitude. Il y a tant de noblesse, tant de générosité, tant de *biederkeit* (2) à faire hommage à un roi idiot (3)

(1) Ronfleur.

(2) Loyauté.

(3) Le roi de Prusse, Fréd. Guill. IV, était notoirement atteint de maladie mentale.

de son intelligence, de sa fortune, de son avenir ! Soyons d'autant plus fidèles que nous connaissons le faible de la royauté. C'est là le comble de la grandeur d'âme !

Je vous embrasse, mes amis.

ELISÉE.

Aux Elie Reclus.

Berlin. Sans date. Août 1859.

Mes excellents,

Je désire vivement que ma lettre ne vous trouve pas à Paris et qu'à l'heure où le facteur sonnera, vous soyez dans les flots de la Manche, occupés à faire des brassées. Si vous n'alliez pas prendre un peu de bon temps quelque part dans les forêts ou sur les falaises, vous me donneriez un vrai remords de voir tant de choses : il ne faut pas que je sois le seul à écarquiller les yeux, à ouvrir les poumons, à respirer et à jouir.

Depuis ma dernière lettre, nous avons vu Furstenstein dans le Riesengebierge, Dresde et la Suisse saxonne, les amis Dugerdil et Armin Früh. Furstenstein est un énorme chaudron creusé dans la montagne et semblable au cratère d'un volcan. Seulement ses parois sont de granit et revêtues d'arbres magnifiques. Les collines de la Suisse saxonne sont peut-être les plus curieuses que j'ai jamais vues ; je crois qu'elles tirent leur grandiose surtout de la comparaison qu'on établit

forcément entre leurs tours, leurs citadelles, leurs bastions et les ouvrages de l'homme. C'est au pont de la Bastei que les superpositions de tours nous ont paru le plus gigantesques. C'est bien là cette Babel démesurée dont parle Victor Hugo dans son feu du ciel. Nous avons gravi le Lilienstein, la colline la plus élevée de toute la contrée, puis nous avons monté sur la terrasse de la Bastei, et de là nous sommes redescendus par l'Ottenwalder Grund, étroite fissure entre deux parvis de quatre-vingts mètres de haut. Cette fissure est même en trois endroits complètement voûtée par des blocs retenus entre les deux murailles du roc ; des sapins se balancent sur le tout : c'est à peine si l'on aperçoit un petit lambeau carré du ciel, des gouttelettes tombent de la voûte humide avec la régularité d'un balancier.

Dugerdil est devenu plus gros, plus mou et, par suite de son long célibat compliqué de pédagogie, beaucoup plus occupé de sa propre personne. C'est toujours un Samson qu'une brebis pourrait tondre. Il a toujours une poigne à assommer un bœuf, une chevelure à tisser des cordages de navires, mais à quinze degrés de chaleur déjà, il devient poussif et change cinq fois de chemise par jour. A force de douceur, il a pris une voix flûtée et imperceptible à laquelle se mêle parfois, quand on l'excite, un rire sonore comme le bourdon d'une grosse cloche. Il ne sait plus rien penser, ni faire, ni vouloir. « Que faut-il faire, partir, rester, se marier, retourner en Suisse, se lancer dans la littérature, dessiner ? » Il est pieux et sait qu'il a tort, il est monarchiste, mais il se croit républicain. Il a toute la faiblesse morale d'un Hercule ou d'un Samson, mais il n'a pas eu comme ceux-ci son Omphale ou sa Dalila.

Armin m'a reçu avec enthousiasme: *Ach! du altes Haus, treue Seele* (1), et il me tapait sur l'épaule, sur la cuisse, sur le ventre. Immédiatement, il a fallu *kneipen gehen* (2), car sans *Kneipe*, la manifestation, la tendresse d'un Allemand ont toujours quelque chose d'incomplet, rien n'est doux, à ce qu'il paraît, comme de plonger son museau dans une grande choppe et de faire déborder l'écume sur ses joues tout en regardant *ein gemuthliches altes Haus wie den Elisée Reclus aus Paris* (3). Plusieurs politiques de renom étaient attablés en même temps que nous et, comme de juste, il a fallu ricoiner les vieilles ricoines. Comme de juste aussi, on s'entendait pour mépriser les Français et pour s'honorer soi-même. Oui, disait triomphalement l'un d'eux, la différence entre les Français et nous, c'est que vous obéissez à un maître parvenu, tandis que nous, au moins, nous obéissons à des maîtres de vieille souche. C'est cela, ajoute ironiquement Armin vous n'avez qu'un simple baudet, mais les Allemands ont des baudets de race, *angestammte Eseln.*

Cependant, il m'a semblé que tout n'était pas mort en Allemagne comme en France : il est certain qu'on s'y occupe encore beaucoup d'art et de sciences. Cela provient sans doute de l'adaptation facile de l'Allemand à tous les milieux qui l'entourent. Là où le Français mourrait, il trouve encore de l'air vital, il végète assez bien dans le fumier. A ce peuple panthéiste, toute divinité est bonne : pourvu qu'il adore, que ce soit le roi Cliquot ou bien la Liberté, n'importe ! Ses

(1) Ma vieille branche ,âme sincère.

(2) Aller boire.

(3) La bonne vieille branche de Parisien, Elisée.

yeux se mouilleront toujours de larmes sincères.
J'ai reçu aujourd'hui vos lettres.

Voici mon itinéraire supposé à partir du 5 septembre.

5 Wurzbourg.
6 Francfort.
7 ...?
8 Strasbourg.
9 Walsdhut.
10 Berne.
11 Interlaken...??

En tout cas, envoyez-y les lettres d'avance. Elles peuvent m'attendre, tandis que je ne puis les attendre.

Parlez-moi de Bébé.

A vous,

ÉLISÉE.

A Elie Reclus.

Gap, 29 septembre 1859.

Depuis ma dernière lettre, mes pérégrinations ont été nombreuses, si nombreuses que j'ai hâte de rentrer au bercail et de savourer notre amitié dans la paix et la tranquillité de notre vie intime. Vous savez sans doute que nous n'avons pas trouvé Hickel à Interlaken, et qu'il n'a pas eu le plaisir de nous faire les honneurs de ses montagnes. Aussi nos promenades se sont-elles bornées à l'ascension du Pilate, du Faulhorn et de la Wengernalp.

C'est beau ! Que puis-je dire de plus. Au-dessus des pâturages de la Wengernalp, dont on peut apprécier déjà l'énorme hauteur par le bleu vaporeux qui recouvre la vallée de Lauterbrunnen, se dressent les trois colosses (1), tout couverts de glaciers qui descendent en cataractes sur leurs flancs. Ils sont là si près qu'on croirait pouvoir les toucher de la main, et cependant ils remplissent tout l'horizon, sortent des profondeurs de la terre et montent jusqu'au ciel. Ce

(1) Jungfrau, Mœnch et Eiger.

qui me frappe cependant dans les trois gigantesques sœurs, ce n'est pas tant la hardiesse de leurs cimes et de leurs rochers ni l'immense entassement de leurs glaces, mais c'est plutôt leur grâce impossible à décrire, leur merveilleuse coquetterie. Avec quel charme n'ont-elles pas jeté leurs draperies et leurs guirlandes de neiges, avec quelle suavité leurs rochers, hauts de cinq cents mètres, ne se soulèvent-ils pas hors de l'étendue blanche, pour faire briller leurs têtes roses à la lumière du soleil ! Le tout est animé d'un mouvement rythmique comme les flots de la mer : on s'attend presque à voir s'agiter de nouveau ces énormes vagues comme aux jours où elles roulaient sur la terre en fusion. De temps en temps, d'énormes blocs se détachent du glacier, se brisent en bas sur les rochers et se transforment en un vaste nuage de poussière neigeuse. Ce nuage est presque dissipé quand on entend tout à coup la formidable voix de l'avalanche, semblable à celle de la foudre, non seulement par les échos et par les roulements lointains mais aussi par les déchirements de l'air secs et stridents. En entendant cette voix, il est difficile de ne pas se dire que c'est la montagne elle-même qui hurle et gronde ainsi. C'est bien beau. Ne me considérez-vous pas comme traître à l'amitié de voir toutes ces choses, tandis que vous, mes bien aimés, restez à Paris? D'après la teneur de votre dernière lettre, je n'ose pas même être sûr que le rêve de la forêt de Sénart se soit réalisé.

La mendicité des Bernois dépasse la limite du croyable. Derrière chaque rocher, au coin de chaque bois, des gaillards herculéens apparaissent tout à coup et, dans leur charabia trilingue, veulent s'imposer comme guides : on les prendrait plutôt pour des bandits.

Devant chaque grand rocher, et certes il n'en manque pas en Suisse, est installé un montagnard à l'extrémité d'un immense cor, prolongé d'une grande table d'harmonie en bois. Dès que le voyageur paraît, il est assailli par tous les échos du rocher dont l'harmonie plaintive dit clairement : Donnez-moi dix sous ! Donnez-moi dix sous ! Puis des gamins s'accrochent à vos jambes, vous ferment et vous ouvrent des barrières, vous ôtent les touffes d'herbe de dessous les pas, traduisent le ranz des vaches, donnent des explications géologiques sur le soulèvement des montagnes ; si vous avez le mauvais goût de ne pas payer leur exubérante servilité, ils se redressent et vous traitent de voyageur sans le sou. Encore n'ai-je parlé que de ceux qui prétendent rendre service pour service, mais combien de mendiants qui demandent purement et simplement ! Le premier que nous avons vu en Suisse était vraiment effroyable, et son image me poursuit encore. C'était un nabot à la tête énorme, sillonnée de grandes escarres, ses yeux ronds brillaient d'un éclat gras sous une forêt de sourcils ; sa large bouche ricanait d'un rire féroce, ses vêtements massifs, et d'un brun sale comme sa peau, semblaient faire partie de son corps. Dès qu'il nous vit, il se précipita vers nous en grognant comme un tapir et tendit ses deux mains réunies en forme d'écuelle, nous y laissâmes tomber notre sou avec frayeur.

Je pense être le 24 à Sainte-Foy.

La suite de mon histoire à nos réunions du coin du feu.

Votre frère.

ELISÉE.

A sa Mère.

Sainte-Foy, 30 septembre 1859.

Ma très chère mère,

Je suis revenu depuis quelques jours de mon très long voyage à travers l'Allemagne du nord, la Suisse, la Savoie et le midi de la France. J'ai vu beaucoup de pays qui m'ont vivement intéressé, entre autres, les côtes de la mer du Nord, Rugen et ses falaises, le Riesengebirge, la Suisse saxonne, le Thuringer-Wald, mais tous ces grands spectacles se sont pour ainsi dire évanouis dans mon souvenir sous la splendeur des montagnes de la Suisse. Je n'ai traversé l'Oberland qu'en courant, mais cependant j'ai eu le temps de gravir le Pilate et le Faulhorn, de passer le Brunig, de traverser le lac des Quatre Cantons, de voir Meyringen, le Reichenbach, le Giessbach, de nager dans le lac de Brienz, de me faire asperger par le brouillard du Staubbach et de gravir la Wengernalp. Certes j'ai plus vécu pendant une heure d'admiration devant les rochers et les neiges de la Jungfrau que pendant de longues semaines à Paris ou à Sainte-Foy. Je ne puis m'abandonner un

instant à mes pensées sans qu'elles me ramènent aussitôt vers ces beaux pâturages au-dessus desquels se dressent les trois colosses, le Mœnch, l'Eiger et la Jungfrau avec leurs pyramides de neige rougissant au soleil, leurs glaciers abrupts, leurs énormes parois aux saillies mouchetées de neiges et leurs avalanches dont le tonnerre se prolonge en échos lointains. Depuis que j'ai vu la Wengernalp, je n'ai plus qu'un vœu : la revoir avec des amis à mon bras.

C'est à peine si j'ai vu le lac de Genève : un lourd brouillard pesait sur sa surface et me cachait la vue des montagnes de la Savoie. Ce n'est qu'à Genève même que le nuage de pluie s'est déchiré et que j'ai pu deviner la magnificence du paysage du lac et de ses bords. Heureusement que j'aurai sans doute plus d'une fois l'occasion de revoir la Suisse, car, désormais, je me sens attiré vers elle et ne négligerai aucune occasion d'y revenir.

De Genève, je me suis dirigé vers Nîmes par le lac du Bourget, Chambéry, la Chartreuse, Grenoble, la Salette, Gap, Sisteron, Aix, Roquefavour et Tarascon.

. . . .

Nous partirons après demain pour Bordeaux où nous avons à régler quelques affaires d'intérêt, affaires où je me sentirai bien novice, puis nous irons embrasser notre grand-mère à la Roche et vers la fin de la semaine nous espérons être de retour à Paris.

Tout à toi, chère mère,

Ton Elisée.

A sa Mère

Paris, le 7 novembre 1859.

Ma chère mère,

J'ai su par Loïs que tu désirais une carte des Etats-Unis ; malheureusement je n'en possédais pas moi-même, et je n'ai pu t'envoyer qu'une petite carte insignifiante. J'ai cru te faire plaisir en t'expédiant par la même occasion quelques doubles qui se trouvaient en ma possession. Si tu voulais d'autres cartes, adresse-toi à moi, et si je les ai, je tâcherai de te les faire parvenir.

Depuis mon retour de Laroche, où nous avons été très gracieusement reçus, j'ai fait un autre voyage très agréable malgré la pluie, la boue et le vent. J'ai visité Saint-Nazaire, les Sables d'Olonne. la Rochelle et je suis revenu par Poitiers...

Nous allons bien ici. Notre bébé se dévéloppe en intelligence et en force, son gazouillis qui n'est pas encore devenu langage nous réjouit le cœur, il remplit la maison de mouvement et parfois de tapage. Nous l'ai-

mons beaucoup, mais nous tâchons de ne pas le gâter, j'espère que nous y réussirons.

Actuellement, mon frère et moi avons beaucoup de travail. Sans compter nos griffonnages au bureau, nous avons encore à écrire pour la *Revue Germanique*, la *Revue des Deux Mondes* et le *Journal des Voyages*, nouveau recueil dont le premier numéro doit paraître très prochainement. J'espère donc que tu excuseras la brièveté de ma lettre. Si tu voulais me répondre, tu me rendrais bien heureux, il y a plus de seize mois que j'attends.

Embrasse bien notre père et reçois toi-même nos baisers.

Ton fils,

ELISÉE RECLUS.

A sa sœur Louise (1), en Irlande

Paris, 1859.

Ma très chère sœur,

C'est ma plume que la communauté a choisie pour t'écrire quelques paroles d'affection. Chacun à notre tour, nous devons te dire que nous t'aimons, que nous te souhaitons bon espoir, courage et bon succès dans la guerre que tu as entreprise contre les traditions, contre les convenances, contre les mièvreries sentimentales pour devenir une fille de la liberté. Nous tous qui voulons être bons, nous sommes comme ces nageurs qui ramons contre le courant : il nous faut non seulement lutter contre l'eau qui nous entraîne, il faut aussi vaincre notre propre lassitude et nos défaillances. Tu es jeune, enthousiaste, généreuse, avance donc le plus que tu pourras, afin que la bonté et l'amour de la vérité deviennent chez toi spontanés, que tu sois parfaite sans faire au-

(1) Louise, sa quatrième sœur, alors institutrice en Irlande.

cun effort. Aucun de nous n'est autre qu'un milliardième de l'humanité tout entière ; notre action individuelle sur cette énorme masse sera donc bien minime et nous n'aurons fait progresser l'effrayante machine que d'un cran d'une petitesse infinitésimale. Nous aurons d'autant plus la satisfaction d'avoir fait notre devoir que nous l'aurons accompli par amour de la justice et que la joie du triomphe y sera rarement pour quelque chose. La vraie générosité ne demande jamais de récompense. C'est en cela que nous différons des chrétiens qui font l'usure avec le bon Dieu et qui mettent dans une balance chacun de leurs actes et les joies du Paradis. S'il nous suffisait d'agir pour remuer le monde, la vanité pourrait nous porter à être bons, mais c'est la conscience de notre devoir, le sentiment de la justice qui seuls doivent nous y pousser. Il est vrai que nous avons aussi la grande satisfaction de travailler de concert et de nous entr'aider par notre amour. Tous les progrès infinitésimaux que nous réalisons ici et là s'ajoutent l'un à l'autre, hâtent le progrès général et vont comme des gouttes d'eau grossir le grand fleuve. Fondons en nous-mêmes et autour de nous de petites républiques. Graduellement ces groupes isolés se rapprocheront comme des cristaux épars et formeront la grande République.

Tu as sans doute appris par des lettres d'Orthez ou de Poitiers comment vont les divers membres de la famille. Onésime jouit d'une meilleure santé et il doit prochainement recommencer à travailler.

Quant à notre petite communauté, elle a été plus ou moins grippée, enrhumée, enchiffrenée, attaquée de migraines et autres agréments de la vie. Bébé, grand tapageur, s'il en fut, commence à affirmer sa petite

personnalité par des grimaces, des cris d'orgueil, des gestes de Nabuchodonosor en herbe. Une chose nous chagrine : il est peureux.

A toi, ma bonne sœur.

ELISÉE RECLUS.

A sa Mère

Sans date, 1860.

Chère mère,

Comme tu le sais sans doute, il y a environ une quinzaine de jours que je suis en voyage avec Ernest Ardouin à travers glaciers, forêts, monts et vaux. Jusqu'ici le voyage s'est fait d'une manière très heureuse, si ce n'est que nous avons été écorchés çà et là dans de mauvaises auberges ; nous ne sommes pas trop fatigués ; nous portons le havre-sac sans murmurer et, le soir, quand nous arrivons dans quelque village de Savoie, de France ou de Piémont, nous faisons amplement honneur au macaroni, aux salades et aux pêches, et nous dormons d'un excellent sommeil. Quelquefois, quand mon compagnon est un peu fatigué, nous nous donnons rendez-vous dans quelque village où il se rend en voiture tandis que je m'y rends en passant à pied un col ou un sommet : c'est ainsi que j'ai fait seul l'ascension de Roche-Melon et du Mont-Chaberton ; mais nous avons gravi ensemble le mont Thabor et les glaciers

de la Grave. Grâce à la reverbération du soleil sur les neiges éblouissantes, nous y avons pris tous les deux un coup de soleil sur la figure et, pour ma part, c'est à peine si le lendemain je pouvais ouvrir les yeux ; maintenant nous changeons de peau comme les serpents, nous *sabons,* diraient, je crois, les Rochelais.

J'aime beaucoup ce genre de vie : se lever avant jour ou bien lorsque les nuages commencent à rougir un peu ; marcher au milieu des forêts, des sentiers dans les herbes fraîches de rosée, s'arrêter sur le bord d'une fontaine sous les rochers pour manger son pain et son fromage, gravir à travers les pierres qui s'écroulent et vont bondir à plusieurs centaines de mètres plus bas, se souvenir qu'on a été nourri par une chèvre en escaladant les rochers, monter sur un pic pour contempler un admirable horizon de montagnes, puis redescendre sur le gazon des pentes, quelquefois aussi sur les chemins pierreux pour gagner son dîner à la sueur de son front, tout cela me plaît infiniment. De ma maladie plus de traces, je ne sens plus ni rate ni foie, et, depuis mon départ de Paris, je suis complètement guéri. Il nous manque des livres, mais notre havre-sac est déjà bien assez lourd sans emporter une bibliothèque avec nous. Aujourd'hui ou demain nous attendons Elie (1) qui a obtenu un congé de quinze jours.

Je t'écris de Cézanne, village piémontais d'une sa-

(1) Ce fut au cours de ce voyage qu'arriva au frère aîné un fâcheux acccident. Il fit une chute dangereuse sur une pente du Glacier Noir, dans le massif du Pelvoux. Heureusement retenu par une saillie du roc, Elie fut relevé vivant. Sa main droite, cruellement meurtrie, resta paralysée pendant de longues années.

leté incomparable, situé dans une charmante position sur la route du Mont-Genèvre au pic du Mont-Chaberton (1).

Je t'embrasse, chère mère, ainsi que mon père et vous tous que j'aime,

ELISÉE.

(1) Voir *Tour du Monde*, 1860, p. 402 : *Excursions dans le Dauphiné*, par ELISÉE RECLUS.

A Elie Reclus

Figueras, 5 septembre 1861.

Mes très chers,

Me voici dans un cul-de-sac, assez embarrassé de ma personne, je redoute de m'aventurer à pied par les chemins poudreux de l'Espagne (1) où l'on cuit dans son jus comme un poulet dans le rôtissoir et, pourtant, il n'y a ni diligence ni mules pour me rendre à Castelfollet où je voudrais aller : je serai forcé de faire un détour ridicule par Gérone. N'importe, quel que soit mon embarras, dans une heure une décision quelconque m'aura tiré d'affaire.

Je me suis séparé d'avec Goy (2) après avoir eu le plaisir de voyager deux ou trois jours seulement en sa com-

(1) Voyage entrepris dans les Pyrénées françaises et espagnoles, afin de préparer le *Guide Joanne*, qui parut l'année suivante.

(2) Le pasteur et professeur Goy, de Sainte-Foy, qui voulait l'accompagner dans ce voyage, peut-être trop mouvementé pour des grimpeurs moins hardis qu'Elisée.

pagnie. Le pauvre diable avait la nostalgie, aidée d'un violent mal d'estomac, aussi son voyage a-t-il été presque triste. Le souvenir du foyer l'empêchait de jouir de la beauté des montagnes, et les plus admirables spectacles, le puissant Canigou, les vagues paisibles de la Méditerranée, le ciel profond du midi ne servaient qu'à augmenter sa mélancolie. Avant de nous quitter, nous nous sommes baignés dans l'anse de Banyuls, à l'heure même peut-être où vous nagiez dans celle de Saint-Jean de Luz, et nous nous sommes dit adieu avec émotion, lui revenant vers le foyer sacré, moi allant encore demander l'hospitalité sous des sites étrangers.

La tristesse de Goy ne m'a pas gagné plus que sa maladie, et, cependant, il me tarde de revoir des visages amis : ainsi toi, mon frère en la foi, bien que mon frère en la chair, toi ma Noémi chérie, plus que ma sœur, et le cher petit peureux (1) qui tremble devant les vagues et le marmot (2) qui sourit dans les bras de sa mère. Quant au désir profond qui me ramène vers Clarisse et Magali (3), je n'en dis rien : c'est inutile.

En France, on me prenait tantôt pour un facteur de la poste aux lettres, tantôt pour un marchand de thériaque ou d'orviétan, tantôt pour un employé des télégraphes ; à Prades on a même été assez aimable pour affirmer que j'étais le jeune premier du théâtre de Perpignan. Ici les parements rouges de ma blouse me font prendre pour un déserteur : aussi les paysans m'accueillent-ils avec sympathie ; mais avant-hier un poste tout entier avait quitté le fort de Bellegarde avec

(1 et 2) Paul et André, fils d'Elie.
(3) Magali, fille aînée d'Elisée.

armes et bagages. Les deux tiers des soldats parlent de déserter, mais ils sont retenus par l'amour du foyer, le désir de servir les vieux parents et l'idolâtrie du coin de terre qu'ils recevront en héritage.

Le vôtre,

ELISÉE.

A sa Mère

Sans date. Paris. 1861.

Ma très chère mère,

J'éprouve un très grand plaisir à t'envoyer mon premier ouvrage littéraire : c'est la reproduction de mes articles de la *Revue des Deux Mondes*, considérablement modifiés et augmentés d'une soixantaine de pages (1). Je désire vivement que ce livre te plaise : tu sais combien ton suffrage m'est précieux.

Bientôt je vais m'occuper d'un autre ouvrage plus considérable, un traité de géographie physique en plusieurs volumes avec planches et cartes. M. Hachette m'a promis de le publier et s'offre à passer un traité avec moi dès que je lui aurai fourni le plan de mon livre (2). Ce travail sera, je pense, l'œuvre sérieuse de ma vie : depuis dix ans j'amasse des matériaux et j'emploierai probablement plusieurs années à le rédiger.

(1) *Le voyage à la Sierra Nevada*, Bibliothèque des Chemins de fer, 23 mars.

(2) *La Terre*, parue en 1867,

Dernièrement j'ai eu l'occasion de parler de la mer et de ses courants devant un assez nombreux auditoire duquel faisaient partie MM. Michelet, Carnot, Legouvé, J. Simon et Pelletan. Malheureusement, j'ai été beaucoup plus intimidé que je ne m'y attendais et j'ai un peu pataugé : j'espère avoir l'occasion de prendre bientôt ma revanche.

Tu sais par Onésime qu'il a trouvé de l'ouvrage à son arrivée. M. Joanne semble content de lui ; quant à M. Garnier, il en est ravi et il n'a pas tort, car Onésime a fait à ses cartes d'excellentes corrections et additions. Une seule chose pourrait nous faire regretter l'arrivée de notre frère : l'absence de nouvelles directes de ta part. Je t'en prie, ne nous enlève pas ce bonheur que tu avais la bonté de nous donner de temps en temps.

Tu as reçu le portrait d'Elie sans doute. Nous avions l'intention de t'envoyer tous les nôtres par la même occasion ; mais l'état de notre bourse nous a empêchés de nous procurer ce plaisir.

Toute la famille va bien. Paul commence à déchiffrer quelques lettres ; Magali fait ses dents et s'essaie à prononcer papa. La grossesse de Noémi ne la fatigue pas trop.

A toi, chère mère et à mon père nos vœux les plus sincères.

ELISÉE.

A sa Mère

Sans date. Paris. 1862.

Chère mère,

Outre la lettre que nous avons reçue de toi, il y a huit jours, nous avons reçu, encore par un tiers, d'excellentes nouvelles sur votre santé et nous espérons que rien de fâcheux ne sera survenu dans l'intervalle : aux peines morales que nous avons la douleur de vous voir éprouver trop souvent, il est bon qu'il ne vienne pas se mêler de souffrances physiques ; s'il nous était permis de joindre notre part à la vôtre, il est certain que vous ne souffririez jamais.

Notre petite vie continue à suivre son train bourgeois et tranquille. L'enfant est dans un florissant état de santé et les remèdes homœopathiques que lui donne M. Jahr ont jusqu'à maintenant guéri les désagréments inévitables dans les premiers jours de la vie. L'enfant n'a pas encore beaucoup de physionomie, il est encore assez laid, mais sa figure se forme visiblement (1). Mon

(1) Il s'agit de Jeannie, la seconde fille d'Elisée.

Guide des Pyrénées est à peu près terminé, et maintenant j'ai à faire la partie la plus ennuyeuse du travail ; c'est-à-dire à revoir le manuscrit, à corriger les épreuves par trois et quatre fois, à effacer, ajouter, retrancher. J'espère que j'aurai fini vers la fin du mois et que l'ouvrage paraîtra vers le 15 juillet. J'aurai alors un peu de répit pour aller jouir de la belle verdure. Un petit voyage me fera certainement du bien : maintenant je suis tellement habitué au mouvement que je dépéris quand je reste au même endroit, le changement d'horizon est devenu un besoin pour moi.

Dernièrement j'ai lu devant les membres de la Société de Géographie un travail qui a paru faire plaisir, du moins le Président s'est cru obligé de m'adresser des félicitations. Je vais continuer à lire pendant quelques séances. Quand j'aurai 72 francs de reste, je me ferai admettre au nombre des membres afin de jouir de la magnifique bibliothèque et des superbes cartes de la Société.

Il est très probable qu'Elie va passer du bureau du Contentieux dans celui des Chemins de fer autrichiens où il aura moins de fatigue, de meilleurs appointements et un chef de bureau beaucoup plus agréable. Ce changement dans sa position aura probablement lieu au mois d'août, et mon frère pense qu'en même temps il pourra obtenir un congé pour aller faire un petit voyage avec moi. Il est certain que, par simple devoir d'hygiène, il faut quitter Paris au moins pendant un mois.

Nous t'embrassons ainsi que notre père. Salut à toute la famille et aux amis.

ELISÉE.

A Mme Elie Reclus

Sans date. Saint-Tropez, samedi matin. 1862.

Ma chère Noémi,

Nous sommes dans un village des plus immondes de la France et en face de l'un des paysages les plus splendides des bords de la Méditerranée. Les rues à peine assez larges pour laisser passer deux hommes de front sont remplies par des détritus de fucus et de poissons ; des passages qui servent aussi d'égoûts s'enfoncent sous de sombres arcades et quand on y pénètre on se demande avec effroi si l'on reverra la lumière. Mais la nature, qu'elle est belle en revanche ! Des rochers, des montagnes lointaines disposées sur plusieurs plans d'un azur de plus en plus vaporeux, un golfe uni comme un lac, des bateaux pêcheurs, des pins parasol qui se penchent au-dessus de l'eau, des ruines qui se dressent sur les escarpements, toutes ces choses composent un délicieux paysage. Il ne manque qu'un peu de fumée dans un coin du tableau pour que nous pensions être sur les bords du golfe de Naples. Et partout sur ces bords enchantés nous retrouvons le même spectacle.

Nous l'avons vu à Hyères, nous le verrons à Fréjus, à Cannes, à Menton. Et ne faut-il pas que je contemple toutes ces belles choses avec un remords au cœur, celui de ne pas vous avoir pour compagnons ? J'admire toujours avec une pointe de tristesse. Je ne sais pas admirer d'une manière complète de crainte de paraître trop égoïste.

. . . .

Nos plans de voyage se précisent un peu plus. Il est probable qu'une fois arrivés à Gênes, la société se dissoudra. Ardouin prendra son vol vers Florence, Milan et les lacs, tandis que, Mme Ermance (1) et moi, nous reviendrons par la Corniche et le col de Tende vers les vallées vaudoises. Mme E. veut contempler les pays où ses ancêtres ont vu le jour. Là, je dois la quitter pour revenir par le mont Cenis. Elle partira plus tard se dirigeant vers Genève.

J'attends une lettre de vous à Cannes : je l'y trouverai, n'est-ce pas ? Parlez-moi de la bonne vie journalière de là-bas... Nous serrons la main aux amis.

Ton frère,

ELISÉE.

(1) Mme Ermance Trigant, amie des Grimard et, par ceux-ci, des Reclus, prisait fort les voyages et se joignait souvent à Elisée et à ses amis en camarade très accommodante.

A Mme Elie Reclus

Nîmes, Sans date, samedi soir. 1862.

Ma bonne Noémi,

Combien de fois j'eusse désiré t'écrire pour te parler de mon affection et te faire part de mes impressions diverses sur les mille choses que je voyais et que j'entendais ; mais, en premier lieu, j'ai été arrêté par l'idée que tu habitais Sens, puis quand j'ai su que tu étais restée à Paris, j'avais déjà tant à te dire que je ne savais par quel bout commencer. J'ai, dans les cahiers de ma mémoire, bien des faits, bien des historiettes à vous raconter, mais le temps passe et de toutes ces conversations idéales que j'ai tenues avec vous, de toutes ces causeries silencieuses que nous avons eues ensemble au milieu des neiges, sous les mélèzes et sur le bord des torrents, il ne restera sans doute que de bien faibles échos pour le jour du revoir. Toutes ces bonnes paroles, que j'avais enfermées dans le bon trésor de mon cœur pour vous les répéter en vous embrassant, ne seront jamais prononcées ; elles seront perdues comme les objets qu'on serre précieusement dans un coffret et qu'on

cache avec mystère; ensuite on les cherche inutilement et on ne les retrouve plus.

N'importe, chère sœur, vous accueillerez Elisée taciturne avec autant de tendresse et de joie que vous pourriez accueillir un Elisée bavard et, pour ma part, je n'aurai pas besoin d'avoir la parole aux lèvres pour vous témoigner mon affection et me sentir heureux auprès de vous. Déjà loin de Paris, je me sens si profondément ému en pensant à notre doux intérieur, je savoure tellement nos petites joies de famille et je souffre tant de tous nos chagrins communs...

. . . .

Ardouin vous a raconté la première partie de notre voyage, nos promenades à Nice, notre odyssée de la Corniche, nos visites aux palais de Gênes. La vue de toutes ces belles choses nous a fait beaucoup de plaisir : j'ai singulièrement joui de me trouver en présence de toutes ces merveilles de l'ancien art italien, de tous ces palais à colonnades, de ces fresques, de ces tableaux qui témoignent d'un si haut degré de prospérité et de grandeur dans l'ancienne république génoise. Ce n'était point un peuple de laquais que celui qui pouvait accumuler dans un si petit espace tant de grandes œuvres. Mais ce qui me réjouissait partout et me permettait d'admirer tout à mon aise, c'est que je pensais parfaitement qu'une nouvelle ère de renaissance a commencé pour Gênes. Elle se relève, elle s'agite, son peuple se développe, les journaux et les livres se montrent partout ; les curés et les moines, qui formaient autrefois le dixième de la population, ne se montrent plus que çà et là et sous un aspect rechigné ; un nouvel esprit, plus généreux que celui de l'ancienne république aristocratique commence à souffler. Les impressions

de ceux qui visitaient Gênes et les autres villes de l'Italie devaient être bien différentes lorsque toutes ces cités étaient d'ignobles mendiantes ou de honteuses prostituées. Le contraste offert par l'ancienne grandeur et par la dégradation présente devait produire une sensation d'amertume et de tristesse. Maintenant il n'en est pas ainsi. La morte est ressuscitée et sa nouvelle vie vaudra mieux que la première. Si je visite jamais Rome, je désire pouvoir le faire quand elle aussi sera libre et vivante ; je ne tiens pas à voir des ruines et des fumiers sur lesquels un ignoble cancéreux gratte ses ulcères avec les têts du pot de Saint-Pierre.

J'ai vivement regretté de ne point voir d'amis politiques à Gênes. A la poste, je n'ai point trouvé de lettres de Dall'Ongaro et déjà il était trop tard pour que je lui en demandasse. Je voyais donc des yeux brillants, j'entendais çà et là des paroles énergiques ; mais je devais passer à côté des braves gens comme un vulgaire étranger. Du moins en allant porter une souscription pour la Pologne aux bureaux du *Moviemento* ai-je eu la satisfaction de voir que ces bureaux étaient installés dans un des plus magnifiques palais de Gênes : Ça m'a fait un sensible plaisir de voir mes amis aussi bien logés.

Ne pouvant aller visiter les républicains amis, j'ai fait acte de superstition et j'ai rendu visite au Rocher de Quarto. C'est au pied de ce rocher que les Mille se sont embarqués pour Marsala. Maintenant un petit obélisque en marbre s'élève sur ce rocher et de temps en temps les Gênois viennent en pèlerinage s'installer sur les escarpements voisins pour faire des discours et chanter des hymnes à la liberté. J'ai regardé cette colonne et je me suis senti plus fier d'être républicain

que je ne le suis d'être Français en regardant la colonne Vendôme.

Tu sais que j'avais une lettre pour un vieux général géographe, qui demeure aux environs de Gênes, à Nervi. J'ai été le voir la veille de mon départ. C'est un bon vieux à cheveux blancs qui m'a reçu à bras ouverts, au nom de la science. Mais à peine les premières félicitations sont-elles échangées qu'il s'écrie : « Ah ça, aimez-vous les prêtres? — Non, je les abhorre! » Nouvelles félicitations, nouvelles embrassades. Puis il me demande des nouvelles de tous ses amis de Paris. « Celui-là aime-t-il les prêtres? Mangerait-il du curé? » Dans le courant de la conversation, le brave vieillard me dit tout simplement : « J'ai donné mon unique fils à Garibaldi, et il est mort à la bataille de Vulturne. » Et la vieille mère, qui était présente, opina gravement de la tête. Elle aussi avait donné son fils.

Un salut d'amour, chère sœur, j'aurais à te parler longuement encore ; mais je ne vois pas pourquoi je finirais et la lettre ne partirait pas. Salut donc à toi, aux amis, aux chers enfants.

Ton Elisée.

A Elie Reclus

Londres. Sans date, septembre ou octobre 1862.

Très chers amis,

Tout va bien. Le temps n'a cessé d'être aussi favorable qu'il peut l'être en Angleterre, et nous en avons largement profité. Nous avons consacré le premier jour à faire les arrangements d'installation, à quitter l'hôtel, où un Français à l'apparence de mouchard nous écorchait en compatriote, à nous loger chez une dame anglaise très prévenante et très aimable, à visiter les jardins zoologiques. Le dimanche nous allions à Kew. C'était un beau spectacle. Les prairies des bords de la Tamise étaient d'un vert admirable ; malgré la saison avancée, les arbres touffus avaient encore gardé toutes leurs feuilles. Les petites barques se croisaient sur la rivière, une vapeur bleuâtre étendait son voile transparent sur tous les lointains. Quant au jardin de Kew, il était ce qu'il est toujours, admirable, et nous en avons tous joui à notre manière. Hickel et Morin (1) ont rai-

(1) Ernest Morin, professeur à Paris et collègue d'Elisée à la *Société de Géographie.*

sonné leur enthousiasme, Julie (1) et moi, nous avons été heureux tout simplement, Mme Ermance a pu contempler une collection de fuchsias, de cystus, de mesæmbryanthemum, de cactus, de cercus, aussi belle et plus belle que celles de M. Lebougre et du Palais de l'Industrie. Tout le monde a donc été satisfait. A ce, ajoutez que nous sommes bons compagnons, que nous savons nous attendre, nous retrouver aux rendez-vous indiqués, nous faire toutes les petites concessions nécessaires à l'intimité pendant le voyage. Mme Ermance est toujours ce que vous savez, un bon compagnon... Julie est dans une jubilation vraiment outrecuidante : si bien que, hier, elle avait une envie féroce de se mettre au piano et de jouer un morceau de sa composition dans la salle d'hôtel où nous sommes descendus et devant tout un monde d'Anglais. Hickel est le plus facile des hommes, s'accommodant de tout, optimiste par raison autant que par conviction, donnant son bras avec plaisir ou dévouement, ce qui revient au même. Morin est le plus inquiet de la troupe : il prévoit, il redoute, il appréhende, il craint, et parfois, quand l'événement justifie ses prévisions, il établit la supériorité de son bon sens sur nos légèretés ; du reste, spirituel, aimable, dévoué, galant envers ces dames.

Hier lundi, nous avons été au Palais de Cristal. Jamais nous ne l'avions vu si beau. La vue était admirable : du haut des terrasses et de la tour, on avait sous les yeux un vrai paysage de Claude Lorrain, vaporeux, infini, plein de mouvement, de grâce et, çà et là, illuminé par des rayons égarés. La foule était grande, les fontaines jaillissaient ; malheureusement pour les

(1) Belle-sœur d'Elisée, plus tard Mme Germain Casse.

uns, heureusement pour les autres, Blondin se promenait aussi sur sa corde, portait des sacs, poussait des brouettes et faisait des tours de force indignes d'un homme. En prévision de l'Exposition, on a considérablement rafistolé le Palais de Cristal depuis l'année dernière : toutes les collections sont complétées, de nouvelles galeries sont ouvertes, on s'est mis en frais pour recevoir les étrangers. Le palais, ses jardins et l'ensemble du paysage représentaient assez bien une scène des Iles Fortunées, telles que peuvent les rêver les peintres. La soirée s'est terminée par une course comique à la recherche d'un dîner : pour l'atteindre, il nous a fallu monter en chemin de fer. Morin, torturé par la faim, offrait un spectacle lamentable à voir.

Aujourd'hui l'Exposition. Une foule à étourdir, à ahurir, à abêtir. Tohu bohu de statues, de dentelles, de bustes, d'assiettes, de terres, de cartes géographiques et de couteaux. Poussière dans les salles, odeur de l'huile et du charbon dans l'annexe des machines, parfums de lard et de beurre rance dans les restaurants, rien n'y manquait. En outre, j'ai dû passer la moitié de la journée à raccrocher Morin qui se perdait toujours. Mais ce que nous avons vu de l'exposition est vraiment admirable. La France a certainement la palme du goût et l'Autriche celle de la science. Les innombrables cartes, les plans, les reliefs, les travaux d'anatomie, de physiologie, de géologie envoyés par les savants de Prague et de Vienne demanderaient de longues semaines d'étude, et c'est à peine si j'ai pu les voir en passant : je ne me faisais aucune idée d'un tel mouvement scientifique en Autriche. A côté d'elle, les autres nations s'exposent à se faire juger comme tout à fait infécondes dans la grande œuvre du mouvement intellectuel.

Inutile de dire que nous sommes revenus fatigués, migraineux. Mes yeux se ferment malgré moi, ma plume ne demande qu'à écrire des bêtises et, pour l'empêcher de me compromettre, je suis obligé de l'arrêter. Mais auparavant, je vous envoie autant de baisers qu'il y a de feuilles à tous les rosiers.

A vous tous, mes très chers.

ELISÉE.

« La banque du Crédit Mobilier parcourut dans sa carrière une courbe analogue à celle des autres banques : la capital n'y fut associé au travail que pour l'exploiter de son mieux. Elie saisit la première occasion pour s'en retirer et reprendre la liberté de ses mouvements. Une importante revue russe, *le Miel* devenu plus tard *le Dielo,* dirigée par Blagosvetlov, lui ayant ouvert ses pages, il put y écrire, aussi librement que le permettait le caviar de la censure russe, sur toutes les questions qui l'intéressaient : politique et sociologie contemporaines, histoire, biographie, questions d'art et de science, mythologie même.

Et ces très bonnes relations de très bonne amitié avec les collaborateurs du *Dielo* lui valurent un voyage très intéressant dans la Russie du nord, à Pétersbourg, à Moscou et Nijni-Novgorod, puis en Espagne pendant la période révolutionnaire. En 1870, il fut, comme correspondant du *Dielo,* compris dans l'armée des invités qui assistèrent à l'inauguration du canal de Suez. »

De son côté, Elisée employait son activité à rédiger des Guides Joanne pour la maison Hachette, des articles pour *la Revue des Deux Mondes, le Tour du Monde, le Bulletin de la Société de Géographie* et *la Revue Germanique,* tout en voyageant fréquemment pour préparer ou achever ces travaux.

Mais les frères Reclus avaient maintenant quatre enfants, Elie deux fils, Elisée deux filles, qu'ils désiraient élever à la campagne. Un de leurs amis, Alfred Dumesnil, gendre de Michelet, chez lequel leur sœur Louise était institutrice, leur proposa d'aller demeurer avec lui et sa famille en une sorte d'association coopérative. Ils acceptèrent avec joie, et c'est ainsi qu'en 1863 ils s'installèrent « dans la vieille et pittoresque maison de Vascœuil, dont la tourelle à sept pans domine un incomparable jardin, un étang, la rivière sinueuse le Crevon glissant bruyamment entre les fortes racines des hêtres et des aulnes, puis un vaste horizon de prairies jusqu'au village, et, par delà le village, sur les longues pentes des collines et la grande forêt sombre. C'est là qu'ils travaillaient, contemplant l'espace, respirant le parfum des fleurs qui montait du jardin. C'était une joie de besogner ainsi, mais les journées ne se passaient pas seulement en labeur, et que de fois, pendant les belles heures de soleil, on les voyait se promener dans les allées, s'arrêter souvent pour admirer les fleurs ou pour traiter avec une belle passion une question d'art ou de philosophie. Souvent des amis se joignaient à la conversation exquise des promeneurs, et l'on se sentait parfaitement heureux. Des jours aussi fortunés font oublier de longues amertumes ».

Elisée et sa femme passaient aussi une partie de leurs vacances à Sainte-Foy, qu'habitaient les parents de Clarisse.

A Noémi Reclus.

Vascœuil. Sans date. 1863.

Ma chère sœur,

Ta dernière lettre n'était pas de nature à nous encourager autant que la lettre précédente. Il ne s'agit point de nous séparer, de nous démembrer, comme tu le dis, mais au contraire de fortifier, de consolider notre famille en lui donnant un point d'appui qu'elle n'avait pas. Bien que nous n'ayons certainement pas à nous plaindre de la destinée, nous étions sans cesse exposés aux chances et aux aventures de cette vie de Paris où, coûte que coûte, il faut pour résister être dispos et bien portant. Maintenant, grâce à notre excellent ami Dumesnil, nous pourrons tenter de nous soustraire à ce grand imprévu de Paris pour doubler nos forces en nous associant et cela dans un lieu où nos enfants trouveront à la fois sous nos yeux la santé physique et l'instruction. Provisoirement chacun pourra vaquer à ses affaires loin du *home.* L'un pourra s'occuper de son journal à Paris, l'autre de sa géographie dans les Alpes,

mais nous ne serons pas plus démembrés que nous ne le sommes aujourd'hui. C'est toujours vers le but commun que tendront nos efforts. En résumé, je crois que l'association de Vascœuil constitue pour nous une force de plus.

Quant aux détails de l'organisation, nous les discuterons plus tard : d'ici à l'hiver, plusieurs mois riches d'événements ont encore à s'écouler et les avis de chacun de nous en seront peut-être modifiés...

....

Bravo les ouvriers de Londres (1) ! Mais tous ces grands événements d'Europe prennent une mauvaise tournure. Je vous embrasse. Un bon serrement de main à notre ami Talandier (2) et à Madame.

Ton frère Elisée.

(1) Une des premières manifestations des ouvriers anglais, réunis pour protester contre les égorgements de la Pologne. Elles se renouvelèrent fréquemment, secondées par des ouvriers de toute nationalité et pour des causes générales très diverses. On y a vu le germe de l'Internationale.

(2) Talandier (Alfred), ami des Reclus, proscrit sous l'Empire, député après la guerre.

A Mme Elie Reclus.

Sainte-Foy. Sans date. 1863.

Ma chère sœur,

Nous recevons ta bonne lettre à l'instant et je vais tâcher d'y répondre avant que le courrier de deux heures parte pour Libourne ; mais gare aux visites, car depuis notre arrivée, les amis, les connaissances, les curieux se succèdent à notre porte. Nous parlons de vous avec les amis ; quant aux connaissances, on parle surtout de Jeannie : « *K'ey blanco* ! Mon Dieu ! ma chère ! » Nous avons été touchés de ce que tu dis de ce cher petit Paul, si résigné, si calme, si doux, si charmant dans sa tendresse. La lettre de Louise, les paroles d'Elie nous font d'autant plus regretter de n'avoir pu l'embrasser avant le départ, de n'avoir pu célébrer sa chère petite fête, de n'avoir pas entendu les cris et les trépignements de joie, les exclamations de bonheur à la vue du cheval et de la lanterne magique et du petit garçon qui fait des saletés. Mais nous verrons, nous entendrons mieux que cela, n'est-ce pas? Nous danserons avec la chère marmaille sur la plage de Saint-George, et nous jouerons à

colin-maillard sur le sable ferme que l'eau de marée vient de quitter. Il faut rendre nos enfants heureux ; il faut que leur petite mémoire soit remplie d'images gracieuses où ils voient toujours dans une belle nature les êtres qui les aiment.

Magali a passé une bonne nuit à Libourne. Le voyage de Libourne à Sainte-Foy n'a pas été trop fatigant ; cependant l'extrême chaleur a peut-être augmenté la fièvre. Aujourd'hui, Magali est assez bien... Notre médecin fait de la médecine expectante. Dans tous les cas, l'état de l'enfant est incomparablement meilleur qu'il n'était à Paris.

Quant à Jeannie, il n'y a pas moyen de la voir, Mademoiselle est toujours en visite...

La grand'mère de Clarisse est assez bien. Une des premières paroles par lesquelles elle m'a accueilli a été celle-ci : « Je suis vieille, mais je suis patriote » (1). Les nouvelles télégraphiques qui représentent la position des fédéraux comme très compromise l'attristent et l'empêchent de dormir. Je l'ai rassurée : elle est maintenant tout heureuse.

A vous de cœur, votre frère aimé,

ELISÉE.

(1) La grand'mère de Mme Elisée était américaine.

A Mme Elie Reclus.

Saint-Georges de Didonne, près Royan. Sans date. 1863.

Très chère Noémi,

Dumollet a fait un bon voyage ainsi que toute sa famille : les carrioles et les carrioleurs lui ont été propices et les aubergistes seuls ont fait preuve d'une certaine âpreté, mais avant de partir, *Dumollet* savait déjà ce qu'il fallait attendre de leur part. En vagon, nous avons rencontré diverses personnes qui ont fait tout leur possible pour nous rendre agréable le communisme forcé d'un compartiment de seconde et, sauf le manque de sommeil, tout a été pour le mieux. A Rochefort, Clarisse était en si bon état que nous avons cru pouvoir continuer la route jusqu'à Royan. Malles et gens, nous sommes entrés ou plutôt nous nous sommes fait enfourner dans un étroit coupé où nous avons haleté pendant quatre heures. Heureusement que, pour nous éviter le désespoir qui peut s'emparer des malheureux condamnés à la torture, nous nous étions solennellement engagés d'avance à ne pas nous plaindre une seule

fois : il nous suffisait de nous jeter les uns aux autres des regards lamentables. Quant à Magali, elle dormait sur une litière de bras, de jambes, de paquets, de paniers. Au soleil couchant la vue était belle. Le fameux clocher de Marennes, dont Mme Ermance est si fière, apparaissait comme une longue ligne noire sur les nuages rouges de la mer. Quand la nuit s'est abaissée sur le ciel, les deux phares de Chassiron et de Cordouan se sont allumés, lançant de temps en temps leurs éclairs comme un œil qui s'ouvre et se referme.

A Royan, personne ne nous attendait. Nous avons couru de porte en porte cherchant un logis : les duègnes faisaient leur apparition vêtues de manteaux de lit et portant des bougeoirs à la main et s'empressaient de nous expédier. Enfin une certaine Mme D., au cou tordu, (au physique s'entend) — nous a reçus, uniquement pour nous faire plaisir ; elle nous a fait payer chèrement une chambre, uniquement pour nous faire plaisir, et, toujours pour nous faire plaisir, elle a insisté obséquieusement le lendemain pour nous décider à rester chez elle.

...Les enfants Roberty sont contents et courent toute la journée sur la plage : c'est une joie de les voir rouler leurs brouettes, creuser des trous dans le sable, ramasser des coquillages.

De la chambre d'où je vous écris maintenant, nous voyons toute l'embouchure de la Gironde jusqu'à la pointe de Grave. La mer est basse et les plages de sable, les rochers chargés d'algues s'étendent au loin, au pied des falaises, vers les barres de sable du fleuve : à travers les branches des tamarins, j'aperçois les enfants qui creusent des trous dans le sable. Seulement la tribu des gens pieux envahit aussi la plage

et mêle à l'air si pur je ne sais quelle odeur de moisi...

A vous, nos très chers, amour et joie. Hâtez-vous d'aller quelque part. Je n'aime pas jouir quand je sais que la joie n'est pas également chez vous.

ELISÉE RECLUS.

A Mme Elie Reclus.

Nîmes. Sans date. 1864.

Ma très chère Noémi,

Tu as encore souffert, et cela pendant que nous prenions du bon temps. Vraiment c'est une chose triste de ne pouvoir, même entre frères, se réjouir ensemble. Pendant que tes pauvres muscles se tordaient sous ta peau et que ta pauvre tête oscillait sous la pression de la névralgie, nous étions peut-être occupés à admirer un beau coucher de soleil ou les arêtes pittoresques d'une montagne. Et pourtant nous ne sommes point des hommes sans cœur. Pardonne-moi, chère sœur, j'ai du moins cette consolation que le jour viendra où moi-même je serai malade et souffrant tandis que le monde des amis continuera d'être joyeux et plein de vie, et cela sans trahir leur amitié. Mais pourquoi te dis-je toutes ces choses? Maintenant sans doute, tu es guérie : l'orage a passé, tes yeux ont repris leur clarté. Empresse-toi de me l'écrire soit à Cannes, soit à Nice.

Quant à moi, je vais mieux : l'air du Midi, si doux

à respirer, m'a fait du bien. Je n'ai qu'une chose à craindre, celle d'avoir à trop parler. Heureusement que Marie (1) n'a pas oublié de mettre au nombre des personnes conviées à notre intention le célèbre M. Penchinat, avocat et parleur émérite, qui me permettra de rester bouche close. Je m'en félicite.

L'appartement de ma sœur est simplement délicieux. De grandes chambres aux grandes fenêtres, aux plafonds élevés, aux moelleux tapis : d'un côté, la vue des promenades et du canal de la Fontaine ; de l'autre, la Tour Magne et sa colline couverte de pins : des rossignols dans les branches, de l'air, de la lumière en abondance, des livres, des gravures, de la musique : c'est vraiment très agréable. Avec cela la généreuse hospitalité que tu connais. Grotz vient d'être nommé pasteur titulaire : c'est important comme position. Au point de vue matériel, il est maintenant plus rassuré.

Depuis mon départ de Paris, je n'ai pas encore entendu un mot qui me permît d'apprécier si nous sommes en république ou bien sous l'empire, si la Pologne ou l'Amérique existent, le marasme semble universel. J'ai prêté l'oreille à toutes les conversations dans les cafés, dans les hôtels, dans les wagons, mais je n'ai encore entendu parler que de vins, de gigots de mouton, de femmes, de bière et de propriétés. C'est triste de faire deux cents lieues pour n'entendre sur sa route que fadaises et balivernes. Ô grande nation !

A Sens, tout va bien. Jeannie va mieux, la mère se hasarde à la faire sortir, Magali est assez sage ; la dame

(1) Marie, Mme Grotz, la seconde des sœurs d'Elisée.

anglaise fait bon ménage avec Clarisse et pousse la complaisance jusqu'à lui présenter des bouquets de violettes.

Et vous, mes chers, je vous embrasse tendrement. Paul et André, je vous bise.

ELISÉE.

A Elie Reclus.

Fréjus, 12 septembre 1864.

Mes chers amis,

Me voici de retour de mon excursion dans les montagnes des Maures. J'ai enfin vu la plage que, sans avoir jamais visitée, j'avais appelée « l'incomparable plage de Cavalaire », et de fait je n'en connais pas de plus belle pour la gracieuse rondeur, les énormes dimensions, l'amphithéâtre des montagnes environnantes. Elle n'a qu'un défaut à mes yeux : elle est trop grande, c'est un monde, il faudrait des heures pour la parcourir, pour notre petit usage personnel — à supposer que, devenus inutiles un jour, nous songions à nous retirer du monde. Je préfère beaucoup nombre d'autres baies que j'ai visitées dans cette excursion, où plages, écueils, rochers, falaises, dunes, forêt, colline sont compris dans un tout petit espace et vous font la retraite la plus charmante. Nous y serions tout à fait chez nous, à supposer qu'il nous fût possible de nous bâtir une baraque et de nous y cultiver un jardinet.

Au bord d'une de ces baies, j'ai été obligé de faire

la connaissance d'un douanier, mais d'un douanier brave homme qui a voulu absolument me faire boire la goutte. C'est un douanier fameux qui sait le latin : « *Fugit, fugit irreparabile tempus* » m'a-t-il dit d'un air sentencieux. Du reste dans son village « tout le monde est académicien ». Il est de plus honnête. « Si l'intérêt public demande la suppression de la douane, et bien tant pis pour moi, l'intérêt public avant tout ». En outre mon douanier est légumiste. Il a la viande en horreur et ne s'en trouve que mieux. C'est un de ces hommes longs, maigres, tannés, un homme tout en cuir sur lequel la maladie ne peut avoir prise.

Le mistral a commencé aujourd'hui. Il m'a soufflé de Fréjus à Saint-Raphael.

Soyez heureux, mes amis.

ELISÉE.

A Mme Élie Reclus.

Hyères. Sans date. 1864.

Ma bien chère Noémi,

Mon voyage est vraiment commencé puisqu'en mettant ma tête à la fenêtre, je vois des palmiers et des orangers, la mer bleue, des îles lointaines. Mais j'ai mal débuté au point de vue hygiénique. Les vingt-quatre heures de wagon poussiéreux, la chaleur du Midi, le melon de Valence et les raisins de Toulon ont de concert travaillé mon estomac, et ce soir, au lieu de dîner, j'ai dû prudemment prendre du thé. J'espère que le sommeil de cette nuit me rafistolera tout à fait.

J'ai rarement trouvé le Midi plus beau que maintenant. Certainement, les rochers sont blancs, mais, au pied des escarpements, les pentes sont verdoyantes, les plaines sont une mer de feuilles, les ruisseaux babillent partout. Il a dû pleuvoir longtemps, car la nature est ici d'une fraîcheur à laquelle je ne m'attendais point. J'ai pu faire de longues courses à pied le long de la mer et sur les routes blanches sans que mes yeux aient eu à en souffrir. Il est vrai que, s'il y a du soleil, il n'y a pas

encore de vent. Si le mistral avait soufflé, je me serais enfermé.

Ma visite aux Zurcher et Margollé (1) a été en partie infructueuse. Je n'ai point vu ces deux Messieurs, mais j'ai causé avec une des dames, que je pense être Mme Margollé, car dans son discours revenaient des phrases de livres, et je pense que, des deux amis, c'est Margollé qui est le véritable auteur. Cette dame, grâce aux soins hygiéniques, à la gymnastique, aux promenades, au bon air, aux bains, a su garder ses huit enfants en bonne santé, les sauver de graves maladies ; maintenant, la tribu pousse magnifique de force et de gaieté. Ah certainement ! quand les parents auront à la fois le bien-être, la science, la facilité de se déplacer, ils ne perdront jamais plus un des leurs. Ce crime individuel ou social de voir périr ceux qu'on aime avant l'âge ne se renouvellera plus.

A bientôt, chers amis.

ELISÉE.

(1) Zurcher et Margollé, deux Alsaciens, beaux-frères, écrivaient en commun des ouvrages de science vulgarisatrice.

A Elie Reclus.

Sans date. Catane. 1865, mars ou avril (1).

Mon cher Elie,

C'est maintenant, seulement, que j'apprends la reddition de Richmond, la capitulation de toute l'armée de Lee, et encore n'en suis-je pas bien sûr, et l'assassinat de Lincoln et de Sewward. Depuis, mon esprit reste pris comme dans un étau par un mélange de joie profonde et de stupeur. Mon premier mouvement a été de partir immédiatement pour me rapprocher de vous et causer de ces graves événements, pour en connaître les détails et en prévoir les conséquences pour l'Amérique et pour l'Europe.

La grande victoire, la victoire définitive, est remportée sans aucun doute et la mort de Lincoln ne peut que hâter le résultat. Evidemment les séparatistes hésitants, semi-honnêtes, ne voudront pas que leur

(1) Voir sur ce voyage d'Elisée en Sicile la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet: L'Etna et l'Eruption de 1865, et *Tour du Monde*, n[os] 335, 336, 337 et 338, 1866.

cause soit liée à celle de l'assassin et feront leur soumission. Jefferson Davis lui-même et tous les gens officiels de la Confédération seront plus ou moins paralysés dans leur action et, quant aux esclavagistes logiques, à ceux pour lesquels la servitude du noir était chose sainte et le meurtre des libérateurs le plus grand des devoirs, ils se déconsidèreront et se perdront par leur adhésion même. Et puis, le double assassinat va donner au peuple du nord une énorme impulsion : à sa volonté déjà triomphante s'ajoutera une passion qui emportera tout devant elle.

Certes, le brave Lincoln ne pouvait souhaiter une mort plus glorieuse pour lui et à un moment plus convenable. L'œuvre à laquelle il s'était dévoué avec tant de persévérance et tant de simplicité de cœur est virtuellement achevée : la capitale de l'ennemi est prise, la seule force armée des séparatistes a cessé d'exister, le congrès rebelle est en fuite et court à travers les montagnes, l'union est rétablie, le peuple américain est plus fort que jamais, l'esclavage est aboli, et c'est au lendemain de tous ces grands triomphes que Lincoln est frappé. Au point de vue épique, l'action ne pouvait se dérouler d'une manière plus grandiose et plus simple.

Sans aucun doute, la politique de Lincoln sera la règle de conduite de Johnson, mais le nouveau président aura-t-il la même prudence, la même moralité, la même énergie tranquille que son prédécesseur? J'en doute. Dans tous les cas, l'avènement de Johnson à la présidence augmente dans une très forte proportion les chances d'un conflit entre les Etats-Unis et l'Angleterre ou la France. Le peuple américain est irrité, et ce n'est pas seulement à l'intérieur qu'il cherche les complices de la rébellion. Il demandera de l'audace, une vigou-

reuse initiative républicaine à son président, et celui-ci ne demandera pas mieux que de céder à la pression populaire.

Il me tarde bien d'être à Paris, pour connaître ton opinion sur tous ces événements. Les amis commencent-ils à voir que l'histoire du monde pivote maintenant sur les Etats-Unis?

Je vous embrasse tous. Dis à Clarisse que je pars maintenant pour l'intérieur de la Sicile, et que mes lettres pourraient fort bien éprouver de longs retards.

ELISÉE.

« En dehors de sa correspondance avec le journal russe, Elie s'occupait tout spécialement de propagande et de pratique coopérative, dont il reconnaissait parfaitement le caractère transitoire mais qu'il croyait devoir puissamment aider à l'évolution sociale. Avec quelques amis, il s'était donné de tout cœur à la fondation d'une banque de « Crédit au Travail (1) », qui devait aider à la création de sociétés ouvrières, escompter le papier des associations, contribuer de toutes les manières à faciliter les relations entre la bourgeoisie républicaine de bonne volonté et le monde des travailleurs. En même temps, il s'occupait directement de la propagande par la publication du journal *l'Association* (2), dont il était à la fois le directeur et le rédacteur principal. Il dépensait à cette œuvre le meilleur de sa vie, et pendant quelques années, il put espérer que le succès, poursuivi avec tant d'ardeur, non pour lui, mais pour les autres, le seconderait enfin. »

(1) Voir la brochure : *Qu'est-ce que le Crédit au Travail?* par J.-P. Beluze (ancien cabetiste).

(2) L'*Association* fut fondée en novembre 1864, Elisée y collabora, ainsi qu'à la *Coopération* qui lui succéda, depuis le 9 nov. 1866 jusqu'en 1868.

A Mme Elie Reclus.

Paris. Sans date. 1865.

Ma très chère Noémi,

Nous sommes ici depuis quarante-huit heures, et c'est à peine si nous avons pu nous reposer un peu : Clarisse s'occupe de ses mille arrangements de ménage et moi je vais voir les amis, je reçois les visites, je corrige les épreuves et parcours rapidement les journaux.

Grimard est bien. Il a complétement terminé son livre ; mais les premiers exemplaires ne seront guère en vente avant une quinzaine, Macé devant faire une préface à l'ouvrage. Je crois que le succès en sera grand (1).

Espérons qu'Elie aura recruté beaucoup d'adhérents pour le *Crédit au Travail,* car, pendant le mois de septembre, les souscriptions n'ont pas du tout marché. Six associés, c'est tout ce qu'aura produit le mois. Nous n'avons pas encore atteint les fameux cent mille francs.

(1) Grimard s'occupait surtout d'histoire naturelle et a écrit, entr'autres, un manuel de Botanique, très apprécié.

Cl. vient d'apporter spontanément ses deux cents fr.

Toutefois, si le capital souscrit ne s'accroît guère, les autres opérations prennent un grand développement; le mois de mai, on a fait pour soixante mille francs d'escompte. La société des Boulonnais achète des machines à vapeur, la société des fondeurs, composée de quarante-cinq gars, fait des affaires magnifiques ; la société des modeleurs vient de se constituer ; nous créditons une association de consommation au Havre.

....

ELISÉE

A M[me] Elie Reclus.

Paris, Sans date.

Le factotum général qu'Elie eût eu à consulter s'il avait été à Montauban est le docteur L. Notre commis-voyageur, car nous allons probablement en avoir un, le verra de notre part.

La société développe considérablement ses affaires. Une seule chose manque, les fonds : comptes courants et capital commanditaire, nous n'avons guère que 110.000 francs comptant. Mais nous recevons des départements les nouvelles les plus encourageantes. A Lyon se fonde une autre société du *Crédit au Travail* qui se met sous notre patronage. Parmi les nouvelles associations, il en est une, celle des Tisseurs, qui compte mille huit cents membres et dont le capital souscrit est déjà de 80.000 francs. Ainsi donc bon courage ! On ne parle plus du 20 pour le journal, déjà on a retardé jusqu'au 25.

Garrido (1) a un enfant, le jeune Fernando, non baptisé.

(1) Fernando Garrido, révolutionnaire espagnol, ami des Reclus et très zélé coopérateur.

Salut mes très chers amis, serrez la main à ceux que nous aimons.

Je viens de recevoir une lettre d'un esclavagiste, me qualifiant de « digne successeur de Marat et de Robespierre ».

Votre ELISÉE.

A Mme Elie Reclus.

Orthez, 15 juin 1865.

Ma chère sœur,

Je viens de traverser Bordeaux, où l'on est bien triste en ce moment, ma tante Ducos passant par une crise de sa maladie des plus aiguës...

« Je n'ai pu faire aucune propagande. J'ai pourchassé B. toute une journée sans pouvoir le dénicher. J'ai chargé F. de lui faire la morale.

A Orthez, là veine n'est point encore épuisée. Notre sœur Joana nous procurera d'autres adhérents ; en outre, elle prendra des mesures pour attaquer Pau. Figure-toi que l'affaire a été si chaudement menée par des amis de Navarreinx, auxquels elle en avait parlé, qu'on a eu l'idée de recourir au moyen de publicité le plus bruyant. Le tambour de ville, suivi de tous les gamins en loques, a fait sur sa peau d'âne de magnifiques effets de roulement à tous les coins des rues et aux portes de la ville : « Le public est prévenu que la Société du *Crédit au Travail* a été fondée à Paris, pour le bien des ouvriers. Tout le monde est invité à y déposer son argent. » Et rantanplan, rantanplan, rantanplan.

Tout le monde a admiré et personne n'a souscrit. Ainsi vont les choses humaines ! Néanmoins, l'histoire est bonne : il ne faut pas négliger de l'insérer dans les Annales du *Crédit au Travail.*

Cette chère Joana, est une fille admirable, et, en me servant de ce mot, je ne dis pas encore d'elle, tout le bien que j'en pense...

Ma mère m'a revu avec un plaisir très sensible et reste avec moi aussi longtemps que le lui permettent ses leçons. Armand (1) pense revenir en France dans six mois. Maman ira le voir à Toulon. Ces vacances, elle va au Puy pour voir Loïs, et surtout pour voyager. Les instincts du voyageur sont probablement beaucoup plus forts chez elle que chez tous ses enfants ; le plus grand malheur de sa vie est certainement d'avoir été confinée à Laroche, à Sainte-Foy, à Orthez.

Mon père est gras, fleuri, jeune. Il vient de faire un voyage à Mazamet, qui lui a fait le plus grand bien. On dirait qu'il y a au moins quinze années de différence, entre ton père et lui (2).

Il fait toujours mauvais temps. Si la pluie doit m'accompagner dans mon voyage des Landes (3), mes promenades ne seront pas toujours agréables. Le jeune G. Paraige viendra peut-être avec moi, mais je pense qu'il ne me suivra pas jusqu'au bout.

Votre ELISÉE.

Je bise Paul et André.

(1) Armand, le quatrième des frères Reclus.

(2) Le père d'Elie et celui de sa femme étaient frères, et la tante Ducos dont il est parlé au commencement de la lettre était leur sœur.

(3) En vue d'une Etude sur *Les Dunes. Bulletin de la Société de Géographie de Paris,* mars 1865.

A Elie Reclus

Sans date. 1865.

Mes chers amis,

Quant à notre voyage avec Julie et Magali, sur le bord de la mer, nous n'avons encore rien décidé... En réalité, nous ne pouvons songer à nous rendre soit à Arcachon, soit à Saint-Georges. A Arcachon, la vie est trop chère, le monde est trop frivole et trop ennuyeux. D'ailleurs, la société de Saint-Georges a cette année changé un peu de caractère : elle est plus raide, plus compacte, plus solennelle... Ce qui me sourit le plus, en fait de villégiature, c'est le Boucau de Bayonne. Là, nous aurons pour Magali l'air des pins et l'air de la mer ; en outre nous aurons le magnifique spectacle de la barre de l'Adour et le voisinage de Bayonne où j'ai une bibliothèque, les journaux du consul américain et la propagande pour le *Crédit*. Tu nous enverras Paul, bien plus facilement encore qu'à Saint-Georges et tu penses bien que nous saurons le soigner et lui apprendre de bonnes choses. J'ose espérer que les dépenses ne seront pas plus fortes qu'ailleurs......

ELISÉE.

A Mme Elie Reclus.

Sans date. Sainte-Foy. 1865.

Ma très chère sœur,

Le Boucau est un endroit très salubre, il y a bien des flaques d'eau derrière les dunes, comme à Saint-Georges, à Arcachon et sur tout le littoral, mais ces flaques d'eau sont entourées de grands pins qui arrêtent les miasmes, s'il y en a : ce sont plutôt de petits lacs que des marécages.

Autant qu'il m'en souvient, le Boucau est bien plus rapproché de la mer que tu ne le supposes ; mais, dans tous les cas, ce n'est jamais à l'embouchure que j'irai baigner Paul, la mer y est généralement trop mauvaise, c'est dans l'estuaire de l'Adour, au fond de quelque crique de sable blanc, là où l'eau sera tranquille, que je le ferai gigoter dans l'eau : nous trouverons bien certainement un endroit de ce genre à moins d'un kilomètre de chez nous, quand même nous irions nous installer dans une petite maison des bois, aux environs du Village. A marée montante, l'eau de l'estuaire est au moins aussi salée que celle de Saint-Georges.

Nous ne savons pas encore quand nous partirons, mais ce sera probablement quand Julie pourra licencier ses élèves vers le 15 août... Pour ma part, je crois qu'il est peu d'endroits en France où Paul pourrait voir et apprendre plus de choses : la mer, le fleuve, les marées, les brisants, les pins, les lacs, les grandes dunes, les Basques, les Espagnols, choses et gens laisseront, je l'espère, une impression durable dans son esprit.

Magali nous semble assez bien, cependant la matité persiste. Nous sommes à peu près décidés à la laisser tout cet hiver à Sainte-Foy : ce sera un grand déchirement de cœur pour la mère et pour l'enfant, mais je crois qu'il faudra nous y résigner.

L'excellent frère Paul (1) est ici. Quel être aimant et consciencieux.

Nous vous embrassons de cœur et d'âme, vous, tous les bons habitants de Vascolium.

Votre frère, ELISÉE.

(1) Paul, le cinquième et dernier des frères Reclus.

A Mme Elie Reclus.

Le Boucau, 22 août 1865.

Mardi matin.

Chère sœur,

Nous commençons à nous installer d'une manière agréable. Le Boucau est vraiment un endroit des plus charmants, à cause des arbres qui entourent chaque maison, des bouquets de platanes et de châtaigniers qui couvrent les premières collines et des grandes dunes en pignadas qui s'étendent vers la mer. La vue est idéale, moins grandiose que celle de Saint-Georges mais infiniment plus douce et plus gracieuse. L'Adour, les collines si vertes de Bayonne et les montagnes bleues, tout cela forme un tableau devant lequel Dumesnil sera en perpétuelle extase.

Nous sommes descendus à l'hôtel chez Mme Gras. La vieille femme, dont la maison est un bijou de propreté, ne nous écorche pas trop ; mais nous avons hâte de nous installer chez nous. Hier au soir, nous avons enfin trouvé un *home* : Cinq grandes chambres non meublées avec la jouissance de plusieurs autres et celle

d'un jardin pour 60 francs par mois. Un tapissier de Bayonne nous fournit les lits et tout l'ameublement indispensable pour 136 francs, les deux mois ; ici nous aurons tout le linge nécessaire pour 20 francs par mois au plus. Ce qui fait que le loyer,tout compris, s'élèvera au plus à 150 francs par mois, c'est-à-dire à 75 francs pour notre groupe (1). C'est moins cher et infiniment mieux qu'à Saint-Georges.

La santé générale est très bonne. Il en est qui eng aissent déjà visiblement. Paul est un peu piqué des moustiques. Les cousins proviennent de quelques petits marais voisins dont on sent parfois l'odeur de chez Mme Gras ; mais la maison que nous avons louée est assez loin du rivage pour que les émanations n'arrivent jamais jusqu'à nous.

Nous n'avons point encore pris de bains. La côte est à deux kilomètres et demi, environ. Un jardinier des nos amis s'offre à y conduire nos moutards tous les jours dans sa charrette à bœufs. Nous ferons marché. En tous cas, cette charrette nous coûtera moins cher que les baigneurs de Saint-Jean de Luz et de Guettary. Les Espagnols affluent dans ces trois endroits tellement que tout est hors de prix.

A toi, ma sœur... Tu viendras je pense avec Dumesnil.

(1) Sa sœur Louise et les deux filles de Dumesnil devaient composer l'autre groupe.

A Elie Reclus.

Sans date. Bordeaux, 1865.

Mon frère,

J'ai travaillé pour le *Crédit au Travail*... B. m'a promis d'envoyer sa souscription avant le 15, et m'a fait,en outre,cinq bulletins de souscription pour les faire remplir. Lavertujon m'a donné 100 francs, et m'a réitéré l'assurance que, dans un certain temps, lorsqu'une certaine besogne serait faite, il se mettrait de tout cœur au service de notre œuvre. Guépin, le fils du grand Guépin de Nantes,m'a dit avec enthousiasme qu'il était des nôtres et doit à son retour me présenter à plusieurs de ses amis. B., ouvrier millionnaire, tout fier d'être le fils de ses œuvres, m'a écouté avec une grande complaisance, et c'est avec une certaine confiance que j'espère son concours et sa propagande.

J'enverrai les sommes recueillies quelques jours avant le 15.

Ton frère, ELISÉE.

A Elie Reclus.

Sans date. Paris. 1866.

Mon cher Elie,

Je t'ai envoyé une légende serbe : je te la recommande, c'est un ouvrage précieux. Plusieurs de nos collègues désireraient la lire. Hâte-toi si tu le peux, et renvoie le livre au plus tôt.

Il y a quelques jours, Naquet me dit qu'on revenait à la charge pour me faire entrer dans le comité de l'Encyclopédie Mottu. J'ai répondu ce que tu sais, en répétant que je rendrais officieusement tous les services possibles. On m'a pris au mot, et, hier, Mottu m'a prié de me rendre chez lui. Il voudrait me confier la géographie. Je pourrai, je crois, lui rendre en effet des services, car ils doivent se faire une bien drôle d'idée de la géographie : ils l'avaient intercalée entre l'épigraphie et l'héraldique ! Il me priait de faire une nomenclature des sujets qui demanderaient un article spécial. Cette nomenclature, je la ferai. Il va sans dire que je serai chargé ensuite de faire ou de confier à d'autres les

articles relatifs à ma partie. C'est du travail pour Onésime.

Je me suis empressé, tu le penses bien, de regarder à la mythologie. C'était pris, j'ai vu le nom d'André Lefèvre. J'ai regardé à la démographie, j'ai lu le nom de Bertillon, puis à la statistique, personne ne s'en est encore chargé et je t'ai proposé : ton nom est accepté pour la statistique. Demain, je t'enverrai la nomenclature de Bertillon pour que tu n'empiètes pas sur la sienne. Prix des articles : vingt-cinq centimes, la ligne de soixante-six lettres. C'est pour la page de cinquante lignes 12 francs 50. Relativement, c'est presque deux fois moins payé que l'est le dictionnaire Joanne.

La botanique est prise : Bertillon. A bientôt d'autres détails.

Rien de neuf, politiquement. Reçu deux de tes correspondances californiennes ; mais j'aime autant ne pas te les envoyer par la poste. Quant aux journaux que je t'expédie, tu vois que les langues de feu ne sont pas descendues sur les nouveaux rédacteurs.

Votre frère bien aimé.

ELISÉE.

Pauline Grimard a signé le Manifeste du Droit des Femmes, manifeste que nous n'avons pas encore eu le temps de vous copier.

A Elie Reclus, à Vascœuil.

Sans date. Paris, fin octobre 1867.

Mon cher Elie,

Tu n'ignores pas combien les circonstances sont graves et dans quelle fièvre politique nous vivons. L'empire se suicide, et Garibaldi est peut-être à Rome. Préparons-nous aux grandes choses.

1° Je reçois ce matin pour toi, une lettre des plus importantes et que je te prie de me laisser garder encore pendant douze heures. C'est une lettre de Gustave Vogt en date du 25 octobre, qui te propose d'être le directeur français du journal *les Etats-Unis d'Europe*.

Je la copie : « Dans la séance du 20 octobre, vous avez été proposé par un de vos amis pour la rédaction du journal *les Etats-Unis d'Europe* organe de la Ligue, et je suis chargé de vous demander quelles seront vos dispositions à cet égard.

Ce que nous avons en vue, c'est un journal hebdomadaire et, comme il faut espérer que nous aurons de nombreux collaborateurs, il me semble qu'il suffirait

d'avoir un seul rédacteur, surtout pour la partie française. Pour l'allemand, je pense que nous trouverions facilement ici, sur place, ce qu'il nous faut.

Je crois que la rédaction vous laisserait assez de temps libre pour d'autres occupations. Le traitement fixe que nous pourrions accorder dépend du nombre des actions qui seront souscrites, et nous n'en connaissons pas encore le chiffre ; mais j'estime que pour le traitement du rédacteur, on ne pourrait aller au delà de 3.000 francs. Il me serait agréable de savoir si vous pourriez vous rendre ici, avant le nouvel an, pour nous aider à rédiger les quatre numéros spécimen qui paraîtront en novembre et en décembre.

On vous adressera le programme du journal, aussitôt qu'il sera imprimé. Les dispositions définitives concernant la rédaction, le mode de publication, etc., ne seront prises que dans une séance de la commission intérimaire qui doit avoir lieu le 8 décembre.

Je ne vous écris, Monsieur, qu'en mon nom personnel, mais je n'hésite pas à vous dire que, pour le moment, je ne connais pas d'autre candidature qui me fût plus sympathique que la vôtre. Veuillez, après avoir consulté vos amis de Paris, me donner une réponse, et agréer l'assurance, etc.

. GUSTAVE VOGT. »

Pour ma part, il va sans dire que je te conseille d'accepter préalablement, et sans hésitation. Je ferai ici à Paris toutes les démarches nécessaires et dès que l'affaire sera conclue, tu aviseras au départ.

Si je garde la lettre aujourd'hui, c'est pour aller la montrer à Chassin ; avant-hier, il m'avait donné com-

munication d'une lettre de Barni, par laquelle celui-ci lui annonçait avoir posé la candidature de Chassin à la rédaction du journal, au traitement de 4.000 francs par an. Il est donc indispensable que j'aille chez Chassin lui annoncer ta candidature afin que la franchise reste entière et qu'il ne puisse y avoir de soupçons. Du reste Chassin est trop occupé de sa *Démocratie Européenne*, pour songer beaucoup aux *Etats Unis d'Europe*. Je vais le voir, et je me hâterai de te dire quelle est son impression.

Nous avons déjà échangé plusieurs lettres avec Berne au sujet d'un programme à rédiger. Naquet insistait pour que le mot républicain fût inséré dans le programme et nous avons insisté avec lui. Peut-être à la veille du jour où les masses crieront le mot, il est de notre dignité que nous osions au moins le dire à demi-voix.

En ce moment, je reçois un billet assez mystérieux d'Acollas qui m'a l'air de faire allusion à ta candidature et qui me donne rendez-vous pour demain. J'irai et te tiendrai au courant. En tout cas, il est inutile que tu viennes ici : tu aurais l'air de te poser ; il vaut mieux attendre encore. Vu Dobrowolsky qui est un bien gentil jeune homme et qui a beaucoup plu à ces dames.

Ton frère, ELISÉE.

A Elie Reclus, à Vascœil

Sans date. Paris, novembre 1867.

Mon cher ami,

Vu Chassin, auquel j'ai très bien fait de montrer la lettre de Vogt, car il s'attendait à ce qu'on lui fît la même proposition. D'ailleurs, lui n'accepterait à aucun prix d'être le rédacteur des *Etats-Unis d'Europe* pour la somme de 3.000 francs, vu que, dans une ville allemande, il ne trouverait pas à gagner sa vie par d'autres occupations, et, d'un autre côté, il ne veut point abandonner la fondation de la *Démocratie Européenne* (1) à laquelle il tient par dessus tout. Il lui serait en effet absolument impossible de vouloir mener de front les deux entreprises. Tu n'as donc point en lui de rival, et j'en suis très heureux, car les petites jalous es sont une chose bien lamentable. Nous en avons fait la triste expérience à *l'Association.*

(1) *La Démocratie*, journal hebdomadaire de Ch.-L. Chassin. Plusieurs numéros-programmes avec de nombreuses lettres d'adhésion furent distribués à partir du 30 mars 1868. Le journal parut de 1868 à 1870.

Si tu n'as pas encore écrit à Vogt, dis-lui qu'avant d'accepter, tu désires que le terrain soit absolument déblayé de toute misérable question de personnalité, afin que tu puisses commencer ton travail en paix et t'occuper seulement de la chose publique. Demande-lui aussi des renseignements de l'ordre matériel : si la vie matérielle est bien chère, de quelle nature seraient les travaux que tu pourrais entreprendre en outre de la direction du journal ; quelles seraient tes chances d'occupation au cas où l'entreprise du journal succomberait. Ce sont là, des renseignements indispensables. Consulte Dumesnil à cet égard.

Je verrai Naquet ce jour : il me donnera, je l'espère, tous les renseignements nécessaires sur les débats de Berne et sur leurs résultats pratiques : je te les ferai parvenir demain.

Ce soir, réunion de quelques amis pour aviser d'une manière générale aux événements et constater une fois de plus que nous sommes impuissants contre l'empire.

A toi de cœur,

ÉLISÉE.

La composition de mon premier volume finit aujourd'hui (1).

(2) *La Terre*, premier volume : Continents, Hachette et Cie, 1868.

A Elie Reclus.

Sans date. Paris, 1867.

Mon cher Elie,

Il me semble que dans tes appréciations générales tu ne rends pas suffisamment justice aux *Etats-Unis d'Europe* et à la position qui t'y serait faite. Il n'est pas bien sûr que le gros de la bataille doive se transférer de sitôt en France, et que l'ère des discussions philosophiques sur la liberté fédérative et républicaine doive finir par suite de ce grand imbroglio d'Italie. Nous sommes trop portés à nous figurer que le grand jour est arrivé et cela même nous fait commettre des fautes qui le retardent.

Toutes choses égales d'ailleurs, le journal de Berne me semble plus sûr que celui de Saint-Etienne. Celui-là, tu le dirigerais pendant quinze jours, car il est difficile de marcher sans broncher, au milieu des embûches. A Berne, au moins, tu aurais la liberté, et cette liberté triplerait tes forces.

Quant aux conditions matérielles qui ne sont point à dédaigner, car elles sont une force aussi, Berne vaut

infiniment mieux, moitié d'un journal hebdomadaire devant te laisser plus de temps que tout un journal quotidien. Et le climat? Et l'éducation des enfants? Deux questions tout à fait capitales. Vu Couturier qui est enchanté à la pensée que tu pourrais devenir le directeur des *Etats-Unis* et qui te promet des commandites en masse. Vu O. qui te conjure d'accepter. Va, ne te mets pas trop sur la défensive, car ce journal de Saint-Etienne est encore dans le royaume des ombres. Celui de Berne peut devenir une réalité d'un jour à l'autre.

La manifestation Manin était, hélas ! peu de chose. Tout l'état-major républicain était là, mais pas de soldats, des flots de bourgeois et bien peu d'ouvriers. Quant aux sergents de ville, aux municipaux et aux mouchards, ils étaient innombrables. Dans un coin du cimetière brillaient les baïonnettes des soldats.

ELISÉE.

A Elie Reclus, à Vascœuil.

Paris, novembre 1867.

Mon cher Elie,

Nous recevons à l'instant la bonne lettre de Noémi, à laquelle Clarisse répondra quand elle aura le temps. Une autre lettre nous arrive aussi de Berne, avec le timbre du 4 novembre. « Je suis toujours sans réponse de la part de votre frère ; veuillez lui rappeler ma lettre et le prier d'y répondre. Agréez, etc. G. Vogt. » Avais-tu répondu avant le 2 novembre ? Dans ce cas, ta lettre se serait perdue et tu devrais t'empresser d'en envoyer une autre. De mon côté, j'écrirai également en donnant le résumé de ta réponse, d'après Noémi.

Berne me sourit de plus en plus pour toi ; Saint-Etienne me semble de plus en plus difficile, sinon impossible Les chambres se rassembleront, je le veux bien ; on leur présentera un projet de loi, je le veux encore ; mais la nouvelle campagne de Rome à l'intérieur va commencer avec une violence inouïe et ce n'est pas à Saint-Etienne, si bien surveillée par les fureteurs de la Bibliothèque populaire, que tu aurais la chance de pou-

voir lutter avec succès : tu en aurais pour quinze jours, avant d'avoir perdu ta feuille de chou.

Si tu vas à Berne, il me semble que tu ferais bien de partir tout seul d'abord, afin de tâter le terrain. Noémi et les enfants suivraient quelque temps après. Tu irais au devant d'eux jusqu'à la frontière.

Sois très prudent, très mesuré dans tes lettres. Actuellement, cela est indispensable. Colle et cachète tes enveloppes.

ELISÉE.

A Elie Reclus, à Vascœuil.

Sans date. Paris, novembre 1867.

Vu Naquet revenu du Congrès (1). D'après ce qu'il me dit, voici comment l'affaire se présente. Trois personnes ont été proposées pour la direction du journal : Chassin par Barni, Schmidt (2), du *Confédéré*, par je ne sais qui, toi par Bakounine, Naquet et G. Vogt. Celui qui aura probablement le plus de chance est sans doute celui qui sera sur les lieux.

Dans cette affaire, ta conduite est toute tracée. Ton rôle doit être purement passif : tu dois te borner à des explications générales et à la question des renseignements de l'ordre matériel.

Les événements actuels nous préoccupent beaucoup, car ce que nous ne savons pas est probablement bien plus important encore que ce que nous savons.

Paris est évidemment très inquiet ; mais il n'a point

(1) Naquet, revenu, non du Congrès, mais d'une réunion plénière du Comité Central de la Ligue de la Paix et de la Liberté, tenue à Berne, les 20 et 21 octobre 1867.

(2) Schmidt, ancien rédacteur de *La République du Peuple*, de Colmar, proscrit de l'Empire, rédacteur du *Confédéré*, de Fribourg, organe radical.

hélas ! la physionomie révolutionnaire. La province, dit-on, s'agite beaucoup plus. Dans une ville de sous-préfecture que je pourrais citer, le sous-préfet a tellement peur qu'au reçu des dépêches, il s'empresse de les envoyer chez un représentant du peuple, ancien montagnard, comme s'il reconnaissait en lui la véritable autorité officielle.

A toi, ELISÉE.

P.S. — Rien de nouveau, si ce n'est une lettre de Michel (1), proposant une nouvelle rédaction : « Institutions fédératives républicaines, basées sur l'autonomie des provinces et des communes. » J'accepte. Ecris-nous pour nous mettre au courant.

(1) Michel Bakounine.

A Elie Reclus, à Vascœuil.

Sans date. Paris. 1867.

Mon cher ami,

Prat vient de me proposer un travail pour toi. Alphand lui demande de faire traduire un livre allemand intitulé *Lehrbuch der Schoenen Gartenkunst* (1), *bei von Meyer*. C'est un in-4 de 954 pages, contenant d'après mes évaluations 25 feuilles de *la Revue des Deux Mondes* : il est vrai que plusieurs gravures et tableaux synoptiques intercalés dans le texte rendraient le travail un peu plus court qu'on ne le dirait à première vue. Le style me semble assez facile et l'ouvrage lui-même très bien fait, et intéressant, même pour les non amateurs de jardinage.

Je n'ai point fixé de prix, puisqu'il s'agit d'un ouvrage de longue haleine. A 50 francs la feuille seulement, ce serait déjà 1200 francs, si Alphand consentait à payer cette somme. Il est vrai que tu pourrais peut-être en extraire un article pour la *Revue Moderne*, et

(1) *Manuel d'horticulture artistique.*

Prat proposerait à Rothschild de t'acheter la traduction du livre. C'est une affaire à considérer mûrement. Prat doit revoir Alphand et je te donnerai immédiatement les renseignements obtenus.

Du reste, c'est là, de même que *l'Introduction au Dictionnaire* (1), un travail que tu pourrais faire à Berne tout en dirigeant le journal. C'est encore pour moi une raison de désirer pour toi la position qui t'est offerte.

J'ai écrit à Vogt, en lui demandant des bulletins de souscription pour les *Etats-Unis d'Europe.*

J'ai donné ton portrait à Mme Verdier, à Beluze, à Schmahl. Vu le jeune de Coutouly qui est venu se mettre à notre service pour toutes les œuvres de dévouement. J'en ai été vivement touché.

Mon livre est fini, mais non complètement tiré : du 15 au 20, j'aurai des exemplaires. En attendant, je m'occupe de mon article sur le Brésil.

Salue bien et embrasse tous les amis...

Salut fraternel,

ELISÉE.

(1) *Introduction au Dictionnaire des Communes de France,* par ELIE et ELISÉE RECLUS, Hachette et Cie, août 1869.

A Élie Reclus, à Vascœuil.

Sans date. Paris, juin 1868

Mon cher Elie,

Hier a eu lieu la réunion où la dissolution de la société du journal a été prononcée. C'était la première assemblée faite sous l'empire de la nouvelle loi, et jamais de la vie je n'ai assisté à réunion plus bruyante, plus tumultueuse. L'inauguration de la nouvelle loi promet. Le commissaire de police, orné de son écharpe, avait l'air joliment embarrassé. Il s'est levé une fois pour répéter d'une voix entrecoupée les mots de Loi, Loi !

La lutte était engagée entre Antide Martin et le groupe du *Crédit au Travail* d'un côté, et de l'autre G., le grincheux D., l'équivoque, H., le cauteleux. Ceux-ci, furieux d'être évincés par la suppression du journal actuel et par la fondation d'un journal nouveau, voulaient à toute force se faire nommer commissaires d'enquête et liquidateurs, et, pour obtenir ce résultat, il n'est pas de petites intrigues qu'ils n'aient employées. Ils ont accusé M. d'être réélu, ils lui ont reproché d'avoir

soutenu le journal de son argent, ce qui était une manière d'insulter à leur misère; et, quant aux petits détails, ils ont même voulu m'empêcher de voter, sous prétexte qu'il ne valait pas la peine d'admettre de nouveaux commanditaires, alors qu'on s'occupait de la dissolution. Enfin, ils ont été battus par deux votes successifs, 33 contre 28, puis 39 contre 24, et sont partis furieux.

Ainsi donc, la *Coopération* est morte. La *Coopération* qui ressuscitera vaudra-t-elle grand chose (1) ? J'en doute pour ma part.

La Ligue des Femmes, marche : demain réunion chez Mme Champseix pour la rédaction définitive du programme (2).

Bonne santé générale de la famille et des amis.

Je ne sais si je t'ai dit qu'on me demande ma collaboration à *l'Encyclopédie.*

A vous de cœur, bien tendrement.

ELISÉE.

(1) On voulut en effet la ressusciter par la création de *La Réforme.* Voir l'appel aux démocrates, signé Antide Martin, en faveur du nouveau journal de progrès politique et social, 4 juillet 1868.

(2) Société de la Revendication des Droits de la Femme où figuraient, entr'autres, les noms d'André Léo (Mme Champseix), Elie Reclus, Marthe-Noémi Reclus.

A Mme Elie Reclus.

Paris. Sans date. 1868.

Je suis de l'avis d'Elie : nous irons plutôt rejoindre nos amis à Buenos-Ayres qu'ils ne viendront nous retrouver ; mais aujourd'hui la traversée de la mer n'a rien de bien effrayant, et, de plus, nous aurions la consolation de mettre comme eux le pied sur une terre de liberté...

Je n'ai point reçu la lettre annoncée par Blahos. Je suis heureux qu'Elie ait enfin le plaisir de pouvoir varier son travail ; mais qu'il n'interrompe pas complètement la traduction, car Alphand en est très pressé. Il sera bon de lui faire parvenir le commencement.

Autre chose : Aujourd'hui, je monte chez Hetzel. Ne voilà-t-il pas que cet étonnant personnage a changé d'avis au sujet d'Agassiz et tombe des nues quand je lui dis qu'il a dit *non* à propos de la traduction. Cette fois, il dit énergiquement : *Oui ! Oui* ! Vite je lui fais signer un petit papier d'après lequel il s'engage à nous payer 600 francs, au reçu du manuscrit de la traduction, signée par le réviseur Elie Reclus. Comme il fallait aller vite en besogne, j'ai pris sur moi d'agir sans vous con-

sulter. Il n'a pas voulu d'une signature de femme, parce que les noms féminins ne poussent pas assez à la vente. Il me demandait une préface : une préface de moi à un ouvrage d'Agassiz ! J'ai réussi à lui faire comprendre combien saugrenue était son idée.

Autre chose encore. On pense que *l'Encyclopédie* Pichat sera constituée vers le mois de février. On nous a demandé d'en être (1). Je t'ai proposé pour la mythologie, à quatre sous la ligne : toutefois, avant de nous décider, j'ai dit que nous voudrions savoir quels sont nos collaborateurs. — Nous verrons. — On nous demande aussi de faire des cours libres pour des femmes et jeunes filles. Nous verrons.

Il y a beaucoup d'articles sur mon livre (2), me dit-on. Mais je ne puis vous les envoyer, ne les ayant point lus. D'ailleurs, je suis sceptique. Je sais bien que la maison Hachette sait pousser à la vente, à vous de cœur, à bientôt...

J'ai pour Elie, la collection de la *Revue Libérale*, de *la Science Sociale*. On lui demande des articles.

ELISÉE.

(1) *La Géographie*, article d'Elisée Reclus dans *l'Almanach d'Encyclopédie Générale*, pour 1868, Paris.

(2) *La Terre.*

A Elie Reclus.

Mon bien cher Elie,

Mon intention arrêtée était de t'écrire un compte rendu des plus détaillés, sur le Congrès de Berne (1). J'en avais même rédigé trois pages, que j'ai perdues depuis ; mais impossible de continuer mon travail, car mon rôle de spectateur étant, dès l'abord, devenu celui d'un acteur, je n'ai pu trouver le loisir nécessaire : séances de comité, séances de congrès, rédactions de projets et contre-rédactions se succédaient sans relâche et jusque bien avant dans la nuit ; à deux et trois heures, les conversations duraient encore. A la fin de la semaine, j'étais exténué. Une nuit passée dans un wagon de troisièmes a été pour moi un repos des plus réparateurs.

Je ne sais trop quelles sont les appréciations des journaux sur notre compte ; je pense qu'ils doivent nous arranger de la belle manière, car tous les correspondants sans exception étaient du parti des adversaires : Lemonnier (2) du *Phare de la Loire* et autres

(1) Le second Congrès de la ligue de la Paix et de la Liberté, tenu à Berne 21-25 septembre 1868.

(2) Lemonnier (Charles), ancien Saint-Simonien. 1806-1891.

journaux, Fribourg (1) des *Débats*; André Rousselle de je ne sais combien de feuilles de choux, Chaudey (2), Castelar (3), Henri Ferrier et divers autres. Quand je te reverrai, je te raconterai tout dans le détail et tu verras que nous nous sommes assez vaillamment comportés.

Dès la première séance du Comité, il était évident que les conflits éclateraient. Chaudey se pose en Jupiter, il saisit la foudre et la lance sur Bakounine qu'il déclare être un lassallien; puis emporté par la colère, il parle de Lassalle de manière à prouver qu'il ne sait pas même qui était le personnage (4). N'importe, la guerre était déclarée, et Lemonnier, Rousselle emboîtent le pas derrière le chef de file.

Ces Messieurs, tu le comprends, étaient fort irrités contre les ouvriers de Bruxelles (5) : ils arrivaient tout furieux de Paris pour réagir contre *l'Internationale* et pour se poser énergiquement, bourgeois contre travailleurs, politiques contre socialistes. Ils avaient même, ainsi qu'ils me l'ont dit dans une commission spéciale, un mandat impératif à remplir dans ce sens, et ce mandat, ils l'ont rempli.

(1) Fribourg, délégué parisien de l'*Internationale* au Congrès de Genève en 1866.

(2) Chaudey, ami et exécuteur testamentaire de Proudhon.

(3) Castelar (Emilio), 1832-1899, romancier, orateur et homme politique espagnol. Délégué au Congrès.

(4) Lassalle (Ferdinand), 1825-1864, homme politique allemand, fonda en 1863, l'Association générale des ouvriers allemands.

(5) Ceux-ci avaient voté, au Congrès général de l'*Internationale*, tenu du 6 au 13 septembre 1868, une résolution portant que la Ligue de la Paix n'avait pas de raison d'être en présence de l'œuvre de l'*Internationale* et invitaient cette société à se joindre à l'*Internationale* et ses membres à se faire recevoir dans l'une ou l'autre section du parti. Voir Guillaume, l'*Internationale*, t. I, p. 67.

Quant à Bakounine et à nous, parmi lesquels se trouvait Richard (1) que tu connais, nous disions que le procédé du Congrès de Bruxelles était une impertinence, une gaminerie, mais qu'il était de notre dignité de ne pas ressentir l'affront et de lui ôter d'avance toute valeur en nous montrant plus énergiques et plus unis que les délégués de Bruxelles pour l'affirmation de l'équité sociale.

Le premier jour, il s'agissait de la question des armées permanentes. Nous étions tous d'accord sur cette question. Le rapporteur était un nommé Beust, allemand, réfugié à Zurich et devenu chef d'institution, c'est un homme qui me plaît beaucoup par l'intensité de la passion révolutionnaire. Tête étroite, yeux ardents, pensée toujours tendue vers le même but, parole brève et saccadée, tout en lui prouve que ses énergies vives se portent vers la République Le lendemain de son rapport, les nouvelles d'Espagne (2) arrivaient par le télégraphe, et il partait le jour même pour aller se joindre aux insurgés.

Le rapport de Beust fut admis à l'unanimité, non sans incident. Il avait assez carrément exposé la théorie de l'assassinat politique. Juge de la terreur de Lemonnier, d'André Rousselle. Ils se précipitent vers la tribune, ils supplient l'Assemblée de leur épargner un pareil vote. Rousselle déclare qu'il se séparera du Congrès plutôt que de subir ce vote ; enfin, Fribourg, le fidèle allié des avocats français, lui que, par mégarde, Rousselle avait la veille qualifié de mouchard, vient au

(1) Richard (Albert), délégué de Lyon.

(2) Nouvelles de la révolution militaire qui amena la chute et la fuite de la reine Isabelle.

secours de son accusateur de la séance précédente ; il met les points sur les i, en déclarant qu'il s'agit de voter par *oui* ou par *non* sur cette question : Avons-nous le droit du poignard sur Bonaparte? Grande émotion. Sur les vives instances de Jollissaint (1), Beust consent enfin à retirer la phrase redoutable de son rapport. Lemonnier respire : Nouveau Spartacus, il ne s'armera point du poignard vengeur.

Le lendemain, question sociale. La commission préparatoire, de laquelle je faisais partie, n'avait pu se mettre d'accord. Elle n'avait pas voulu adopter notre rédaction, dans laquelle nous posions comme idéal « l'égalisation des classes et des individus, » entendant par là, l'égalité du point de départ pour tous, afin que chacun suive sa carrière sans obstacle.

Chaudey, rapporteur, prononça le premier discours de la séance. Jamais je ne lui ai entendu prononcer plus pauvre discours. Sentant que le sol lui manquait sous les pas, il faisait appel à toutes les ficelles oratoires afin de parler pour ne rien dire. Il a déblatéré sur l'expédition du Mexique, puis il nous a « promenés sur les champs de Mentana. » Enfin, il a complètement pataugé, cherchant ses paroles, puis, entamant une discussion juridique sur la « récusation des juges ». Bref, il a été déplorable, et, pour ma part, j'éprouvais une véritable pitié pour lui. Pendant qu'il gesticulait éperdûment, une caricature passant de main en main le représentait fermant les yeux et télégraphiant des bras. Dès ce jour, Chaudey était un homme coulé, et Lemonnier ramassa le sceptre tombé des mains du pauvre avocat.

(1) Jolissaint, Suisse, président du premier Congrès de la Paix et de la Liberté, tenu à Genève, 9-12 septembre 1867.

Après cet absurde discours, auquel Bakounine répondit en quelques mots d'une rare puissance, et en exposant clairement que, pour lui et ses amis, il s'agissait avant tout du principe et que les moyens, propriété collective, abolition de l'hérédité, etc., etc., restaient à l'étude, la situation était devenue des plus difficiles pour Lemonnier et ses amis. Chaudey les avait compromis par le ridicule. Heureusement une diversion des Allemands vint à leur secours. Beust et Ladendorf, braves gens que j'estime de tout mon cœur, proposent un amendement qui tournait les difficultés et qui avait à leurs yeux le principal, l'immense avantage d'être d'origine teutonique. Lemonnier s'y raccrocha en désespéré, et, nous-mêmes, nous l'eussions accepté s'il avait consacré le principe égalitaire. Ladendorf voulut bien nous donner à cet égard *einige erklaerende Motivirungen oder motivirte Erklaerungen* (1) » Mais ces explications ne nous suffirent pas.

Le soir, le vote eut lieu par nationalités : Russie, Pologne, Italie, Amérique votèrent pour la proposition Bakounine. L'Amérique était représentée seulement par notre ami Osborne Ward, qui ne dérageait pas contre la « bourgeoisie ». Dans le parti opposé qui vota pour la proposition allemande, quatre nationalités étaient aussi représentées par des individus isolés : l'Espagne, Emilio Castelar, le Mexique, un touriste égaré dans l'enceinte, l'Angleterre, un *teetotaller,* qui voulait constituer tous les Juifs de l'Europe en une grande société d'assurances contre la guerre, un jobard s'il en fut, enfin la Suède. Le représentant suédois, qui demandait aussi à voter au nom de la Norvège, du

(1) Quelques notions explicatives ou explications des motifs.

Danemark et de la Finlande, est un pauvre fou qui n'a cessé de réjouir l'assemblée par ses motions fantastiques et qui n'a cessé de faire couler le champagne comme l'eau pour amis et ennemis, pendant tout son séjour à Berne. Si l'on avait laissé de côté les nationalités représentées par un seul individu, le Congrès ne prenait aucune décision et les adversaires se trouvaient renvoyés dos à dos.

Cependant, il était évident que nous ne pourrions jamais faire bon ménage avec le parti Lemonnier. Toute action commune est impossible entre gens ainsi divisés ; nous ne sommes pour eux que danger et ils ne sont pour nous que faiblesse. Bakounine voulait se séparer aussitôt après le résultat du vote, mais Rey (1), et moi, plus pacifiques, nous avons réussi à le faire rester jusqu'à la fin du Congrès et nous avons continué de prendre part aux délibérations. Seulement, sur chaque question nous avons accusé notre programme : n'ayant pas l'espoir de vaincre, nous voulions du moins être nets.

Le troisième jour : question religieuse et fort beau discours de Wyrouboff (2), peut-être le meilleur de tout le Congrès, par sa précision, sa netteté, la vigueur de la pensée, la modération des paroles. Réponse d'un pasteur nationaliste de Berne, puis d'un piétiste neuchâ-

(1) Aristide Rey, ainsi que les frères Reclus, Benoît Malon, etc., étaient membres du groupement secret qui se mouvait autour de Bakounine, sous la dénomination de Fraternité Internationale, et qui, en séance intime, délibéra sur la marche à suivre. C'est à cette occasion que fut fondée l'Alliance de la Démocratie socialiste.

(2) Wyrouboff (Grégoire Nicholaiewitch), né a Moscou en 1843. Disciple d'Auguste Comte, il dirigea *La Revue Positiviste*, avec Littré puis avec Charles Robin. En 1874, il fut nommé professeur d'histoire des Sciences au Collège de France.

telois, Fr. de Rougemont, qui tend sa tête pour qu'on l'abatte et qui réclame à grands cris la palme du martyre. Rousselle prononce un discours matérialiste et, cependant, vote contre nous. « Aux voix ! Aux voix ! » Amendement Wyrouboff, 85 ; projet de la commission 75, plus une cinquantaine d'abstentions.

Quatrième jour : question fédéraliste. Tout le monde était d'accord sur le principe ; seulement pour ma part, je tenais à le préciser. Je démontrai, et je crois avec logique, qu'après avoir détruit la vieille patrie des chauvins, la province féodale, le département et l'arrondissement, machines à despotisme, le canton et la commune actuels, inventions des centralisateurs à outrance, il ne restait que l'individu et que c'est à lui de s'associer comme il l'entend. Voilà la justice idéale. Au lieu de communes et de provinces, je proposai donc : associations de production et groupes formés par ces associations (1). Je te fais grâce du discours : d'ailleurs il me semble qu'il a été bien ; à la fin, seulement, je n'ai pas été assez explicite. Après moi, vint Jaclard (2), qui, de sa voix calme et brève, prononça un réquisitoire formidable contre la bourgeoisie et termina son discours par des paroles violentes et malhabiles, fort mal accueillies d'ailleurs. Aussi Chaudey, en me répondant par des à peu près, chercha-t-il à me rendre responsable des paroles de Jaclard. Vote : 37 voix pour, 77 contre.

Cinquième jour : Question de la Femme, que Seinguerlet et Chaudey avaient essayé d'enterrer la veille,

(1) On a remarqué que ce discours fut sans doute la première adhésion publique d'Elisée Reclus au principe de l'Anarchie.

(2) Jaclard, blanquiste, membre de l'Alliance de la Démocratie Socialiste où sa participation ne fut que momentanée.

mais sans y réussir. Ils n'ont pas eu non plus le courage de voter contre les droits de la femme. Après trois discours, ceux de Mme Gœgg, de Mme Barbet et celui d'un ancien jésuite défroqué, personnage fort amusant, on a passé au vote. Unanimité. Joukowski (1), Rey et moi, nous avions heureusement réussi la veille et le matin à détourner une dame russe de prononcer un discours sur l'abolition de la Famille. Cette dame russe, qui commence ses études médicales, est le vrai type de la nihiliste ; malgré ses lunettes, elle a une figure ravissante de grâce, de simplicité et de droiture.

A la fin, nous déposons notre démission motivée, puis l'Américain Ward se précipite à la tribune pour en faire autant. Eytel nous conjure de rester. Bakounine et moi, nous répondons, et Chaudey déclare que nous avons mille fois raison. Entre Bakounine et Chaudey, il faut choisir. Du reste la courtoisie est grande de part et d'autre. Le soir nous allons au banquet. Bakounine raconte une historiette, Jean Zagorsky (2) fait passer une caricature des plus cocasses sur l'Egalisation des classes ; à l'issue du banquet, Lemonnier vient me tendre la main que je ne crois pas devoir refuser. Rousselle, justement, a fait preuve du plus mauvais goût en portant un toast à la *persévérance* et en nous reprochant d'abandonner la cause. Note bien que la première menace de séparation est précisément tombée de la bouche de ce même Rousselle, dès la première séance.

En résumé, d'après ce que m'ont dit Wyrouboff,

(1) Joukowsky, Russe établi à Genève, militant de l'Internationale, ami de Bakounine et des Reclus.

(2) Zagorsky, Polonais, ami de Bakounine. Ses caricatures au Congrès furent réunies et publiées sous forme d'album.

Bakounine, Rey, le Congrès de Berne a été infiniment plus sérieux que le Congrès de Genève. Ce n'a point été un tohu bohu, mais une bataille rangée, bataille dans laquelle nous avions, non l'avantage du nombre, mais celui d'avoir un plan et de ne pas nous livrer au hasard. En refusant de voter le principe de l'égalité, la majorité a fait les affaires de l'Internationale, qui triomphe maintenant sur toute la ligne en s'écriant : « Voyez si nous avions raison de protester d'avance! » Le Congrès s'est désormais condamné à n'être plus que le prête-nom d'un parti politique. Autant que j'ai pu en juger, Haussmann du *Beobachter* (1), homme habile s'il en fut, va se servir du Congrès de la Paix comme de point d'appui pour la Fédération de l'Allemagne du Sud. Il est très content que nous soyons partis et nous en a chaudement félicités. De cette manière, nous ne le gênerons pas en nous occupant de ces importunes questions sociales. Toutefois Beust et Ladendorf, nos amis, sont restés et surveillent encore le Congrès d'un œil jaloux.

Si tu as besoin de quelques explications sur des questions de détail, je m'empresserai de te les envoyer (2).

A vous de cœur,

ÉLISÉE.

(1) *Le Beobachter*, journal démocratique de Stuttgart.

(2) Nous lisons dans JAMES GUILLAUME, *L'Internationale*, I, p. 75 et suiv. :

« Le premier Congrès de la Ligue de la Paix et de la Liberté, tenu à Genève en 1867, n'ayant pas réussi à élaborer un programme avait confié ce soin à un Comité.

« Il y eut pendant toute l'année lutte au sein de ce comité entre le libéralisme et le radicalisme bourgeois de la majorité et les idées socialistes révolutionnaires de la minorité à laquelle appartenaient

Elisée Reclus et Bakounine qui avaient été élus membres de ce comité.

« Au Congrès de Berne, la lutte éclata au grand jour et aboutit à la résolution de la minorité de se séparer de la Ligue par la déclaration suivante :

« Considérant que la majorité des membres du Congrès de la Ligue de la Paix et de la Liberté s'est passionnément et explicitement prononcée contre l'égalisation économique et sociale des classes et des individus et que tout programme et toute action politique qui n'ont point pour but la réalisation de ce principe ne sauraient être acceptés par des démocrates socialistes, c'est-à-dire par des amis consciencieux et logiques de la paix et de la liberté, les soussignés croient de leur devoir de se séparer de la Ligue. »

Au nombre des dix-huit signataires de cette déclaration, figurait Elisée Reclus.

A Elie Reclus, à Vascœuil.

Paris, 11 octobre 1868.

Mon cher Elie,

J'ai fait ce matin, en compagnie de Rey, la connaissance d'un excellent ouvrier, gérant de la *Revendication de Puteaux*, jeune homme plein d'enthousiasme, de dévouement, de sincérité, de pureté, à l'esprit toujours ouvert, à la parole douce et pénétrante, bien qu'il soit malheureusement bègue. Dans quelques jours, il va se rendre en prison pour y faire les trois mois auxquels il a été condamné pour l'affaire de l'Internationale.

L'histoire de cette société (1) est des plus curieuses. Le premier bureau, composé de Tolain, Chemalé et autres qui leur ressemblaient, voulait dissoudre la société après leur condamnation : exclus par la loi, ils ne voulaient pas avoir de successeurs, parce qu'ils se

(1) On verra sur cette Société, qui portait le nom de Bureau de Paris, les renseignements les plus circonstanciés dans le tome Ier, p. 64, du précieux ouvrage de James Guillaume, *L'Internationale, Documents et Souvenirs*. Paris, Société Nouvelle de Librairie et d'Edition, 17, rue Cujas.

défiaient de l'allure plus sincère, plus libre, plus révolutionnaire de ceux qui allaient les suivre. Et en effet, les nouveaux, parmi lesquels Malon, le revendicateur, se sont mis si énergiquement à la besogne que, pendant la grève de Genève, ils ont envoyé en Suisse sept ou huit fois plus d'argent que les travailleurs de Londres : ils ont laissé de côté le système de jalousies et de taquineries personnelles, et Malon, du moins, a fait alliance sincère avec le *Crédit*, Beluze, Davaud et tous nos amis. Devant le tribunal, sa défense a été aussi bien autrement énergique que celle de Tolain et des autres. Aussitôt après que l'appel sera repoussé, un troisième bureau surgira, puis un quatrième jusqu'à ce qu'il soit bien prouvé que les travailleurs sont aussi bons républicains que socialistes. J'ai été enchanté de faire la connaissance de Malon, lui a été content de faire la mienne et d'apprendre par moi que tu n'étais pas « ce patriarche antisocialiste et anti-révolutionnaire » que lui avaient dépeint les gens de l'Internationale. Il te croyait mon père et t'en voulait aussi de m'avoir appelé Elisée par ressouvenir biblique.

Albert (1) est sans cesse harcelé par la police. Peut-être pourrait-on l'expulser un de ces jours. On lui a demandé, parmi les griefs, s'il était vrai qu'il nous connût.

Je n'ai guère lu les journaux et ne puis t'envoyer que le journal de Brisson, un peu lourd, ce me semble.

La Ligue de la Paix (2) a été inaugurée par deux

(1) Albert, ex-officier russe (Wladimir Ozerov), qui gagnait sa vie comme cordonnier, *L'Internationale*, I, p. 150.

(2) La ligue de la Paix, société fondée par Frédéric Passy, qui fit l'éloge de Napoléon III pour son amour de la Paix et blâma le Congrès de Genève « républicain et anti-clérical ».

discours où Boustrapa a été glorifié pour son amour de la paix et où le Congrès de Genève (1) était dénoncé à la pitié du monde intelligent et honnête.

Dis à Jeanne (2), qu'une demoiselle de dix-sept ans, qu'on tentait vainement de décourager, vient d'obtenir l'autorisation de suivre les cours de dissection zoologique au Museum. Une ligue se forme entre femmes pour la revendication de leurs droits sociaux, politiques, scientifiques. Enfin, toujours pour Jeanne, MM. Coudereau et Asseline recueillent des documents d'un livre où ils prouveront l'égalité de la femme au point de vue intellectuel et moral.

ÉLISÉE.

(1) Congrès international des Travailleurs, tenu à Genève le 8 septembre 1866. Voir *L'Internationale*, t. I, p. 4.

(2) Jeanne, fille aînée de Dumesnil.

A Elie Reclus, à Vascœuil.

Sans date. Octobre 1868.

Je ne sais que te conseiller (1). Peut-être as-tu raison et, mieux que personne, tu peux dire : Voilà ce que je ferai. Cependant il ne faut pas te cacher que tu auras bien des obsacles à surmonter. En qualité d'étranger, sachant mal la langue, tu auras à triompher de l'aversion naturelle qu'éprouve l'Espagnol pour un homme d'outre-monts. En outre, ton action ne pouvant s'improviser en huit jours, tu te condamnes par cela même à rester longtemps en Espagne et, si tu ne parviens pas à retrouver Garrido, dont nous n'entendons pas souffler mot, tu pourras te trouver dans une position des plus difficiles. D'ailleurs, la réaction n'a-t-elle pas déjà commencé? Autant que j'ai compris les choses, « la glorieuse armée » continuera les « sublimes traditions » ; le beau Serrano et l'héroïque Prim sauront « maintenir l'ordre ». L'accueil fait par la junte à l'adresse présentée par les républicains français de

(1) La révolution qui renversa du trône le gouvernement de la reine Isabelle venait d'éclater en Espagne. Elie, désirant voir de près les événements pour son journal et faire une certaine propagande républicaine, demandait l'avis de son frère.

Madrid ne me semble pas des plus encourageants. Mais je te le répète, juge et agis. Si j'ai des doutes au sujet de l'importance de ton œuvre en Espagne, je n'en ai point relativement à l'œuvre qui nous incombe ici à Paris. Tu sais mieux que personne que la guerre sociale est en permanence et qu'une grande crise se prépare. A nous, à toi surtout, qui prévoyons la bataille, il revient de travailler d'avance à la victoire. Peut-être l'époque que nous traversons est-elle la plus grave de toutes celles où nous aurons une œuvre à faire. Que d'avertissements donnés au vieux corps social depuis les assemblées de Vienne, de Nuremberg, de Bruxelles, jusqu'à celles de Berne et de Berlin ! Ce sont là des craquements sourds, présageant une révolution bien autrement importante que la révolution d'Espagne.

Rien de neuf si ce n'est que Gambuzzi (2) est à Paris depuis deux jours. Si tu vas en Espagne, il sera un de tes mandants.

Je te, je vous embrasse,

ELISÉE.

(2) Carlo Gambuzzi, Napolitain, ami de Bakounine.

A Elie Reclus.

Sans date. Octobre 1868.

Mon cher ami,

J'ai envoyé ta lettre à Michel (1), mais avant de recevoir une réponse, j'ai reçu avis que plusieurs ont l'intention d'aller en Espagne. Aristide (2) peut-être, et, peut-être aussi, notre ami Fanelli (3). Michel désirait beaucoup que j'y allasse, mais j'ai répondu un non bien catégorique.

Aristide en partant voudrait être muni d'une adresse républicaine révolutionnaire, signée à la fois par le groupe de l'Internationale, par le groupe républicain rouge (Delescluze et autres), par le groupe des Libres Penseurs. Trouver le moyen de réunir ces trois groupes me semble bien difficile. Je verrai demain des gens de l'Internationale, aujourd'hui des Libres Penseurs et

(1) Bakounine.
(2) Aristide Rey.
(3) Fanelli, un Italien, très lié avec Bakounine.

Germain (1) va tâter Delescluze (2). Il va sans dire que, si cette adresse est signée, je t'en enverrai un double. En tout cas, Aristide ne partirait pas s'il n'avait en main cette adresse « énergique et avec des signatures sérieuses ».

On parlait de deux mois de séjour. Ci... 600 francs, car la vie est très chère à Madrid, et la famine la rend certainement plus chère. Plus 200 francs de voyage. Ci... 800 francs. Donc Aristide irait à ses frais, car, ici, nous ne pourrons pas lui procurer grand'chose. Quant à sacrifier son temps, il est plus en mesure de le faire que toi.

Ne te semble-t-il pas que la Révolution se transforme rapidement en une Dictature militaire? J'en ai grand peur. Que les juntes locales se hâtent de créer bien des faits accomplis! car demain, il serait trop tard.

Bonne santé parmi les nôtres...

Je te serre fraternellement la main.

ELISÉE.

(1) Germain Casse, beau-frère d'Elisée.

(2) Delescluze (Charles). Exilé par le gouvernement de Louis-Philippe, déporté sous celui de Napoléon, il rédigeait à Paris *Le Réveil* en 1866, fut élu représentant de la Seine et membre de la Commune. Il dirigea la lutte contre l'armée régulière et se fit tuer sur les barricades. (Dict. Larousse).

A Oscar Peschel (1).

Paris, 24 octobre 1868.

Mon cher Monsieur,

Je viens de terminer le deuxième volume de *la Terre,* que je me hâterai de vous faire expédier dès qu'il aura paru. Bientôt, je l'espère, je pourrai me mettre à l'œuvre pour faire une seconde édition corrigée, où vous reconnaîtrez sans peine l'effet des bons avis que vous m'avez donnés dans l'*Ausland.*

Mais, depuis longtemps, j'ai un projet plus considérable, celui de rédiger une *Géographie Générale.* Cette œuvre, vous le savez, nous manque en France, car le *Précis de Géographie* de Malte-Brun, excellent pour l'époque où il a été rédigé, a singulièrement vieilli depuis cinquante ans, et les éditions revues qui ont été publiées récemment laissent beaucoup à désirer au point de vue de la méthode, de l'exactitude et de la largeur des idées.

La *Géographie* que j'ai l'intention d'écrire, et pour

(1) Oscar Peschel, illustre géographe allemand.

laquelle j'amasse des matériaux, aurait à peu près la longueur de dix volumes comme votre livre *Geschichte der Erdkunde.* Elle serait donc moins développée que plusieurs des grandes encyclopédies géographiques publiées en Allemagne ; mais elle aurait plus d'étendue que l'ouvrage de Malte-Brun et serait certainement assez longue pour donner en style clair et simple une description complète des diverses contrées, sans tomber dans l'infini des détails et dans le fastidieux des nomenclatures. Ce qui, d'ailleurs, donnerait un caractère distinctif à mon ouvrage et lui assurerait une place tout à fait à part au milieu des livres du même genre, qui ont paru jusqu'à maintenant en France et en Allemagne, c'est que chaque livraison renfermerait un certain nombre de cartes spéciales, de plans, de figures, de profils, de coupes géographiques ou autres. L'ouvrage entier contiendrait deux ou trois milliers de ces cartes ou figures. Il y a là, je crois, un grand élément de succès.

Pour cette œuvre considérable, à laquelle je serais très heureux de consacrer la plus grande part de ma vie, je m'adresserais naturellement aux MM. Hachette, qui m'ont rendu déjà le service immense d'éditer *la Terre* ; toutefois l'entreprise proposée est, je ne me le cache pas, de nature à faire longuement réfléchir un éditeur. Les chances de réussite seraient incomparablement plus certaines si un éditeur anglais et un éditeur allemand consentaient à prendre leur part dans la publication de l'ouvrage et, de cette manière, obtenaient le double avantage de diminuer relativement les frais considérables de l'entreprise et d'accroître, de tripler même le nombre des lecteurs. Je ne doute pas que cette combinaison, dût-elle n'aboutir que partiellement, et laisser aux MM. Hachette la plus grosse part des frais préa-

lables, permît à ces éditeurs d'accepter mon projet de *Géographie Générale* dans toute son étendue.

La proposition que je vous soumets me semble être d'autant plus acceptable par une maison allemande que je serais très heureux de faire revoir par un de vos compatriotes toute la partie de mon ouvrage consacrée à l'Allemagne. Mais ce qui, dans cette combinaison, me tiendrait le plus à cœur, c'est que votre *Geschichte der Erdkunde,* complétée par vous jusqu'à nos jours, servît d'Introduction à la *Géographie.* Pour ma part, je n'ai pas besoin de vous exprimer combien je serais heureux de me mettre pour ainsi dire sous votre ombre, car votre *Histoire* me semble être sans rivale, et vous, de votre côté, vous auriez l'avantage sérieux de pouvoir publier votre ouvrage à la fois en Allemagne, en France, en Angleterre, aux Etats-Unis, et cela, je n'en doute pas, avec toutes les cartes et les figures qu'il vous paraîtrait utile d'intercaler dans le texte. Quant au soin de la traduction, c'est à moi ou à l'un de mes amis que je vous prierais de le confier.

Je vous demande, mon cher Monsieur, de vouloir bien me donner au plus tôt votre avis sur cette importante question et de me dire si vous consentiriez à devenir pour ce projet mon intermédiaire auprès de la maison Gotta.

Agréez, je vous prie, l'assurance de mon profond respect.

ELISÉE RECLUS.

91, rue des Feuillantines, Paris.

A Alfred Dumesnil, à Vascœuil.

Sans date. Paris. 1868.

Mon cher ami,

Nous avons tenu hier notre séance relative à la situation du *Crédit au Travail*. Nous étions au nombre d'environ 550, et je crois que le même sentiment de bonne volonté mêlée de tristesse nous unissait tous, car il ne s'est pas fait entendre une seule récrimination et le plus grand ordre n'a cessé de prévaloir.

Voici quel est l'état des affaires :

Au mois d'août, tout va bien encore, mais les comptes courants diminuent d'une cinquantaine de mille francs. Le mois de septembre est fatal : on nous réclame 130.000 francs. Ce n'eût été qu'un embarras passager si le *Crédit* avait eu la libre disposition de tout son capital ; malheureusement, 350.000 francs sont immobilisés dans la Société des Fondeurs en fer. Il importait donc de dégager cet argent en tout ou en partie moyennant un emprunt fait sur cette créance.

C'est à la négociation de cet emprunt que M. Beluze

a passé le mois d'octobre. Il n'y a pas réussi par une série de contre-temps, et pour éviter que la situation ne devienne désespérée, pour empêcher que la Société ne se liquide, il a dû en venir au grand moyen d'avouer l'état des choses et de convoquer l'Assemblée.

Le bilan est bon.

L'actif est de 1.029.000 francs, duquel, en défalquant toutes les créances de toute espèce que l'état actuel des choses pourrait empêcher d'encaisser en leur temps, il reste encore 753.000 frances parfaitement recouvrables. Le passif est de 652.000 francs. Reste 128.000 francs de commandite.

L'important, c'est d'avoir du temps. L'Assemblée l'a compris. A l'unanimité des voix, elle a accepté les comptes, sauf revision par une commission d'enquête qui a été nommée séance tenante. Nul n'a demandé que la Société se mît en liquidation. Tous les créanciers ont consenti à retarder leurs échéances de trois ou de six mois, enfin un grand nombre ont doublé leur commandite. En outre, on a accepté en principe l'idée d'un emprunt sur l'immeuble Brosse, et cet emprunt se fera probablement parce que les créanciers ont un intérêt direct à la prompte conclusion de cet emprunt.

Voilà les tristes détails que j'ai à vous donner. Pour ma part, je suis d'autant plus chagrin que je pense à la tristesse qu'en aura Elie. En outre, j'ai le malheur d'être, non pas le créancier, mais le débiteur de la Société. Je n'aurai de repos qu'après l'avoir payée.

A vous tous de cœur,

ELISÉE.

A Elie Reclus.

Sans date. 1868.

Cher Elie,

Rey n'est pas encore parti.

Mme Champseix m'a écrit une fort bonne lettre. Il paraît que son roman fait scandale (1). « Tant pis », dit-elle, cela ne l'empêchera pas d'aller de l'avant.

Hier, première réunion à la Redoute pour discuter la question de l'intérêt du capital, de la propriété. Cela promet de devenir chaud. Un des plus violents interrupteurs était P. R. J'étais obligé de le modérer. *Nota bene* qu'il se croit partisan de la propriété à outrance et sectateur de la rue de Poitiers.

Des dames nihilistes russes sont venues nous demander de les piloter dans leurs recherches et leurs études.

Rien de neuf, tout va bien.

ELISÉE.

(1) Ce roman avait pour titre *Un Mariage scandaleux*, excellent ouvrage de Mme Champseix, qui écrivait, sous le pseudonyme d'André

Léo, nombre de romans, brochures, articles à tendances socialistes féministes. Après la Commune, elle épousa Benoist Malon et se mêla en Suisse et, plus tard en Italie, à l'ardente politique des journaux avancés. Elle était grande amie des Reclus et l'on verra de nouveau son nom dans la *Correspondance.*

A Elie Reclus, en Espagne.

Paris. Sans date. 1868.

Mon bien cher frère,

Tes nouvelles m'enchantent. Je ne puis pas t'en donner de pareilles, mais, ici comme là-bas, nous avons bon espoir pour l'avenir. Quel énorme pas en avant, si l'Espagne devait proclamer la république fédérale, en dépit des Prim et des Olozaga.

Vous avez sans doute reçu la lettre dans laquelle je vous disais que *le Siècle* refusait provisoirement les services de Garrido. *La Liberté* les refuse également parce qu'elle est *primiste*. Quant à *l'Avenir National*, il fait dire à Rey d'envoyer une correspondance à l'essai et, si cette correspondance lui agrée, il l'imprimera. C'est un renvoi aux calendes grecques. Pourquoi Rey n'enverrait-il pas une correspondance hebdomadaire à la *Démocratie*? Ce serait toujours quelque chose en attendant mieux.

Rien de nouveau dans la situation du *Crédit*. La maison Walrass vient également de fermer sa caisse.

Les orléanistes n'ont pas fourni de capitaux plus libéralement que les républicains.

Grande grève des imprimeurs. Les éditeurs sont dans les transes.

J'espère que Noémi nous viendra enfin vers le 20 décembre.

A vous de cœur,

ELISÉE.

A Elie Reclus.

Paris. Sans date. 1868.

Mon cher Elias,

Merci de tes bonnes lettres qui nous font vivre en Espagne à tes côtés. Travaillez, travaillez et réussissez. Quand vous aurez besoin d'argent, écrivez-le, soit à Genève, soit à Paris : il faudra bien que nous en trouvions

Ici, le vieux train-train. Darimon (1), ayant osé se présenter dans une réunion populaire, a été hué. On lui a demandé de montrer sa culotte ; on l'a renvoyé aux Tuileries. C'est une affaire bâclée. Il n'osera pas se montrer, je pense.

Lemonnier (2), a écrit au *Réveil* au sujet du Congrès

(1) A. Darimon, ancien secrétaire de Proudhon et député de Paris, accepta les avances de l'Empire après lui avoir fait une vive opposition et parut à la Cour en culottes courtes de cérémonie. Il fut dès lors en butte à tous les sarcasmes de la presse et des Parisiens (Dict. Larousse).

(2) Voir Lemonnier, p. 183.

de Berne. Je lui réponds aujourd'hui, je pense que Delescluze insèrera ma lettre.

La réunion dans laquelle Clamageran (1) a parlé a été des plus tempêtueuses. Les clameurs l'ont interrompu. Il a dû s'asseoir et c'est Langlois (2) qui est monté à la tribune, l'a pris par les épaules et lui a fait recommencer son discours. Du reste, il faut le dire, Clamageran n'a pas été orateur : il n'a point l'habileté de Horn. Celui-ci hurle maintenant qu'il est matérialiste afin de se faire applaudir.

Mes amis, marchez, je vous serre la main.

ELISÉE.

(1) Clamageran, avocat à Paris, combattit le gouvernement impérial. Adjoint à la mairie centrale en 1870, il donna sa démission en 71, fut élu au Conseil Municipal en 76 et nommé ministre du cabinet Brisson en 1885 (Dict. Larousse).

(2) Langlois, Jérôme-Amédée, né en 1819. Ayant adopté les idées de Proudhon, il donna sa démission d'enseigne de vaisseau en 1848, prit part à la journée du 13 juin 1849 et fut condamné à la transportation. Rentré en France, il se distingua lors de la guerre franco-allemande aux affaires de la Gare aux bœufs, de Montretout et de Buzenval. Député de la Seine à l'Assemblée nationale, il vota avec l'extrême gauche. N'ayant pas été réélu en 1885, il obtint un poste aux finances (Dict. Larousse).

A Mme Elie Reclus.

Sans date. 29 novembre ou 6 décembre 1868.

Ma bien chère sœur,

Je ne saurais te dire si l'article d'Elie a paru dans le numéro d'hier de a *Revue Politique*. Quand je l'ai porté, il était déjà bien tard pour l'impression, quelques heures à peine avant la mise en page. Ce matin je n'ai pas reçu mon exemplaire. Cependant je ne crois pas que le numéro ait été saisi : il est probable qu'on aura envoyé l'exemplaire que j'attendais, à Malaga, poste restante.

Je t'envoie 'a traduction exacte du discours prononcé par Elie à Sabadell. La voici :

« Le citoyen Elias Reclus, à la demande de son ami, Ruban Donaden, prit la parole en ces termes :

« Catalans, je ne suis pas venu ici comme orateur, mais à titre de citoyen de la République Française, aussi bien que de la République Universelle. C'est à ce titre que je me trouve dans une réunion de frères politiques, tous habitants de l'immense cité du Droit, tous concitoyens dans la Justice, la Liberté et le Progrès.

« Je vous félicite de votre glorieuse Révolution : votre œuvre a été plus grande que vous-mêmes ne le pensez. En faisant la Révolution, vous avez non seulement mis un terme aux iniquités d'une Isabelle, vous avez aussi eu la gloire de préserver l'Europe d'une conflagration que les despotes nous préparaient; vous avez rendu impossible une guerre sanglante qui eût coûté au peuple travailleur deux cent ou quatre cent mille hommes.

« Si vous établissez une République fédérale, vous travaillerez non seulement pour vous, mais aussi pour deux cent millions d'hommes, vous aurez acquis la gloire immense d'être les fondateurs de la République Universelle.

« Catalans, nous nous devons tous à la liberté, à la justice. Faites que la République Fédérale s'établisse en Espagne,et vous aurez contribué en même temps à la prospérité de votre pays et au progrès du monde entier.

« Vivent les Républicains espagnols! »

« A ce moment, l'assemblée répondit par d'autres vivats enthousiastes pour la France républicaine.

« M. Ruban Donaden, se levant alors et parlant au nom des républicains espagnols, demanda à ses amis Garrido et Reclus de s'embrasser fraternellement pour témoigner ainsi de l'union sincère, cordiale de la France et de l'Espagne, fédérées un jour avec les autres nations des Etats Unis d'Europe, et pour montrer aux tyrans que les peuples s'entendent et que le jour de la revendication est proche. Impossible de décrire l'enthousiasme de l'assemblée à la vue de ces républicains, le Français et l Espagnol, dans les bras l'un de l'autre. »

Merci ma chère sœur de défendre la bonne cause à

Pons (1). Il est regrettable que, dès le premier jour, on n'ait pas pris part à la souscription Baudin.

Magali est décidément inscrite parmi les élèves de l'Ecole professionnelle. Mais elle n'y est pas encore allée, parce qu'elle toussait un peu. Clarisse toussille aussi, ce qui m'ennuie beaucoup, sans pourtant m'inquiéter.

Aujourd'hui, grande réunion au *Crédit au Travail*. Naturellement, ceux qui n'ont rien fait pour la société pendant qu'elle était prospère, accablent Beluze (1), maintenant qu'il est tombé. Quel bonheur qu'Elie ne soit pas ici ! Un grand chagrin lui est ainsi évité.

A toi et à vous de cœur. Quand aurons-nous le bonheur de te revoir?

ELISÉE.

(1) Charente-Inférieure.
(2) Beluze, directeur du Crédit au Travail.

A Elie Reclus en Espagne.

Paris. Sans date, novembre 1868.

Frater,

Hier a eu lieu la séance décisive du *Crédit au Travail*. La Commission demandait la liquidation et cela pour la raison que, d'ordinaire, les affaires commerciales qui se trouvent dans l'embarras en agissent ainsi. D'ailleurs, disaient les membres de la commission, s'il fallait réaliser l'immeuble Brosse, on n'en trouverait point 300 ou 350.000 francs, mais au plus 175.000. Havard, rapporteur de la Commission, s'est d'ailleurs exprimé en fort bons termes. Autant que j'ai pu le comprendre, Beluze était aussi d'avis qu'on liquidât. Cela ne m'étonne pas : quand on a eu à porter le poids qu'il a porté pendant cinq ans et à subir les angoisses qu'il a subies pendant trois mois, on a hâte d'en finir.

Contrairement à la proposition de l'unanimité de la Commission, quelques membres de l'Assemblée, qui d'ailleurs était fort nombreuse et très bruyante, ont demandé que la société continuât d'exister. C'étaient

Noirot, de Boucard, Kneip, Jacquinot, Verdure, etc. De gros mots ont été prononcés. Un ouvrier a lu un mémoire contre Beluze et Brosse, mais quand il s'est agi de voter, presque toutes les mains se sont levées pour demander que la société ne périsse pas. Il a été décidé qu'on demanderait à tous les créanciers d'attendre et de consentir à être payés par quinzièmes, le 15 avril de chaque année jusqu'à extinction de la dette. En outre, on ferait un appel de fonds de 100.000 francs, en actions de 40 francs, souscrites conditionnellement, c'est-à-dire que chacun ne serait tenu de verser les 100 francs que si la somme totale de 100.000 francs était intégralement souscrite. Je crois qu'il y a de fortes chances de trouver ce capital. Kneip, à côté de moi, avait déjà trouvé 1.500 francs, j'espère que je trouverai aussi quelque chose. Quant aux banquiers, y compris la Banque de France, il paraît qu'ils sont très coulants et acceptent toutes nos conditions. Les créanciers non commanditaires sont peut-être plus gracieux que les commanditaires. Cependant on ne peut se plaindre de personne.

Les réorganisateurs nommés par l'Assemblée sont Antide Martin, Rebierre, ami de Kneip, Corhut, Bernex, tailleur, et je ne sais qui encore, Noirot peut-être. Le nom de Horn a été prononcé. Aussitôt des cris de fureur se sont élevés de toutes parts : « Non, non, pas Horn ! » Il va sans dire que le personnage demandait la liquidation et disait en terminant : « Prenez mon ours ! » ...En août dernier, il avait si bien montré le danger de l'immobilisation du capital que les comptes courants ont pris peur. De là la fuite soudaine de notre encaisse.

Du reste, Horn est depuis quelque temps l'un des

hommes les plus bas tombés de Paris. Il a trop voulu boire à la coupe de la popularité : il a parlé, parlé et fatigué tout le monde. On se moque de lui, on le berne, on le bafoue ; le moindre élève dans l'art oratoire commence ses premières armes sur le dos de l'ancien rabbin. Il y a trois mois, Horn était un député probable, maintenant, c'est un sous-Darimon.

Si tu trouves en Espagne des souscripteurs à des actions conditionnelles, ne les néglige pas, je te prie.

Remis ton article à la *Revue Politique* (1). Le vendredi matin, c'est un peu tard. Tâche de me les envoyer ou de les envoyer à Challemel (2), de manière à ce qu'ils arrivent le jeudi. Fais-les avec soin, parce que la *Revue* est beaucoup lue. Ton second article était, me semble-t-il, de beaucoup le meilleur. Si tu as des renseignements précis sur Cuba, et des choses neuves à dire, ce serait là le sujet d'un bon travail.

L'article de Rey, sur le Christianisme a paru dans le journal de Chassin. Dès que le second article aura paru, je demanderai les honoraires à Chassinus pour vous les envoyer. *La Démocratie* est un journal des plus pâles, l'un des plus insignifiants de Paris, mal imprimé, mal composé, mal écrit. C'est un four. Je n'ai pas encore vu *l'Avenir National* pour les correspondances de Rey. Je n'y compte pas beaucoup...

A vous de cœur, mes frères.

ELISÉE.

(1) Peut-être le troisième d'une série d'articles sur l'Espagne, publiés par *La Revue Politique et Littéraire.*

(2) Challemel Lacour, directeur de *La Revue Politique et Littéraire.*

A Elie Reclus, en Espagne.

Sans date. 1868.

Mon bien cher Elie,

Je ne te cacherai pas que Noémi est fort abattue depuis qu'elle a reçu la lettre où tu lui dis de ne pas songer à un prochain retour. Je comprends sa tristesse et celle de Poulot, qui ne dit rien, mais qui, lui aussi, est assez affecté et baisse souvent la tête.

Trois éditeurs de Paris pourraient seuls entreprendre la publication de l'ouvrage de Garrido (1). Lacroix, Dentu et Lechevalier. Lacroix est hors de question, et je sais d'avance que Dentu refuserait. Je me suis donc rendu chez Lechevalier. Il a refusé d'abord catégoriquement, déclarant qu'il ne pourrait éditer un ouvrage condamné d'avance à n'avoir au plus que trois cents acheteurs. Cependant, le fils de Lechevalier étant arrivé, m'a prêté son appui, et l'affaire est encore en suspens. L'éditeur ne dit pas non, mais il demande le changement du titre en celui d'*Espagne Révolution-*

(1) Fernando Garrido, auteur de *Historia del reinado del Ultimo Borbon de Espana* (1863), y donne, d'après Nettlau (*Bibliographie de l'Anarchie*, p. 137), quelques éclaircissements sur les origines du mouvement ouvrier et de la propagande socialiste en Espagne.

naire. — ce ne sera pas difficile — et la condensation de l'ouvrage en un volume. Cela se pourra-t-il? En outre il demande des renseignements détaillés : nombre des pages, nombre des exemplaires tirés en Espagne (1) etc.

La ligue des éditeurs contre les ouvriers imprimeurs n'a pas encore abouti. Les journaux et les « ouvrages de ville » représentent les deux tiers de toutes les impressions de Paris, les éditeurs ne sont pas certains de réduire les ouvriers de Paris en s'adressant à la province ou à l'étranger : de là incertitude.

Je ne sais si je t'ai dit que je cesserai probablement d'écrire dans la *Revue des Deux Mondes.* Buloz voudrait me faire modifier mon article sur *les Femmes en Amérique* et je ne veux pas (2). Me voilà donc malgré moi lancé dans la Géographie pure, jusqu'à nouvel ordre du moins.

Nous faisons réimprimer les statuts d' « Agis comme tu penses » (3). Pour 10 francs, 1.500 exemplaires.

A vous de cœur, mes bons amis,

ÉLISÉE.

Clarisse tousse toujours, et commence à ne pouvoir guère se tenir debout.

(1) Cette traduction, nous assure t-on n'a jamais été publiée. Les ouvrages de Garrido étant très volumineux, on comprend l'hésitation des éditeurs, même en un moment d'intérêt considérable pour l'Espagne.

(2) En effet, aucun article d'Elisée ne parut dans la *Revue des Deux Mondes* depuis *l'Election Présidentielle de la Plata* (15 août 1868). Son premier article dans la *Revue Politique et Littéraire*, *Le Paraguay*, est du 5 septembre 1868.

(3) *Agis comme tu penses* : Société fondée par Aristide Rey, lisons-nous dans Nettlau (*Vie de Bakounine*, p. 426). Elle avait, croyons-nous, pour objet de sauvegarder à ses membres l'enterrement civil

A Elie Reclus, en Espagne.

Fin 1868.

Mon cher Elie,

Nous avons été fort heureux de recevoir de tes nouvelles, car, depuis quinze jours, nous n'avions pas une ligne de toi. Noémi surtout était fort inquiète et nous a fait part de ses transes. Tâche de lui écrire plus fréquemment. Elle est toujours à Pons.

Tu me dis que tu iras « probablement » à Malaga. Et cependant tu me dis de t'y envoyer 100 francs. Je le fais à tout hasard, mais n'oublie pas de m'écrire immédiatement, pour m'en accuser réception et pour me donner ta nouvelle adresse. Quant à moi, j'ai reçu les trois placards des discours prononcés à Barcelone et à Sabadell. Merci.

Je suis de l'avis de Rey : c'est par l'audace révolutionnaire seulement, que le parti républicain peut triompher. S'il fait des transactions et des compromis, il est perdu. De toutes les manières, il est probable que les républicains seront battus ; qu'ils aient eu au moins

le mérite d'avoir été francs dans le combat ! En un mot, je suis de l'avis des républicains grincheux que tu fais parler dans ton article de la *Revue Politique.* Le numéro du journal dans lequel cet article a paru a, d'ailleurs, été saisi à cause de cinq ou six articles de Brisson, Challemel, Allain Targé, etc., tous consacrés au 2 décembre. La souscription Baudin a singulièrement surexcité les esprits. Les correspondances de France publiées dans les journaux espagnols doivent vous en parler. Le discours de Gambetta a été étonnant.

Qu'est-ce que ce *Voyage de Croque notes en pays de Révolution*? Est-ce ta correspondance russe ? Noémi ne m'en parle point et ne me dit pas qu'elle ait transmis le moindre travail de toi (1).

Autre chose : Que sont devenues *les Confessions d'un Pin Maritime*? Faut-il que j'en parle à Hetzel?

Je suis temporairement en délicatesse avec Buloz pour mon article sur les *Femmes en Amérique,* article non encore inséré.

Je vous serre les mains. Travaillez, travaillez, même sans espérance, et le moins possible de compromis.

Vu Clémenceau. Idem tous les amis. Dumesnil est ici. Chaté (2), est marié.

L'affaire du *Crédit* en est toujours au même point.

ELISÉE RECLUS.

(1) Il s'agissait, en effet, de la correspondance d'Elie avec son journal russe : n'ayant pas toujours en voyage le temps de rédiger des articles, il avait imaginé ce titre fantaisiste à ses communications.

(1) Emile Chaté, jardinier à Saint-Mandé, novateur en horticulture et socialiste ardent, ami des Dumesnil et des Reclus.

Tu me parles d'écrire à Fauvety (1) pour l'édition française de *Croque notes,* impossible : Fauvety n'a pas d'influence. Le chef est le père Loyson, qui n'a pas voulu de ton article sur *le Mariage* ni d'un article de Garcin sur *la Terre.* Je l'ai repris de son journal.

(1) Fauvety, ancien phalanstérien, ami des Reclus.

A Elie Reclus, en Espagne.

Sans date. Janvier 1868.

En l'absence de Noémi, j'ai reçu et ouvert la lettre par laquelle tu nous annonces la bonne nouvelle de ton retour pour le 16 ou le 17 de ce mois-ci. Noémi t'attendait plus tôt et tu sais probablement par une de ses lettres qu'elle était à Bordeaux où l'avait appelée la maladie, puis la mort de son père.

Je n'ai point de détails à te donner sur ce qui s'est passé à Bordeaux, car Noémi ne nous a envoyé qu'un simple petit billet ; mais j'ai à te donner de Paris une assez triste nouvelle. Le pauvre Hickel a été renversé dans la rue par une forte attaque, qui, sans être un coup d'apoplexie caractérisé, n'en est pas moins fort grave : sa langue est très embarrassée et je ne comprends pas toujours ce qu'il veut dire. Du reste, le brave ami regarde son état avec la philosophie que tu lui connais : il irait mieux s'il n'avait autour de lui de ces persécuteurs intimes qui lui parlent du salut de son âme. Il sera certainement bien heureux de te revoir.

Pourquoi Garrido ou toi, à son défaut ne me répondez-vous pas au sujet de la traduction de son livre et au sujet de la correspondance offerte par *la Presse*

Libre? Les lettres où je vous ai parlé de ces deux affaires se sont-elles perdues? Je ne pense pas. Répondez-moi donc, à moins que tu ne rapportes la réponse toi-même de vive voix.

Clarisse est bien fatiguée : son rhume ne l'a pas abandonnée et quelquefois se complique de fièvre ; elle m'a fort inquiété à diverses reprises, surtout depuis le départ de Noémi, car elle ne comprend pas qu'une malade doit se reposer, et elle ne cesse de vaquer à tous les petits travaux du ménage. Enfin le moment décisif approche.

Rien de nouveau du *Crédit*.

EL ÉE.

A sa sœur Louise, à Vascœuil.

Sans date. Février 1868.

Ma chère sœur,

J'ai à t'annoncer une bonne nouvelle. La petite Anna vient de faire son apparition dans les brumes de Paris. Espérons qu'à ces brumes succèderont de beaux jours de soleil. Espérons que la vie de la nouvelle venue sera heureuse! Jusqu'à présent, elle semble très bien disposée, elle a même été assez aimable pour ne pas faire souffrir sa mère en venant au monde.

A vous de cœur,

Elisée.

A sa sœur Louise, à Vascœuil.

Paris. Sans date, février 1868.

Certainement Elie est à Paris et, naturellement, je croyais que vous le saviez, ce qui m'a empêché de vous l'annoncer. D'ailleurs nous avons été un peu préoccupés et nous le sommes encore. Clarisse n'est pas entièrement guérie : elle tousse encore et n'en a pas fini avec ses haut-le cœur. Est-ce la raison pour laquelle la bébette refuse de prendre le sein? Nous ne savons. Quoi qu'il en soit, nous sommes obligés de nourrir l'enfant à la cuiller. Elle n'a pas encore mordu énergiquement à la vie et nous avons eu bien des inquiétudes. Aujourd'hui, elle va assez bien. Elle n'a qu'un moment de bonheur, celui où on la baigne. Alors, elle ouvre les yeux, presque toujours fermés, et prend quelques notions fugitives sur les choses d'alentour.

Mon frère est allé chez Malespine pour vos commissions. Jusqu'à présent, *la Presse Libre* est restée un journal honnête, mais assez mal rédigé. Tout brave homme peut y écrire sans crainte et je vais me le permettre un de ces jours. Nous avons négligé de vous l'envoyer, parce que nous nous figurions que votre abonnement était régulièrement servi.

En hâte, mes amis. Merci de la bonne nouvelle que tu nous donnes : une visite prochaine.

Ton frère

ELISÉE.

P.S. — A la *Revue Politique*, on a rendu l'article de l'ami Dumesnil à mon frère Elie. Je suppose que la raison vraie est l'antipathie de Challemel Lacour pour M. Quinet (1).

(1) Pendant l'exil d'Edgar Quinet, son ami et ancien suppléant au Collège de France, Alfred Dumesnil, s'était chargé de procéder à la publication de ses Œuvres complètes. L'article refusé par la *Revue Politique* devait annoncer les *Mémoires d'exil*, écrits par Mme QUINET.

Dix ans à peine s'étaient écoulés depuis le mariage d'Elisée. Sa femme lui avait donné deux enfants, dont l'aînée (on l'a vu par quelques passages des lettres), avait une santé plutôt délicate. Mais le séjour à la campagne, de bons soins éclairés des médecins amis de la famille, la fortifièrent peu à peu. Au cours d'une troisième maternité, Mme Elisée contracta une maladie de poitrine, à la suite d'un refroidissement, qui dégénéra bientôt en phtisie galopante. Elle succomba le 22 février 1869, peu après avoir donné le jour à une petite fille, qu'emporta la même maladie... Ce fut un coup terrible auquel rien n'avait préparé Elisée. Sa femme jusqu'alors paraissait être, et était en effet, d'une robu te constitution, mais, née au Sénégal, elle ne s'était sans doute qu'imparfaitement acclimatée à de froides latitudes. Le père craignit pour ses filles : il s'empressa de les emmener dans le Midi, et songea même à s'installer définitivement avec elles dans quelque station maritime bien abritée. Ses recherches à cet effet font l'objet de quelques-unes des lettres qui suivent : il n y fait du reste que de rares allusions à ses chagrins qu'il concentrait en lui-même, dans le désarroi d'une intimité dont cet homme si aimant venait d'être subitement privé.

A Mme Elie Reclus.

Orthez, 24 mars 1869.

Ma bien chère sœur,

Je regrette beaucoup de ne pas avoir vu l'ami Dobrowolski, mais je n'ai reçu ta lettre qu'à Orthez, où je suis arrivé hier mardi. J'ai laissé les Nîmois dans la meilleure santé. Le vent froid descendant des neiges des Cévennes était toujours assez fort, mais, au Quai de la Fontaine, on ne s'en apercevait pas, et chaque jour Marie et Jeannie allaient passer plusieurs heures en promenade. Chère Marie, elle a pris son rôle de mère au sérieux. Elle est tendre, comme vous le savez, et ne gâte nullement l'enfant.

A Montpellier, j'ai vu M. S. ainsi que ses trois enfants qui sont vraiment une bien belle famille. Grande agitation pour les élections ; grand tumulte de conversations politiques. Le père S., qui est rageur, trouve que son fils est un modérantiste, et, tous les soirs après dîner, il l'envoie à la guillotine, au grand amusement de la galerie. Les amis de Mijoul, m'ont admirablement reçu. Si Elie voit Mijoul qu'il n'oublie pas de le re-

mercier de ma part. Le directeur du journal démocratique de Montpellier sera probablement Eugène Véron.

Magali me paraît être en bonne santé, elle ne toussille point et gambade à plaisir. C'est elle qui mène le tapage à l'école (1) : d'ailleurs mémé et pépé sont de la plus grande tolérance à cet égard. Il va sans dire que la petite fille a recommencé de gasconner ; mais j'espère que ce n'est point là un vice irrémédiable.

Si je vais m'installer à Bayonne, ou dans toute autre ville du midi, il est probable que ma sœur Ioana m'accompagnera. Ce m'est un élément nouveau et très important dans la question. De cette manière, j'arracherais ma sœur à un milieu qui ne lui vaut rien, et les chances de mariage avec quelque brave homme augmenteraient pour elle. En attendant, mes filles se développeraient d'une manière plus normale. Donnez-moi votre avis à cet égard. Ioana aimerait cette combinaison ; ma mère la propose, mon père ne s'y opposera pas. Qu'en pense Paul ?

A vous bien tendrement. Réponse prochaine.

Votre ELISÉE.

Et le portrait de Clarisse?

(1) A l'Ecole de Mme Reclus, à Orthez.

A Mme Elie Reclus.

Orthez, Sans date. printemps 1869.

Ma bien chère sœur,

Je me prépare à partir lundi pour Bayonne, avec notre Ioana et, s'il fait beau, avec la petite Magali. Toutefois, je dois le dire, on ne m'encourage pas à aller habiter Bayonne. M. Curie (1) pense que cette station est trop humide ; il en veut même beaucoup à Orthez, sous ce rapport, et me conseillerait plutôt Nice ou toute autre ville abritée du littoral méditerranéen. Ma mère aussi, emportée surtout par son amour inné du lointain, préfèrerait voir Ioana à Nice que la savoir à Bayonne. J'ai écrit à Négrin pour avoir des renseignements, puis nous aviserons pendant l'été qui vient.

Certainement, l'hiver que nous venons de passer à Orthez n'est pas encourageant. Il neigeait encore ce matin.

Rien de particulier à vous dire. Ici les santés sont bonnes.

Je vous embrasse bien tendrement.

ELISÉE.

(1) Médecin à Orthez.

A Mme Elie Reclus.

Laroche, 1869.

Ma bien chère Noémi,

Je viens d'arriver à Laroche où se trouvent ma mère, mes sœurs et Onésime. Ma grand'mère est un peu enrhumée, et ma mère qui, elle-même était partie du Béarn à peine convalescente, est revenue pour la soigner.

J'ai laissé ma sœur Ioana avec Magali en bonne santé et en tendre amitié. Le mysticisme chrétien ne mord nullement sur l'enfant, ni du reste sur aucun enfant. Trente années ont fait de singuliers changements dans le milieu. Mon père a été pour moi d'une tendresse exquise. Il ne m'a dit qu'une parole impliquant son désir de nous voir changer de vie, et cette parole était si délicate, elle enveloppait si bien l'exhortation sous la tendresse que moi seul pouvais la comprendre. « Adieu, mon cher fils, souviens-toi que personne ne t'aime plus que moi. » Ma mère est aussi bien affectueuse : elle me suit de chambre en chambre.

Bayonne ne saurait nous convenir. Il y a beaucoup

de vent et trop d'humidité. Ce climat peut convenir à des valétudinaires vieux, qui veulent respirer un air sédatif, mais les enfants ont besoin de sortir tous les jours ; à Bayonne ils ne sortiraient qu'un jour sur trois pendant l'hiver. En outre, les fièvres paludéennes sont très fréquentes à cause des eaux qui séjournent dans les fossés, et des débordements de l'Adour dans quelques espaces paludéens. Quant à la vie matérielle, elle serait possible. J'ai établi le compte des dépenses pour ma sœur Ioana, les deux enfants et moi : il ressort des calculs que des amis m'ont fait par le détail que quatre mille francs suffiraient amplement.

Restent donc le littoral méditerranéen et peut-être aussi les bords du lac de Genève. C'est à cela que nous allons penser cet été.

A vous de cœur,

ELISÉE.

A Mme Elie Reclus.

Bordeaux. Sans date, avril 1869.

Ma bien chère Noémi,

Bien malgré moi, je suis encore à Bordeaux, et peut-être même ne serai-je à Pons que dans la journée d'après demain...

Lorsque j'ai quitté Laroche, ma grand'mère était un peu enrhumée. Mais son état ne nous paraissait point grave et maman est repartie pour Orthez sans trop d'inquiétude. Grand'maman a insisté avec beaucoup de tendresse pour me faire revenir à Laroche pendant les vacances. Quant à ma mère, elle était ce que je ne l'avais jamais vue : gaie, enfantine avec ses enfants ; elle me suivait de chambre en chambre et me montrait une tendresse que je ne lui avais point connue. Que de temps on passe à se réprimer pour le plus grand malheur des uns et des autres. Ah sainte liberté !

A Bordeaux, je n'ai encore vu que la tante Reclus, plongée dans son mémoire contre le cardinal Donnet,

et le brave Franz (1), toujours tel que vous l'avez connu.

A toi de cœur,

ELISÉE.

Si j'ai pu terminer mes affaires, nous partirons aujourd'hui pour Arcachon et je montrerai aux enfants les belles dunes et les plages. Si le temps le permet, nous ferons aussi une petite excursion en bateau.

Quant à Magali, le sort en est jeté. Elle reste à Orthez sous les bons soins de M. Curie. Lorsque le temps deviendra désagréable à Nîmes, Jeannie viendra la rejoindre, tels sont les plans, s'il m'est permis d'en faire.

Reçu une lettre de Négrin, qui me donne sur la vie matérielle de Nice des renseignements encourageants.

(1) Franz Schrader, cousin des Reclus par sa grand'mère.

A Mme Elie Reclus.

Sans date. Londres 1869.

Ma bien chère Noémi,

A l'heure qu'il est, tu dois avoir reçu des nouvelles de ton fils, de retour à Vascœuil. Je n'ai pu l'accompagner au delà de Redhill, parce que je devais me trouver le soir à Londres, à un dîner donné en l'honneur de Bradlaugh, mais j'ai mis les voyageurs dans le train, je me suis occupé de leurs bagages et j'ai eu la satisfaction en les voyant s'éloigner de constater que le temps était beau et que le vent était doux. J'espère qu'ils n'auront pas eu à souffrir du mal de mer.

La fête des *sécularistes républicains* (1) a été des plus intéressantes. Le dîner était succinct et mauvais, je dois l'avouer, mais la cordialité était grande et les

(1) Libres-penseurs anglais groupés autour de Bradlaugh, et dont étaient Sir Charles Dilke, Hyndman, etc., en vue principalement d'une propagande républicaine, qui s'éteignit plus tard dans le « loyalisme » ardent des admirateurs de Victoria et de la « plus grande Angleterre » *Greatest England.*

discours excellents. Talandier (1), qui ne s'attendait point à parler, a répondu à Bradlaugh avec une éloquente émotion qui a profondément remué l'assemblée. Nous étions là cent vingt hommes et femmes, tous unis, libres penseurs, républicains, socialistes, et nous étions heureux de nous trouver ensemble. La veille, j'avais aussi vu le vieil Allsop (2), pour lequel j'éprouve une bien vive sympathie.

Elie ferait très bien de passer un de ces matins chez Hetzel et de lui demander, soit directement, soit par M. G. ou M. M., où en est l'impression de mon bouquin (2). Pourquoi n'en ai-je pas reçu d'épreuves? Attend-on mon retour? Mon manuscrit est-il oublié dans quelque tiroir? Ça ne m'irait pas du tout.

J'espère fortement que Louise et les Dumesnil vont passer l'hiver à Nice.

A vous bien tendrement,

ELISÉE.

Resalut tendre...

(1) Alfred Talandier, ami des Reclus depuis l'exil qui suivit le Coup d'Etat napoléonien, plus jeune qu'eux et moins intransigeant. Fixé en Angleterre, il y resta longtemps professeur à l'Ecole Militaire de Sandhurst, et n'en revint qu'à l'époque de la guerre franco-allemande.

Pendant la Commune, il chercha, sinon à concilier les « frères ennemis », du moins à pallier les horreurs de la répression versaillaise, et nommé député par les électeurs de Limoges, il ne quitta jamais les bancs de l'opposition. Il était spirituel, fort aimable, artiste plutôt qu'homme politique.

(2) Thomas Allsop, radical anglais, lié avec Orsini.

(3) *Histoire d'un Ruisseau*, 1 vol. in-12, Paris, Hetzel, 1869.

A Elie Reclus.

Sans date. Londres, septembre 1869.

Mon cher Elie,

J'achète le *Public Opinion* à partir du 1er juillet. Je t'enverrai lundi prochain les deux premiers numéros, puis je les expédierai régulièrement et t'abonnerai avant mon départ. L'Angleterre change certainement, et à son avantage ; mais elle est toujours, excepté dans le monde ouvrier, bien indifférente et bien ignorante à l'égard des choses continentales. La *Sunday League* pour la violation systématique du dimanche prend des dimensions extraordinaires. L'aristocratie sera forcée de céder avant quelques années. L'autre jour, quinze mille violateurs, précédés de bandes de musiques, se sont rendus à Hastings pour y violer le sabbat en chantant, dansant, faisant des ricochets sur la mer, ramassant des coquillages et semant sur leur route des « anti-sabbatarian tracts ». — Assisté à une séance de l'Internationale. Les Anglais sont plus communistes que je ne l'aurais cru. Pas un, parmi ces ouvriers, qui ne

réclame la nationalisation de la terre, même celle des houillières, des mines. « Droit à l'existence, droit à la terre. » Telle est leur formule. Du reste, la nationalisation des télégraphes, réclamée maintenant par Gladstone, est interprétée par eux dans le sens communiste. Après les télégraphes viendront les chemins de fer, puis après la circulation, la production. D'abord ce qui est sous le sol, puis ce qui est dessus. A Bâle (1), ils veulent représenter le communisme pur, non seulement, parce qu'il est une nécessité sociale, mais parce que c'est l' « idéal. » J'étais fort étonné d'entendre parler ce langage. Du reste, ils considèrent le communisme comme d'invention anglaise. C'est pour eux le « national policy » devenant une « international policy ». Les nouvelles de France m'intéressent fort.

A toi,

Ton frère

ELISÉE.

(1) Bâle, c'est-à-dire au Congrès annuel de l'Internationale, tenu à Bâle en septembre 1869.

A sa sœur Louise, à Vascœuil.

Sans date. Paris 1869.

Je suis doublement coupable, dois-tu penser : je n'ai point répondu à ta lettre, et je ne me suis point arrêté à Vascœuil. Excusons-nous d'abord relativement au premier grief. J'ai été rappelé inopinément pour affaires pressantes et je n'aurais pas voulu commettre le crime envers moi-même et envers vous de ne passer qu'un instan à Vascœuil pour me donner seulement le temps de vous embrasser. Quand j'irai vous voir, je veux pouvoir jouir de votre compagnie en loisir et tranquillité d'esprit et de cœur.

L'avenir est bien incertain pour moi. Cependant, voici comment, je le crois, pourront se présenter les choses. Vers le 15 septembre, je me rends à Nice pour guidifier. Je suis de retour vers le 15 octobre et prêt alors à vous piloter et à écrire avec vous l'*Histoire d'une Montagne* sur le mont Agel, au milieu des bruyères et des cystes.

A vous de cœur.

Je vous embrasse tous. Dis à Jeanne que tous ses amis de Londres l'ont beaucoup regrettée. Elle ne sera

point oubliée en Angleterre. Elle a été bien aimable de m'écrire une lettre et, si je ne lui ai pas répondu, c'est que j'espérais être bientôt l'un des heureux hôtes de l'heureux Vascœuil.

A vous tendrement,

ELISÉE.

A Alfred Dumesnil, à Vascœuil

Sans date. De Nice, dimanche soir, décembre 1869.

Mon bien cher ami,

Je crois avoir trouvé et désormais je ne cherche plus. J'ai trouvé une maison admirable comme position, bien habitée, et meilleur marché que je n'aurais osé l'espérer. Entrons en matière.

Après avoir visité tous les quartiers de la ville, qui ont tous des avantages divers, mais où l'on a toujours à se plaindre de l'extrême poussière, je me suis retourné vers la campagne. J'ai parcouru divers vallons du voisinage de Nice et j'ai trouvé de splendides habitations ou d'affreuses bicoques. Pas de milieu et puis il y avait partout difficulté de communications.

A la fin, j'ai pensé à Beaulieu qui est en communication facile avec Nice et où tous les avantages matériels se trouvent réunis. Seulement j'espérais peu. Pas de chance, me disais-je : c'est trop beau pour nous.

En effet, je marche d'abord d'échec en échec. Enfin, j'arrive à la villa Kolb dont une partie est à louer. Je me trouve en présence du propriétaire et,

d'emblée, nous nous plaisons tous les deux. Le susdit Kolb, est fils d'Allemand « mort au champ d'honneur » pendant les guerres de l'Empire ; il a lui-même navigué de mer en mer ; puis, ayant fait naufrage, s'est installé à Beaulieu pour y vivre et y mourir. Il vit seul dans sa grande villa avec un fils et une vieille bonne, et il serait enchanté de ne plus être tout à fait seul, car, dit-il, « j'aime les hommes », et puis il ajoute, sans pédantisme : « je suis philanthrope ou plutôt philanthro*phe*, puisqu'il y a une *h* ; oui, j'aime la philanthropie..*phie*. » — et moi je corrige doublement...*pie*. Bref, le bonhomme m'a plu. Sa maison aussi, cela va sans dire. D'abord, la position en est unique, même aux environs de cette Nice si belle.

Elle est située sur une petite arête, à une trentaine de mètres d'altitude ; d'un côté le golfe de Villefranche, de l'autre le golfe d'Esa ou de Beaulieu et la grande mer, jusqu'à Bordighera, la ville des Palmiers ; au nord les grandes montagnes qui nous abritent des vents froids ; au sud, les collines du cap de Saint-Hospice qui portent le sémaphore et le phare ; autour de nous, les oliviers, les pins, les caroubiers dont les branchages ne sont pas assez entrecroisés pour nous empêcher de voir les deux mers. Le seul vent qui souffle parfois d'une manière désagréable est celui de l'ouest, mais les enfants s'en moqueront en descendant de quelques pas sur le revers oriental de l'arête, et nous, nous fermerons les fenêtres ; du reste, le vent d'est est peu fréquent dans ces parages. Ensuite, jamais de poussière.

M. Kolb nous louerait soit le premier étage — six chambres,— soit le deuxième étage — cinq chambres —, comme il nous plairait, et se prêterait ensuite à toutes les combinaisons qui pourraient nous satisfaire. Les

deux étages sont meublés, et M. Kolb y ajouterait encore tout ce qui peut manquer, descentes de lit, etc. Les placards sont nombreux ; du reste, voici le plan.

Au dessus du deuxième étage, belvédère d'où la vue est absolument libre.

En prenant cet étage, il faudrait nécessairement que ma sœur, Jeanne, Camille, Magali et Jeannie couchassent à elles cinq dans deux chambres.

Dans le premier étage, l'ordonnance est analogue ; seulement les chambres sont au nombre de six, plus petites par conséquent et l'une d'elles, celle de l'angle, est inutilisée puisqu'elle sert de passage à l'escalier.

La cuisine est au rez de chaussée.

Le loyer de l'un ou l'autre appartement meublé, y compris l'usage, plus ou moins officieux, du reste, d'un bout de jardin, que vous choisirez vous-mêmes pour y planter à votre aise, et le libre parcours de toute la propriété, est de 1.200 francs, soit 100 francs par mois. Suivant l'habitude locale, le loyer est exigible à l'avance, toutefois, au lieu de demander deux sommes de six cents francs, dont la première en entrant, Monsieur Kolb accepterait le paiement par trimestres, soit 300 francs en entrant ; et je crois bien qu'au besoin, il ferait des conditions encore meilleures. En outre, dussions-nous rester douze ans à Beaulieu, il s'engage à ne pas nous augmenter.

Voilà, je crois fermement — avec le sentiment de ma responsabilité — que nous ferons bien d'accepter. Répondez-moi, courrier par courrier à Nîmes, poste restante, afin que je puisse écrire au bonhomme et lui dire si oui ou non nous devenons ses commensaux. Si la lettre m'arrive à Nîmes jeudi ou vendredi matin, il sera encore temps. Si le temps ne vous permet pas

d'écrire à Nîmes, adressez la lettre à Sens, chez Mme Renard.

J'oubliais :

Notre villa est à quatre minutes de la station de Beaulieu, à douze minutes de celle de Villefranche, à sept kilomètres et à dix ou douze sous de la gare de Nice, à huit kilomètres de Monaco, à vingt-trois kilomètres de Menton. Nous sommes près de tout ce qui est beau. Nous travaillerons à notre aise et nous nous aimerons bien.

A vous de cœur,

ELISÉE RECLUS.

A Mme Elie Reclus.

Sans date. Nice, lundi soir, printemps 1870.

Ma bien chère sœur,

Avant de partir, j'ai le plaisir de recevoir ta troisième lettre et je m'empresse d'y répondre pour te mettre au courant de mes allées et venues. J'ai fait ma pointe en Italie jusqu'à San Remo, je me suis baigné de nouveau dans l'air de Menton, de Bordighera, de Ventimiglia ; j'ai joui de toutes ces belles choses ; malheureusement ma jouissance était en même temps une douleur aiguë, à cause du sentiment de ma solitude.

Mais, si vous donnez suite à mon idée de la maison de Beaulieu, je crois que vous nous créerez, par cela même, un centre de ralliement, qui peut être pour nous a prolongation de la vie et du bonheur domestique, la santé des enfants. Nous pouvons nous fonder ici une demeure dans des conditions exceptionnelles de bien-être, de poésie, de salubrité. Voilà une maison qui est vraiment unique par sa position, et que nous pouvons avoir indéfiniment pour 1200 francs par an, meublée, et pour 600 francs, non meublée. Et c'est là, dans ce

paradis, que peuvent pousser nos enfants, à deux pas des Alpes, à deux pas de l'Italie, dans la plus sauvage nature et à la porte des villes les plus commerçantes et les plus civilisées, Gênes, Marseille. Turin. Si je perds cette occasion, je ne m'en consolerai guère pour moi, et je ne m'en consolerai pas du tout pour Magali et pour le cher Elie ; il a besoin de repos sur le bord de la mer, (et le repos, il pourra toujours le trouver, moyennant 80 francs de voyage), quand nous aurons jeté la pierre du foyer.

Aussi pressé-je les Dumesnil, certain que j'ai raison de les presser et que ma sœur, Jeanne, Camille, Dumesnil auront lieu de s'en féliciter. S'ils ne venaient pas, par impossible, je m'adresserais aux Prat ou bien à Mme L'Herminez. Que sais-je ? Mais pour Elie, bien plus encore que pour moi, je tiens à Beaulieu. Quant à toi, je sais que le midi du Boucau ne t'a pas fait de bien ; mais le midi de Beaulieu, sous la brise douce et fraîche, entre deux golfes tranquilles, ne pourrait te faire du mal. Cela me semble impossible.

J'ai oublié la question des approvisionnements. Nous avons sur place l'huile, quelques légumes et des fruits ; le poisson, la viande, le vin sont meilleur marché à Villefranche (15 minutes) qu'à Nice, parce qu'il n'y a pas d'octroi, et les gros légumes, haricots, pommes de terre, on les achète en gros. Tous ceux que j'ai vus, les Negrin, les Behm m'ont dit que je faisais une excellente affaire. Ils ajoutent seulement avec amabilité qu'ils regrettent de n'avoir pas plus souvent notre société.

A bientôt. Je pars ce soir pour Cannes où je dois m'arrêter. Demain je vais à Solliès-Farlède, près d'Hyères ; le surlendemain, je suis à Marseille, puis je

cours à Nîmes, pour voir enfin si je puis avoir des nouvelles de ma petite Jeannie, car Marie me tient encore rigueur, ce qui me désole ; puis j'ai pour étapes Lyon, Sens, Paris, Vascœuil.

A vous, mes bons amis.

ELISÉE.

A Mme Elie Reclus.

Sans date. Nimes, printemps 1870.

Ma bien chère Noémi,

Ce n'est point à moi de donner des consolations sur la mort du pauvre Hickel. C'est un nouveau coup pour nous. Il faut le recevoir. La mort l'a frappé bien vite, et cela me fait d'autant plus de peine que, justement, pendant sa maladie, il semblait s'être attaché à l'existence dont auparavant il faisait fi.

Avant sa mort, a-t-i eu le temps de léguer à sa sœur ce qui lui appartenait? Et s'il n'en a pas eu le temps, son frère a-t-il du moins rempli ses intentions dans ce sens?

La petite Jeannie est ici tout à fait à son aise, et ma sœur Marie commence à l'aimer beaucoup. Est-ce là un nouveau chagrin qu'elle se prépare, car il n'est pas probable que cette enfant reste sienne. Toutes nos joies sont des douleurs en perspective.

Je viens de recevoir une lettre de Magali qui me parle de ses petites amies. Pour le moment, cela va bien, mais je n'en suis pas moins perplexe, car si le climat

d'Orthez est excellent pour Magali, je n'ai pas pour cela le droit d'immobiliser ma sœur. Je ne voudrais à aucun prix être cause que la chère amie se momifiât dans cette triste ville. Comment faire? Je ne sais pas. En y pensant chaque jour et avec votre aide, je trouverai peut-être.

J'ai lu le discours de Garrido. J'en suis bien content. Ce trait final : « Je suis prêt à répéter mes paroles pour l'honneur de l'Espagne », est d'une grande beauté. Ce qui me réjouit aussi, c'est qu'une voix, la sienne, ait osé, malgré Barcelone, Cadix, tous les intérêts des ports de mer et tout le chauvinisme espagnol, glorifier les insurgés de Cuba.


A vous bien tendrement,

ÉLISÉE.



A Mme Elie Reclus.

Sans date. Nîmes, printemps 1870.

Ma bien chère Noémi,

Je viens de recevoir ta lettre pressante, qui me fait craindre que la mienne se soit égarée. Je t'en avais écrit une, et il me semble bien qu'elle aurait dû te parvenir hier dans la matinée. Je t'y disais que tout allait bien. Jeannie est en assez bonne santé, toujours joyeuse, se souvenant toujours des bons amis de Paris, toujours prétendant à la main de Titis (1). Elle voudrait beaucoup me suivre à Paris, mais tout bien considéré, il vaudra mieux, je crois, qu'elle aille d'abord à Orthez rejoindre sa sœur, puis elles viendront toutes les deux en même temps dans le Nord, si elles doivent y venir.

Il est probable que je ne resterai pas longtemps à Nîmes. Demain, je vais à Aigues-Mortes, malheureusement l'affaire s'est mal emmanchée, et j'irai voir le Grau (2), en compagnie, je le crains. Je serai obligé de

(1) Surnom d'André, second fils d'Elie.

(2) Le Grau du Roi, près d'Aigues-Mortes.

m'isoler par la pensée. Peut-être partirai-je pour les Cévennes vendredi ou samedi : ce qui m'effraie, ce sont les neiges qui pèsent encore sur les hauts sommets ; pour ne pas geler dans la diligence, je crois que je ferai la plus grande partie de la traversée des montagnes à pied. A Moret, j'espère rencontrer les Mancel auxquels j'ai donné rendez-vous pour me faire, sous leur direction, une idée du pays.

Reçu une bonne lettre de ma mère.

Mon frère Armand (1) est en Chine sur le Yangtse-kiang.

A bientôt, de cœur

ELISÉE.

(1) Armand, le quatrième des frères Reclus, alors lieutenant de marine.

TABLE DES MATIÈRES

—

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.

